



TRAITÉ THÉORIQUE

SUR

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

TRAITÉ THÉORIQUE
SUR
LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,
DANS LEQUEL ON EXAMINE

S'il est possible de les prévoir, & quels seroient les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès?

Ouvrage qui a été couronné en Novembre 1772, par la Faculté de Médecine de Paris, & auquel on a depuis ajouté quelques vues relatives à la Pratique.

Par M. LE BRUN, Docteur en Médecine, à Meaux en Brie.

Spes incerta futuri. VIRGIL. Æneid. lib. 8. v. 580.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MESSIEURS

LES LIEUTENANT,

GENS DU CONSEIL ET ÉCHEVINS

DE LA VILLE DE REIMS.

MESSIEURS,

QUOIQU'IL *ſoit vrai que tous les Hommes répandus ſur la ſurface de la terre ne ſoient qu'une même famille, & que celui qui ſe propoſe*

d'être utile à la Société, doive consacrer son travail à tous les êtres auxquels il peut être applicable ; il me semble cependant qu'il existe une vérité de sentiment plus énergique que cette premiere, & qui nous porte à destiner plus spécialement le fruit de nos veilles, aux personnes avec lesquelles nous sommes dans une relation plus particulière & une affinité plus étroite. L'amour de la Patrie, gravé dans le fonds de nos cœurs, les embrâse plus vivement que celui dont nous sommes animés pour tout autre pays: & cet amour, indépendam-

ment de l'impulſion ſecrette qui le détermine, me paroît encore fondé ſur des motifs de devoir & de reconnoiſſance. En effet, c'eſt ordinairement dans notre Patrie, c'eſt par les ſoins de nos parens & de nos concitoyens que nous avons reçu les premiers principes de l'éducation, les premiers élémens des ſciences, & la culture qui nous a préparé à devenir hommes. Pénétré, MESSIEURS, de ces ſentimens, jaloux de remercier ma Patrie des ſecours que j'ai puiſé dans ſa célébre Univerſité, dans ſes illuſtres Écoles, dans les leçons des excellens Maîtres

qu'elle fournit dans tous les genres ; c'est à elle, c'est à vous, MESSIEURS, qui en êtes les Chefs, l'ornement & le soutien, que j'ai dû offrir l'Ouvrage que je donne au Public. Puisse sa Dédicace que vous m'avez fait l'honneur d'accepter, vous être un monument de mon parfait hommage, & du respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LE BRUN, Médecin, Conseiller ordinaire du Roi.

PRÉFACE.

Il faut devenir Auteur pour connoître le beſoin d'une Préface. On eſt rempli de tant de choſes dont on croit devoir prévenir le Lecteur, & qui ne pourroient être inſérées dans le corps de l'Ouvrage ! Doit-on les omettre ? Le Public doit-il les perdre ? Jamais un Auteur ne veut faire grace de ce qu'il a penſé, de ce qu'il croit être utile : toujours il ſuppoſe avoir beſoin de répandre le plus de jour qu'il le peut ſur ſes productions ; delà naît, ſelon lui, l'obligation preſque indiſpenſable de préparer ſon Lecteur par des Avant-Propos. Je fais aujourd'hui comme tous ceux dont j'ai condamné la *manière*, & j'en demande grace

comme eux ; mais je l'ai cru auſſi indiſpenſable qu'ils ſe le ſont perſuadé. Ce Mémoire eſt prêt depuis deux ans. Ne dois-je pas rendre compte des motifs qui en ont différé depuis ſi longtems l'impreſſion ? Il préſente un travail compliqué, abſtrait même par le fonds de la matière dont j'ai été obligé de m'occuper. Ne dois-je point chercher à me diſculper de ce reproche qu'on ne manquera pas de me faire, & prouver que je n'étois pas maître de choiſir un autre canevas ? Il offre plus de vues théoriques que d'obſervations ; il ne contient pas une ſeule formule dans un ſiècle où l'on a le goût des recettes, des ſpécifiques, & des traitemens *tout faits*. Ne dois-je point démontrer que par-là

même il séduira effectivement moins, mais qu'il n'en aura qu'une utilité plus réelle sans exposer à aucun abus ? Enfin ne dois-je point justifier quelques négligences de style, quelques incorrections, comme d'avoir, par exemple, parlé le plus souvent au nom collectif, & dans d'autres endroits, au nom singulier *je* ? Me voilà donc aussi forcé à faire une Préface, ou blâmé sur bien des *chefs* importans, si j'y manque. Mais, au moment de la composer, j'entrevois que, malgré ma plus grande attention à me justifier sur ce qui pourroit être censuré, & à satisfaire quelques Lecteurs sur ce qui pourroit exciter leur curiosité, j'aurois encore omis des détails que d'autres desireroient; je n'aurois que médio-

crement contenté la plûpart d'entre-eux, & j'aurois ennuyé les plus ſages. Je me borne donc à intercéder l'indulgence de tous, & à les aſſurer que ſi ce Mémoire eſt ſuſceptible d'être beaucoup mieux développé; au moins ne pouvoit-il contenir des principes recherchés avec plus de ſoins, & propoſés par quelqu'un plus jaloux que moi des progrès de l'Art & du bien de l'Humanité.

PRIX DE MEDECINE.

La Faculté, chargée de la diſtribution d'un prix fondé par le ſieur CUVILLIERS DE CHAMPOYAUX, Médecin de Meſle en Poitou, avoit propoſé, l'année dernière, la queſtion ſuivante : *Savoir s'il eſt poſſible de prévoir les Maladies Epidémiques, & quels ſeroient les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès ?*

La Compagnie a trouvé, dans pluſieurs des Mémoires qui lui ont été adreſſés, des vues ſages, des réflexions utiles, & des recherches précieuſes, ce qui lui fait eſpérer que cet établiſſement deviendra de plus en plus avantageux au progrès de l'Art, & au bien de l'Humanité.

Le prix a été adjugé au Mémoire qui porte pour deviſe cette ſentence : *Spes incerta futuri.*

L'Auteur de ce Mémoire eſt Me LEBRUN, Docteur en Médecine à Meaux en Brie.

La Faculté n'ayant qu'un prix à diſtribuer, a cru devoir donner publiquement des éloges à l'Ouvrage qui porte la deviſe ſuivante.

Cùm quiſque noſtrûm ita vivit, ut ſe ad voluptatum illecebras natum non exiſtimet, tunc brutorum more, non negligit quid antè pedes ſit, quid à tergo, quid denique ſequens dies ſit allatura; ſed prudenter temporum anteceſſiones animadvertit, & futuris, quoad poteſt, præſentia anectit. BAILLOU, Avis au Lecteur, placé à la tête du *Livre des Epidémies.*

On a donc adjugé l'*Acceſſit* à ce Mémoire, dont l'Auteur a demandé par une lettre anonyme, que ſon nom ne fût point rendu public.

DATUM Pariſiis, die vigeſimâ primâ menſis Novembris 1772.

L. P. F. R. LE THIEULLIER, Decanus.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Traité Théorique ſur les Maladies Epidémiques, &c. par M. le Brun, Docteur en Médecine*, &c. Cet Ouvrage a été couronné par la Faculté de Médecine; c'eſt avec raiſon qu'il a mérité les ſuffrages de cette Compagnie : je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 28 Septembre 1775.

Signé RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur PIERRES, Imprimeur de notre Grand-Conſeil & de notre Collége Royal de France, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public : *Traité Théorique ſur les Maladiës Epidémiques, par M. le Brun, &c. Plan de deux Contributions volontaires & conſidérables, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années conſécutives*, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion

desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quinziéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 426, fol. 47, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 18 Novembre 1775.

Signé HUMBLOT, *Adjoint.*

A PARIS, De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.



TRAITÉ THÉORIQUE

SUR

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

Dans lequel on examine s'il eſt poſſible de les prévoir, & quels ſeroient les moyens de les prévenir ou d'en arrêter les progrès?

§. 1. ON donne le nom de *Maladies Epidémiques* à toutes celles qui attaquent en même-tems & avec des caracteres ſemblables un grand nombre de perſonnes à la fois.

2. De toutes les maladies auxquelles nous ſommes expoſés & qui régnent *ſporadiquement*, c'eſt-à-dire, par tout, en tout tems, ſans contagion, & par des cauſes qui ne ſont particulieres qu'à ceux qu'elles attaquent, il

n'en eſt preſque aucune qui ne puiſſe devenir épidémique ; mais toutes n'ont pas le même danger.

Diviſion de ces Maladies.

3. Nous les diſtinguons,

1°. En Maladies Epidémiques *ſimples* & peu dangereuſes ;

2°. En Maladies Epidémiques *malignes* & le plus ſouvent mortelles ; on les déſigne auſſi ſous le nom de *peſtilentielles* ;

3°. Nous faiſons enfin une troiſiéme Claſſe de celles qu'on peut regarder comme la *peſte* proprement dite.

PREMIERE CLASSE.

4. Les maladies épidémiques ſimples ſont celles dont les ſymptômes plus foibles que graves, ou ne ſont point mortels, ou n'enlèvent qu'un petit nombre de perſonnes qui ont quelques vices d'ailleurs ; telles ſont les Rhumes, les Coqueluches, les Diarrhées ſéreuſes ou bilieuſes, certaines éruptions ſcarlatines

ou miliaires ; les Rougeoles, les Vérolettes, les Fiévres intermittentes, &c.

Seconde Classe.

5. Les maladies épidémiques malignes & assez improprement dites *pestilentielles*, sont celles qui enlèvent un aussi grand nombre de malades qu'il en réchappe. Elles sont ou inflammatoires, ou putrides. On connoît les symptômes qui annoncent l'inflammation ; ceux qui caractérisent la putridité, sont surtout, la Cardialgie, les Syncopes, les Sueurs, la prostration totale des forces, les mouvemens convulsifs, les Parotides, les Éruptions Pourpreuses.

Il est bon d'observer que ces symptômes ne surviennent pas tous ensemble à tous les Malades; mais la réunion ou la violence de quelques-uns d'entr'eux, suffit pour annoncer le danger des maladies, & pour faire quelquefois périr subitement ceux qui en sont attaqués.

Les maladies de cette seconde classe peu-

vent être les mêmes que celles de la premiere (4), mais compliquées avec quelques-uns des accidens dont nous venons de parler (5); de plus ce ſont certaines fluxions de poitrine, les Angines, les Cholera-Morbus, les Fiévres continues & en général toutes les maladies inflammatoires.

Troisiéme Classe.

6. La Peſte, proprement dite, eſt une maladie quelconque de l'eſpéce de celles que nous venons de déſigner ſous les noms de ſimples & de malignes (4 & 5), mais avec des caractères qui en augmentent conſidérablement la violence.

On peut réduire à quatre les ſignes qui annoncent la Peſte. 1°. Les Bubons aux aines ou aux aiſſelles (*a*); 2°. la promptitude avec

(*a*) Cependant ce ſymptôme ne ſe manifeſte pas eſſentiellement dans toutes les Peſtes, comme on le verra dans le détail hiſtorique que nous avons expoſé vers la fin de ce Mémoire (182).

laquelle la mort survient; 3°. le nombre des malades qui périssent, beaucoup plus considérable que celui des personnes qui échappent au danger; 4°. enfin la propagation qui se porte au loin & en très-peu de tems. *Voyez Dissert. sur l'origine de la Peste.*

Différences des Maladies Epidémiques avec les Maladies ordinaires.

7. Quoique les maladies épidémiques & sur-tout les plus simples, lorsqu'on n'en juge qu'avec une médiocre attention, paroissent semblables à celles que l'on nomme *Sporadiques* (2), par des signes communs & par la maniere *apparente* dont elles se terminent; cependant Boerhaave nous apprend qu'elles different quelquefois considérablement par un caractere caché, par des phénomênes qui ne se découvrent qu'à un observateur éclairé, & par les différens tems de leurs progrès, de l'état, de la coction, de la crise, ainsi que par l'événement & la méthode réquise pour les guérir.

8. A ces réflexions, on peut ajouter que, quoique ſouvent on ne ſoit pas dans le cas de ſoupçonner un régne épidémique, ſoit parce qu'il y a peu de malades dans un pays, ſoit parce que les maladies ne préſentent pas les mêmes caracteres; cependant il eſt très-ordinaire qu'un Médecin Praticien rencontre, au milieu des maladies très-variées & en apparences, très-différentes entr'elles, un rapport de ſymptômes abſolument les mêmes, mais ſeulement diverſement compliqués; enſorte que le traitement le mieux adminiſtré pour chacune de ces maladies conſidérées dans les indications qui leur ſont particulieres ne les diſſipe pas, du moins entiérement, & qu'on n'obtient la guériſon que quand on a détruit les ſymptômes *ſubintrans :*

9. D'où il paroît qu'on eſt en droit de conclure que dans les différens vices qui apportent les épidémies, il y en a ſouvent dont l'action n'eſt pas ſuffiſante pour altérer ſenſiblement les humeurs, ni par conſéquent

déterminer une maladie générale ; mais que ces vices agiſſent ſur les perſonnes attaquées d'ailleurs par d'autres cauſes, & qu'ils ſe combinent avec le foyer de la maladie eſſentielle.

10. Quoique le plus grand nombre des Auteurs ayent avancé que toutes les maladies épidémiques étoient contagieuſes, c'eſt-à-dire, qu'elles paſſoient d'un ſujet à un autre ; & quoiqu'effectivement cela ſoit prouvé dans les maladies malignes (5) & dans la Peſte (6) ; il eſt permis de douter que les maladies épidémiques ſimples (4) contiennent réellement un levain par lequel elles ſe tranſmettent des malades aux perſonnes ſaines.

Des Levains Epidémiques.

11. On ſe ſert des mots de *Levains*, de *Virus*, de *Miaſmes*, de *Molécules morbifiques*, d'*Atômes contagieux* ou *peſtilentiels* & l'on les employe indiſtinctement pour déſigner la qualité nuiſible, maligne & vénéneuſe des

levains qui forment la plupart des maladies ; & ceux qui s'exhalent des corps des malades.

12. La nature de ces levains n'eſt pas toujours la même ; les uns ſont groſſiers, les autres volatils ; quelques-uns ſont corroſifs, d'autres acides, d'autres alkalins, &c : mais il faut convenir que le plus ſouvent ils ont un caractere qu'on ne connoît pas.

13. Les uns naiſſent parmi nous, & paroiſſent, comme le dit l'Auteur du Traité des Maladies Vénériennes, *être du crû de notre Pays ;* les autres paroiſſent étrangers (*a*), tels que ceux de la petite Vérole, de la Lépre, de la Peſte, &c.

14. Quelques-uns des virus paroiſſent être continuellement diſtribués dans certaines portions de l'atmoſphere & dépendre, pour ſe développer, des circonſtances qui doivent les porter dans certains pays. Ces levains,

---

(*a*) Cependant ne peuvent-ils point auſſi naître parmi nous & dans nos climats ? C'eſt ce que nous examinerons ailleurs. (183.)

continuellement circulans, expliquent ce que nous avançons plus bas, §. 23.

15. Tous les tempéramens ne ſont point également expoſés à l'effet des miaſmes contagieux, parce qu'il faut le concours de pluſieurs conditions pour qu'ils paſſent dans le ſang & qu'ils altèrent la maſſe des humeurs. Pluſieurs perſonnes ſont aſſez heureuſes pour échaper au danger dont elles ſont environnées, ſoit à cauſe du tiſſu de leur peau, ſoit par la force & l'élaſticité de leurs fibres, ſoit par l'abondance de quelques ſécrétions auxquelles elles ſont ſujettes, & qui enlèvent avec elles la portion de virus qui pourroit être introduite dans les liqueurs; delà vient que, quelque violent que ſoit un régne épidémique, la plûpart de ceux qui habitent les endroits où il exerce ſes ravages n'en ſont point attaqués.

De la Propagation des Levains.

16. La propagation des miaſmes épidé-

miques ſe fait de trois manieres, par *contact*, par *foyer* & par *diſtance.*

1°. Le contact ou ſimple attouchement, pourvu qu'il ſoit immédiat & qu'il dure un tems convenable, eſt une voie de communication. C'eſt ainſi, diſent quelques Auteurs, qu'une pomme gâtée en corrompt une autre qu'elle touche.

2°. La plûpart des levains âcres & volatils qui conſtituent les maladies, s'attachent facilement aux corps qui les environnent & s'y conſervent long-tems : par-là ces corps deviennent des foyers propres à tranſmettre le virus. C'eſt ainſi qu'il peut paſſer d'un Pays dans un autre par les draps, les linges, les habits, les meubles, & différentes eſpèces de marchandiſes qui ſont un objet de commerce entre différens Peuples.

3°. Enfin il eſt des maladies dans leſquelles les corpuſcules vénéneux qui ſortent des malades & des cadavres, ſont emportés plus ou moins loin par la voie de l'air, avec la

qualité corrosive & volatile qui les rend nuisibles : & c'est la troisiéme maniere dont la contagion peut s'étendre.

17. Les maladies contagieuses ne se propagent pas toutes par ces trois moyens : il n'y a que celles dont les miasmes sont très-subtils qui peuvent se communiquer en même-tems par ces trois espèces de voies ; mais celles dont le levain est très-grossier & qui ne passent d'un sujet à un autre que par l'attouchement immédiat, ne sont pas *transmissibles* par distance, ni quelquefois même par foyer.

18. Il y a plusieurs conditions qui favorisent ou retardent le transport des levains contagieux à une certaine distance & par rapport à certains pays ; ce sont sur-tout la qualité de l'air, la direction des vents, & l'élévation des montagnes.

19. Il y en a de même qui augmentent ou diminuent l'action de ces levains : telles sont les bases dans lesquelles ils s'engagent ;

les principes avec lesquels ils s'unissent, & la région de l'atmosphere dans laquelle ils sont répandus.

20. Parmi les maladies contagieuses, les unes n'attaquent que la surface du corps à cause de la grossiereté des molécules morbifiques ; les autres ont leur siége dans les parties intérieures à raison de la plus grande ténuité & de l'acrimonie plus active des levains.

21. Certains virus contagieux n'attaquent que les humeurs avec lesquelles ils ont le plus d'analogie (87) ; on observe qu'il en est de même des sujets, ce qui est vrai, non-seulement par rapport à différens genres parmi les animaux, mais aussi par rapport aux individus d'une même espèce. Ainsi dans la classe des Hommes, la contagion est quelquefois sur les enfans & respecte les vieillards ; elle épargne les femmes & ne s'attache qu'aux hommes.

22. La différente nature des levains épidémiques (12), les variations qui arrivent

dans leur tranſport (18) & les dégrés d'action ou de développement qu'ils doivent aux circonſtances dont nous avons parlé (19), peuvent ſuffire pour expliquer, d'une maniere générale, non-ſeulement les différentes maladies épidémiques qui naiſſent dans un pays ; mais encore celles qui y ſont apportées des pays étrangers (13).

23. Il eſt également facile, par ce que nous avons dit (14, 18 & 19), de concevoir comment ces maladies après avoir exercé leurs ravages pendant un certain tems & les avoir ſuſpendus, enſorte qu'on les croît diſſipées, reparoiſſent peu de tems après, ou quelquefois à des diſtances aſſez éloignées & attaquent avec une nouvelle force.

Cauſes des Maladies Epidémiques.

24. L'extrême tenſion ou ſimplement le reſſort augmenté de nos *ſolides* ; au contraire leur relâchement ou même leur atonie ; l'altération de nos *humeurs*, leur âcreté, leur

épaiſſiſſement, & tous les vices quelconques qu'elles peuvent contracter; telles ſont les cauſes *immédiates* des maladies épidémiques (1).

25. Les vices des *corps phyſiques* qui nous environnent, que nous reſpirons, qui ſont deſtinés à nous nourrir, & de ceux à l'action deſquels nous ſommes ſoumis, en ſont les cauſes *prochaines.*

26. Enfin on doit en regarder comme les cauſes *éloignées* tout ce qui, en changeant la diſpoſition de ces corps (25), les rend nuiſibles.

27. Ces cauſes (24, 25 & 26) ſont quelquefois ſimples, & quelquefois compliquées.

28. Souvent elles agiſſent ſéparément; ſouvent auſſi pluſieurs ſe réuniſſent & exercent en même-tems leur action.

29. La plûpart nous ſont connues en elles-mêmes & dans leurs effets; mais il en eſt un grand nombre dont nous ne pouvons déterminer ni la nature, ni la maniere d'agir.

Réflexions sur les Causes.

30. En général, il n'y a rien de plus difficile que de développer nettement les causes de tout ce qui arrive, non-seulement dans l'économie animale, mais encore dans l'ordre physique, moral & politique : cependant sans cette connoissance sinon totale, au moins aussi étendue qu'elle peut l'être relativement aux bornes de l'esprit humain, il est presque toujours impossible d'avoir un guide éclairé qui dirige dans l'application des moyens auxquels il est souvent essentiel de recourir. En Médecine, on ne peut assez s'attacher à reconnoître les premiers agens & à découvrir les effets dont ils doivent être suivis. Mais comment pénétrer dans les secrets de la nature ? Comment saisir les rapports qui existent entre les effets premiers & les effets secondaires, & ceux que ces derniers ont avec les nouveaux dont ils sont eux-mêmes devenus la cause ? Quel est le juste terme où doivent

commencer nos premieres recherches, quel eſt celui qui doit en fixer les limites ? C'eſt ce que nous ſommes très-éloignés de ſçavoir poſitivement, & c'eſt auſſi ce qui rend l'art de guérir ſi difficile & ſouvent même conjectural.

31. Cependant pour nous rapprocher, autant qu'il eſt poſſible, des principes les plus inconteſtables, & pour parvenir, par une marche infaillible à la connoiſſance des différentes cauſes dont l'action ou les ſuites nous intéreſſent, nous croyons que la méthode la plus ſimple eſt de remonter juſqu'à l'origine de preſque tout ce qui exiſte, & de rechercher, juſques dans les élémens mêmes, la formation & les propriétés des différens corps (25) dont les influences ſur notre être, le conſervent ou le détruiſent.

Ce plan nous oblige à puiſer dans les notions de la Phyſique, de la Chymie, de la Géographie & même de l'Aſtronomie, & nous conduit dans des détails qui paroîtront

peut-

peut-être fort abſtraits à la plûpart des Lecteurs : mais ſi l'on veut ſe donner la peine de les approfondir, on verra combien ils répandent de jour ſur l'objet de ce Mémoire & ſur toute la Médecine en général; d'ailleurs, ils ſuffiront pour répondre d'une maniere ſatisfaiſante à toutes les queſtions qu'on peut faire ſur les maladies épidémiques; & l'on conviendra que quelques avantages qu'on puiſſe tirer de l'obſervation & de l'expérience, une théorie lumineuſe laiſſe beaucoup moins à deſirer, & mene à une pratique plus heureuſe & plus sûre.

Conformément à ce plan (31), nous allons commencer par l'examen des ſubſtances en général; mais nous prierons d'obſerver que le point de vue ſous lequel nous dirigeons notre ouvrage, étant ſuſceptible d'une étendue très-conſidérable, & ne pouvant être bien rempli que par un auteur verſé dans les connoiſſances les plus profondes, notre inſuffiſance, notre peu de loiſir & les bornes dans

lesquelles nous devons nous renfermer, nous permettent moins d'approfondir chaque objet, qu'elles ne nous forcent à nous contenter de les indiquer.

Des Substances ou Corps physiques.

Pour bien entendre ce que nous avons à dire des *substances*, nous croyons essentiel de prévenir que nous ne prétendons attacher aucune idée distincte à ce mot, non plus qu'à celui de *corps* dont nous nous servirons souvent pour désigner telle production que ce puisse être qui existe dans la nature; & comme les Algébristes considèrent toute grandeur quelconque dans un sens indéterminé, ainsi nous ferons abstraction de la simplicité, de la composition, du volume, de la forme, & des autres modifications des substances, à moins que nous n'annoncions expressément le contraire.

32. Toute substance est simple ou composée.

33. On donne le nom d'*Elémens* aux ſubſtances les plus ſimples, & qui ſont indiviſibles par rapport à nous.

34. Les ſubſtances compoſées ſont celles qu'on peut diviſer, ou au moins qu'on ſuppoſe diviſibles en des parties d'une nature différente entre-elles.

On a coutume de diſtinguer, en Chymie, les ſubſtances compoſées en *principes ſecondaires* & en *mixtes*; nous verrons dans un inſtant ce qu'il faut entendre par ces termes.

Des Elémens, des Principes Secondaires & des Mixtes.

35. Les *élémens* ſont le dernier terme de ſimplicité juſqu'auquel peut s'étendre l'extrême diviſion des corps compoſés, enſorte qu'ils ne peuvent être réduits en de moindres *atômes* au moins par aucuns moyens connus.

36. On en compte quatre, qui ſont, l'*Air*, l'*Eau*, la *Terre*, & le *Feu*. Les Chymiſtes en ajoutent un cinquiéme, qui eſt le *phlogiſtique*,

ou le feu renfermé dans l'intérieur des corps.

37. Les élémens ont une tendance particulière à s'unir entr'eux.

38. Leur premiere combinaifon forme les *principes fecondaires*, & la combinaifon de ces principes entr'eux & avec les élémens forme les *mixtes* ou *compofés*.

39. Quoique les élémens foient le principe de tout ce qui exifte, ils ne concourent pas tous, en même-tems, pour la formation d'une fubftance; il y en a même quelques-unes dans la compofition defquelles tel ou tel élément n'entre point. Ainfi l'*eau* eft exclue de la compofition des métaux; le *feu* n'entre point comme principe effentiel dans la formation des fubftances falinés, &c.

40. Mais quoiqu'un élément foit exclu de la compofition d'un mixte, il arrive fouvent qu'il eft interpofé entre les vuides que laiffent les parties conftituantes de ce mixte; & cet élément, qui ne doit être regardé que comme adjoint ou aggrégé, peut influer confidéra-

blement ſur les modifications & les propriétés des ſubſtances qu'il pénétre. C'eſt ainſi qu'une certaine quantité de feu introduit dans un liquide, change ſouvent ſes rapports intrinſéques, & le rend capable d'un grand nombre d'effets différens de ceux qu'il peut opérer, en vertu ſeulement de ſes principes élémentaires : on en a une preuve dans l'eau bouillante.

41. Les élémens n'exiſtent point, par rapport à nous, dans leur plus grande pureté. S'ils agiſſoient dans cet état, ils auroient un effet deſtructeur (*a*). Cette propriété eſt ſurtout inconteſtable relativement au principe du Feu. Mais la difficulté avec laquelle on dégage les élémens de leurs baſes par les procédés chymiques, nous donne lieu de con-

(*a*) C'eſt à l'extrême petiteſſe & à la configuration de leurs molécules intégrantes qu'il faudroit rapporter l'action ſi nuiſible dont les élémens ſeroient capables ; mais en s'uniſſant, ces molécules ſe groſſiſſent & perdent d'autant plus de leur activité, qu'elles s'éloignent davantage de leur forme anguleuſe.

clure qu'ils ſont toujours combinés entr'eux, & même affoiblis par leur union réciproque.

42. Ce que nous diſons des élémens doit auſſi s'appliquer aux *principes ſecondaires*. Ainſi 1°. ils ont également une tendance à s'unir entr'eux ; mais cette tendance eſt moindre que celle qui exiſte entre les élémens ; auſſi leur union réciproque eſt-elle moins facile & moins fréquente. 2°. Ils ne concourent pas tous en même-tems pour la formation d'une ſubſtance, & ſouvent ils ne ſont qu'interpoſés entre les parties d'un mixte. 3°. Leur activité, quoique moindre que celle des élémens, eſt auſſi très-nuiſible, quand ils ſont purs ; mais ils exiſtent rarement dans cet état. Communément on les trouve émouſſés les uns par les autres, & formant par leur combinaiſon, des mixtes de différens ordres dont l'activité plus ou moins grande eſt en proportion de leurs dégrés de ſimplicité ou de compoſition.

43. Nous ne connoiſſons pas au juſte tous

les principes ſecondaires, c'eſt-à-dire, que nous ne pouvons préciſément aſſigner quels ſont tous les premiers produits qui réſultent de l'union des élémens entr'eux ; mais il paroît qu'on peut regarder comme telles, les ſubſtances ſalines les plus pures, & les ſubſtances huileuſes & très-rectifiées.

De la compoſition & de la variété des Mixtes.

44. Nous avons déjà dit (38) que les *mixtes* étoient le réſultat des élémens & des principes ſecondaires diverſement combinés entre-eux.

La variété qu'ils préſentent eſt preſque infinie, quoique le nombre des principes ſoit aſſez petit (*a*). Cette étonnante variété eſt due aux diverſes proportions, aux rapports & aux arrangemens preſque innombrables dont

(*a*) Les mixtes ſe compoſent comme les nuances. Il n'y a que ſept couleurs primitives; mais leur mélange offre une diverſité preſque inépuiſable dans le coloris.

ſont ſuſceptibles les élémens & leurs premiers produits.

Diviſion des Subſtances.

On peut conſidérer les ſubſtances, relativement à leurs parties conſtituantes, relativement à leurs qualités ſenſibles, & relativement à pluſieurs circonſtances qui influent ſur leur maniere d'être & leurs propriétés.

1°. *Des Subſtances ou Corps conſidérés dans leurs parties conſtituantes.*

45. Nous entendons par les *parties conſtituantes* d'un corps, d'une ſubſtance ou d'un mixte, non-ſeulement chacun des principes qui eſt tellement eſſentiel à ſa compoſition que, s'il manquoit, ce corps, cette ſubſtance ou ce mixte ne ſeroit plus ce qu'il eſt effectivement; mais nous entendons encore l'aggrégation de différens principes, & même celle de pluſieurs différens réſultats de principes dont ſont formées les ſubſtances à meſure

qu'elles ſont plus compoſées. L'acide, par exemple, le mucilage & la terre conſidérés ſéparément, ſont non-ſeulement des principes eſſentiels à la plûpart des fruits & doivent, en conſéquence de notre définition, en être regardés comme les parties conſtituantes; mais de plus, la maniere dont cet acide, ce mucilage & cette terre ſont combinés, émouſſés & modifiés entre-eux, donne des réſultats particuliers qui ſont, à proprement parler, les élémens ou la baſe de ces fruits, & qui doivent auſſi en être regardés comme les parties conſtituantes.

46. L'avantage que l'on a de pouvoir réduire, par l'analyſe, tous les mixtes en des principes qui deviennent d'autant plus ſimples, que l'on les ſoumet de plus en plus aux opérations chymiques capables de les iſoler, peut nous procurer celui de connoître, d'une maniere générale, quelles ſont les parties conſtituantes des mixtes.

Nous allons parcourir très-ſommairement

l'analyse des productions que fournissent les trois règnes ; elle nous prouvera que malgré l'immense variété qu'on observe dans les produits de la nature, le nombre de leurs principes constituans est très-petit comme nous l'avons avancé (§. 44).

ANALYSE DES TROIS RÈGNES,

Ou examen des principes constituans dont sont formées les Substances minérales, végétales, & animales.

ANALYSE DES MINÉRAUX.

47. LOrsqu'on travaille à décomposer (*a*) les substances du règne minéral, les parties essentiellement constituantes qu'on en retire, & qui appartiennent à tout le règne

(*a*) Il ne faut pas confondre la *décomposition* avec la *disgrégation*. Cette derniere consiste seulement à séparer divers composés qui sont superficiellement unis & confondus par une simple *juxta-position*, comme on l'observe dans les mines & les carrie-

conſidéré collectivement, & non pas à chacune de ſes ſubſtances en particulier, ſont:

Les acides purs,

Le phlogiſtique,

Le ſoufre,

Le vitriol,

Le ſel marin;

Les chaux métalliques;

Les terres ou vitrifiables, ou réfractaires;

Différentes eſpèces de ſels,

Enfin une eſpèce d'huile ou de bitume rendue ſolide par l'union qu'elle a contractée avec les acides.

ANALYSE DES VÉGÉTAUX.

48. Les uns contiennent une grande quantité d'huiles graſſes;

---

res où l'on voit des terres, des ſables, des parties minérales &c. mêlées indiſtinctement; au lieu que la *décompoſition* conſiſte à dégager les uns des autres & à iſoler, autant qu'on le peut, les *principes* qui étoient réunis dans une ſeule & même ſubſtance, par exemple, dans le cuivre, dans l'alun, &c.

D'autres, des huiles eſſentielles;

Quelques-uns abondent en mucilages;

Tous, mais ſur-tout les plantes ſucculentes, contiennent un ſel eſſentiel dans lequel l'acide domine toujours, & cet acide eſt tantôt l'acide vitriolique, tantôt l'acide nitreux, & tantôt l'acide marin.

La plûpart & ſpécialement ceux qui croiſſent dans les lieux maritimes, contiennent un alkali fixe. Enfin le réſidu de l'analyſe eſt toujours une eſpèce de terre.

Analyse des Animaux.

49. Les ſubſtances animales abondent en ſucs gélatineux

Elles contiennent une huile figée qui eſt la graiſſe;

Il y en a peu qui fourniſſent de l'acide bien développé; mais quand elles ſe décompoſent, il s'en dégage beaucoup d'alkalis volatils. Enfin les ſels neutres, la terre & le flegme ſont auſſi parties des ſubſtances animales.

50. Tels ſont (47, 48, 49) les principes intégrans & conſtituans (*a*) qui, étant diverſement combinés dans les corps, leur communiquent des propriétés différentes, mais toujours déterminées par celles du principe qui domine le plus. Maintenant il nous reſte à conſidérer les ſubſtances dans leurs qualités ſenſibles.

2°. *Des Subſtances ou Corps conſidérés dans leurs qualités ſenſibles.*

51. Nous entendons par les *qualités ſenſibles* des corps, celles qui dépendent moins des parties primitives qui conſtituent leur eſſence, qu'elles ne dépendent de l'aggréga-

---

(*a*) Il faut obſerver que dans l'énumération que nous venons de faire de ces principes, nous nous ſommes moins propoſé de ſuivre l'analyſe des trois règnes dans toute l'étendue qu'elle pourroit préſenter, que de nous arrêter uniquement aux parties conſtituantes bien connues, dont les effets & l'action peuvent être regardés comme les cauſes les plus ordinaires de nos maladies.

tion de ces parties entr'elles, de la forme & du volume qui résulte de leur union, & surtout de la maniere dont les élémens se distribuent dans les espaces intermédiaires de leur tissu.

C'est à ces diverses modifications (51) qu'il faut rapporter la dureté, la fluidité, l'humidité, la sécheresse, les dégrés de chaud & de froid ; enfin une infinité d'autres attributs qu'on observe dans les substances, & que nous regardons comme leurs qualités sensibles.

52. Les variétés qu'apportent dans les productions des trois règnes, les différens rapports dans lesquels ces qualités peuvent exister, égalent presque celles que nous avons reconnu résulter de l'immensité des combinaisons dont sont susceptibles les principes qui concourent à la formation des mixtes (44).

3°. Des Subſtances ou Corps conſidérés relativement à pluſieurs circonſtances qui influent ſur leur maniere d'être, & leurs propriétés.

53. Pour bien connoître les ſubſtances, il ne ſuffiroit pas de les examiner ſeulement dans leurs principes conſtituans & leurs qualités ſenſibles ; on doit encore obſerver que dans le plus grand nombre des corps phyſiques qui nous environnent, dans ceux même qui ſont du même ordre & de la même claſſe, il y a ſouvent des différences infinies qui dépendent de la nature du ſol, de l'état des ſaiſons, & de l'expoſition du climat ; de plus, beaucoup de ſubſtances paſſent par différens états ſucceſſifs, depuis le moment de leur formation, juſqu'à celui où elles ſe décompoſent. Et en effet, eſt-il quelqu'un qui ignore les changemens qu'apporte, par exemple, la fermentation dans le vin, dans les fruits & dans les mucilages ? Enfin la même ſubſtance opere des effets ſouvent très-variés, &

plus ou moins ſenſibles ſuivant la diſpoſition, la qualité des humeurs & le tempérament du ſujet ſur lequel elle agit.

Telles ſont les notions préliminaires que nous avons cru indiſpenſable d'établir avant d'entreprendre la ſolution du problême propoſé. Il eſt facile de ſentir l'étroite connexion qu'il y a entre les principes que nous avons poſés juſqu'à préſent, & la queſtion qui doit nous occuper. En effet, il ne s'agit pas ici de traiter d'une ſeule maladie, mais on demande des recherches ſur toutes celles qui peuvent régner indiſtinctement. On ne peut bien remplir ce dernier objet qui préſente un point de vue général, qu'en faiſant un tableau général des cauſes auxquelles toutes nos maladies peuvent ſe rapporter. Or ces cauſes étant auſſi multipliées que le ſont toutes les ſubſtances qui exiſtent, & les modifications poſſibles de ces ſubſtances; il ſuit que ſi nous n'avions aucun moyen de rapprocher, ſous un petit nombre de caracteres communs, les productions

productions immenſes de la nature, nous ſerions obligés d'accumuler les détails autant que ces productions offriroient de variétés, & que ces variétés elles-mêmes paroîtroient devenir des cauſes diſtinctes de nos maladies. La voie de l'analyſe paroît la plus propre à éclairer l'eſprit. Par cette marche, nous ſimplifions, autant qu'il eſt poſſible, une matiere très-abſtraite, & déjà l'on a pu ſentir combien notre plan peut y répandre de jour, en voyant les dégrés & les nuances de nos maladies ſe ſimplifier ou ſe compoſer ſuivant les qualités & les principes des corps qui agiſſent ſur nous; déjà l'on a dû apprendre combien l'action des élémens ſeroit à redouter ſi rien n'altéroit leur pureté; déjà l'on a dû conclure que les maladies qui ont pour cauſe le développement des principes ſecondaires, ſeroient moins graves que celles qui dépendroient des élémens; mais qu'elles le ſeroient beaucoup plus que celles dont la cauſe réſideroit dans

les mixtes; enfin déjà l'on a pu juger que les ravages qu'exercent les ſubſtances, ſont en raiſon inverſe de leur ſimplicité & de leur compoſition, enſorte que plus elles ſont ſimples, plus les maladies ſont compliquées & dangereuſes; & plus au contraire elles ſont compoſées, plus les maladies ſont ſimples & bénignes.

Nous terminerons ces notions préliminaires par quelques propoſitions évidentes qui ſuivent de ce qui a été dit précédemment, & par quelques réflexions ſur la juſte étendue de nos connoiſſances, relativement aux ſubſtances & aux cauſes prochaines qui altèrent notre conſtitution.

Corollaires & Réflexions.

54. Nous ne ſommes jamais expoſés à l'action des élémens purs, & nous le ſommes rarement à celle des principes ſecondaires (41, 42).

55. Les cauſes de nos maladies réſident le plus ordinairement dans les mixtes.

56. Nous ne connoiſſons que d'une maniere générale, le plus grand nombre des ſubſtances. L'analyſe nous fournit un moyen de ſavoir quels ſont leurs principes conſtituans (45); mais il eſt impoſſible de calculer, dans la rigueur mathématique, toutes les combinaiſons dont les principes primitifs ſont capables, & les juſtes proportions dans leſquelles ils s'uniſſent pour former les mixtes.

57. On ne ſçait pas, avec plus de préciſion, quelle eſt la force qui met en mouvement tous les reſſorts & tous les agens de la nature; & quand cette force ſeroit connue, nous n'avons ſouvent aucuns moyens pour la déterminer, l'affoiblir, ou la modifier, comme il ſeroit quelquefois néceſſaire qu'elle le fût.

58. Les qualités ſenſibles des corps (51) ſont, en général, ce que nous connoiſſons

le mieux, ainſi que leurs effets; mais nous ne pouvons ſouvent prévoir les variations quelquefois ſubites & ordinairement très-fréquentes de la plupart de ces qualités.

59. Enfin les circonſtances (53) qui influent ſur la maniere d'être & les propriétés des ſubſtances, ſont ſouvent accidentelles ou peu ſenſibles, & par conſéquent très-peu connues.

60. Delà (depuis 56 juſqu'à 59) il ſuit, 1°. qu'il nous reſte beaucoup de découvertes à faire avant que nous ayions acquis une connoiſſance aſſez parfaite des cauſes qui peuvent déranger l'économie animale, pour prévoir quelles ſeront, en particulier, celles qui deviendront nuiſibles, le moment où elles agiront, l'eſpéce de maladies dont elles ſeront ſuivies, &c. 2°. Que dans l'immenſité de ces cauſes, nous ne pouvons en découvrir qu'un petit nombre qui ſoient évidentes, ſenſibles, conſtantes dans leurs propriétés, invariables enfin dans leur maniere

d'agir & dans leurs effets, indépendamment des diſpoſitions du ſujet ſur lequel elles agiſſent.

EXAMEN GÉNÉRAL
DU PROBLÊME PROPOSÉ.

ON demande *s'il eſt poſſible de prévoir les maladies épidémiques, & quels ſeroient les moyens de les prévenir, ou d'en arrêter les progrès?*

En appliquant à cette queſtion les conſéquences des prémices que nous avons déjà poſées, il ſuit,

(Quant au premier membre du Problême qui conſiſte à ſavoir *Si l'on peut prévoir les Maladies Epidémiques*)?

61. Que comme il y a beaucoup de cauſes dont nous ne pouvons eſtimer l'activité, preſſentir les effets, prévoir l'action, il y en

a beaucoup qui peuvent exciter un règne épidémique, ſans que nous ayions aucuns moyens de le prévoir, ni poſitivement, ni conditionnellement :

62. Mais comme, en analyſant les ſubſtances, en nous rapprochant des principes qui entrent dans leur compoſition ; en jugeant de leurs propriétés par celles de ces principes ; en nous arrêtant aux effets qu'elles peuvent déterminer par leurs qualités ſenſibles, en eſtimant enfin les circonſtances qui influent ſur leurs effets & leur action, nous pouvons connoître *quelques-unes* des cauſes qui peuvent nous nuire ; il ſuit, qu'il eſt poſſible de *prévoir poſitivement* quelques-unes des maladies dont elles ſeront ſuivies, ſi rien ne change la nature de ces cauſes ; & *d'une maniere conditionnelle* ſeulement, celles dont les cauſes ne doivent exiſter & agir qu'hypothétiquement.

(Quant à la ſeconde partie du Problême qui eſt de ſavoir, *Quels ſeroient les moyens de prévenir les Maladies Epidémiques*) ?

Il ſuit,

63. Qu'on peut *prévenir* celles dont on connoît les cauſes, quand ces cauſes ſont ſimples ou peu compliquées; quand elles ne ſont pas très-étendues, quand elles ſe manifeſtent d'une maniere non douteuſe dans les principes conſtituans, ou dans les qualités ſenſibles des corps, & lorſqu'en connoiſſant les effets qu'on en peut craindre, il eſt poſſible de les détourner en employant les moyens que la nature de ces cauſes indique.

Mais on ne peut prévenir les maladies qui dépendent de cauſes inconnues, dont l'action ne peut être prévue, ni détournée.

(Quant à la troiſiéme partie du Problême par laquelle on demande, *Quels ſont les moyens d'arrêter les maladies épidémiques*) ?

64. On peut appliquer la même ſolution

que celle que nous venons de donner relativement au ſecond membre de la queſtion (63) ; mais de plus,

Comme les maladies épidémiques, lorſqu'enfin elles exiſtent, ſuppoſent, outre la connoiſſance des cauſes prochaines & éloignées qui les font naître, celle des cauſes immédiates, c'eſt-à-dire, la connoiſſance des vices & des différentes altérations qui exiſtent dans nos ſolides & nos liquides; on conçoit que les moyens d'arrêter les progrès des maladies, doivent être non-ſeulement ceux qui éloignent les cauſes phyſiques nuiſibles, ou en corrigent le vice; mais encore ceux qui remédient aux accidens que ces cauſes nuiſibles appliquées au corps humain ont fait naître dans une machine qui, étant infiniment & diverſement compoſée, peut, ſuivant la qualité des humeurs expoſées à des levains impurs, & la dignité des parties attaquées, préſenter différentes eſpèces de léſion, quoique la cauſe qui excite le trouble

dans un tems & dans un même ou dans plusieurs ſujets, ne change pas dans un autre tems & par rapport à la même ou à d'autres perſonnes, & quoiqu'elle n'augmente ni dans ſes dégrés d'extenſion, ni dans ſes dégrés d'activité.

Au reſte, nous obſerverons, en général, qu'on parviendra plus ou moins facilement à détruire les accidens, à borner leur durée & leur propagation, ſuivant la ſimplicité ou la complication, le *grave* (*a*) ou le peu d'importance des cauſes prochaines & éloignées. Enfin on ne pourra que tenter des moyens douteux, lorſque ces cauſes & les maladies qu'elles excitent, ne ſeront point connues, ou ne le ſeront qu'en partie.

Tel eſt le juſte point de vue ſous lequel

(*a*) Ce mot neutre latin nous paroît le plus propre à ſuppléer au défaut de notre Langue, dans laquelle nous n'avons aucun ſubſtantif qui exprime le ſens qu'il renferme & qu'on conçoit aiſément.

on doit ſaiſir chaque membre de la queſtion auſſi intéreſſante qu'utile, qu'une illuſtre compagnie de Sçavans & d'amis de l'humanité propoſe de réſoudre. Mais comme nous ne l'avons examinée juſqu'ici que d'une maniere générale, nous allons, en reprenant chacun de ſes membres, développer les objets que nous n'avons encore pu ſuffiſamment détailler.

PREMIERE PARTIE DU PROBLÊME.

Eſt-il poſſible de prévoir les Maladies Epidémiques ?

65. IL y a beaucoup de cauſes phyſiques dont nous ne pouvons prévoir l'action; telles ſont, par exemple, les tremblemens de terre, les violentes tempêtes, les vents, le changement ſubit de l'état de l'atmoſphère, les exhalaiſons dont l'air ſe charge, & qu'il peut apporter des pays

étrangers ; certains levains inconnus & circulans dans l'air, &c. &, quand il ſeroit poſſible de prévoir le développement de ces cauſes, on ne pourroit eſtimer, avec une préciſion aſſez juſte, leur activité & les effets dont elles pourroient devenir capables.

66. Or chacune de ces cauſes (65) peut donner lieu à un grand nombre de maladies ; mais comme les effets d'une cauſe imprévue le ſont auſſi, ces maladies ne peuvent donc être prévues, puiſque les cauſes dont elles doivent dépendre ne le ſont point.

67. Nous ajoutons même que comme la maniere d'agir de la plûpart de ces cauſes ſur nos humeurs & ſur nos fibres nous eſt abſolument inconnue, elles peuvent, ou faire naître des maladies dont nous ne connoiſſons nullement la nature, telles que les petites Véroles, les Rougeoles, la Suette, la maladie de Siam, certaines Fiévres malignes, & la Peſte proprement dite ; ou du moins elles peuvent occaſionner des mala-

dies que nous ne connoiſſons que quand elles exiſtent, & que nous connoiſſons plutôt par leurs ſymptômes, que par le caractere primitif de leurs cauſes; telles ſont les Diarrhées, les Rhumes & beaucoup d'autres maladies ſimples, lorſqu'elles deviennent épidémiques.

Voilà le jugement (66) qu'on doit porter par rapport à des cauſes très-graves, très-étendues & très-compliquées, ou qu'on ne connoît nullement, quoiqu'elles ſoient ſouvent fort ſimples.

Mais, en ſuppoſant qu'on connoiſſe les principes conſtituans des ſubſtances, leurs qualités ſenſibles, les effets de ces principes & de ces qualités, les circonſtances enfin qui influent ſur le dégré de leur activité & ſur le moment de leur action; en ſuppoſant de plus qu'il n'y ait qu'une ſeule de ces ſubſtances, qu'un ſeul de ces principes, ou qu'une ſeule de ces qualités qui doive devenir la cauſe d'un règne épidémique,

il eſt certain qu'on pourroit prévoir ce règne *poſitivement*, ſi rien ne doit empêcher les effets de cette cauſe ; & *conditionnellement*, ſi quelques circonſtances doivent l'affoiblir, la changer ou la détourner. Un ou deux exemples rendront cette théorie ſenſible.

69. Un hiver pluvieux & humide diminue le reſſort des ſolides, & donne lieu aux maladies qui procedent de la ſtagnation & de la diſſolution des humeurs, comme les Fiévres putrides, les Maladies Éruptives, les Exanthêmes, les affections Scorbutiques, &c. Mais l'hiver prochain ſera-t-il humide & pluvieux ? Peut-on juger combien de tems continuera ſon humidité ? En peut-on eſtimer les dégrés ? En admettant même que ces choſes ſoient déterminées poſitivement, ne faudra-t-il pas ſavoir quelle ſera la diſpoſition des tempéramens, & la conſtitution des ſujets qui ſeront expoſés à cette cauſe ? Cette conſtitution ne dépendra-t-elle point en partie de l'état de la ſaiſon qui aura précédée,

de la quantité & de la qualité des boiſſons, des fruits & des alimens dont on aura fait uſage? Les ſuites de cette humidité feront-elles les mêmes pour ceux qui habitent un endroit fort élevé, avantageuſement expoſé au levant ou au nord, & pour ceux dont les habitations ſont très-baſſes & ſituées au couchant? Voilà encore des recherches & des calculs à faire, ou du moins des objets ſur leſquels il faudroit hypothétiquement avoir une évaluation préciſe, avant de pouvoir juger des eſpeces de maladies qui pourroient régner épidémiquement dans l'hiver prochain. On ſent quelles conſéquences on peut tirer de cet exemple: en voici un ſecond.

70. Il eſt certain qu'un fuſil chargé à balle peut tuer quelqu'un qui en recevroit le coup; mais avant que la charge parte, il faut que la détente ſoit lâchée, que la pierre faſſe feu; que le feu allume la poudre du baſſinet, que celle-ci ſe communique à celle qui eſt dans le fuſil; que rien ne détourne la balle, que la perſonne qu'elle devroit frapper ne ſoit point

garantie par un caſque, une cuiraſſe, &c. En ſuppoſant qu'on ignore ſi toutes les circonſtances, dont nous parlons, exiſtent ou n'exiſtent pas, nous ſommes perſuadés que perſonne ne pourra poſitivement prévoir ſi le coup partira, dans quel moment, quelle partie ſera bleſſée, ou même ſi aucune le ſera effectivement, quelle eſpece de plaie ou de fracture occaſionnera la balle. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi la poudre eſt bonne, ſi l'amorce n'eſt pas éventée, ſi l'on lâche le chien, ſi le coup part, ſi la perſonne n'eſt pas garantie par la diſtance ou tout autrement, elle recevra la balle; mais ce n'eſt prévoir que conditionnellement & en conſéquence de beaucoup de ſuppoſitions:

71. Et c'eſt ce qu'il en eſt des maladies épidémiques, car, 1°. il eſt rare qu'on connoiſſe parfaitement les principes élémentaires des ſubſtances (conſidérées même individuellement) ainſi que la juſte quotité, les

rapports & les vraies modifications de ces principes. 2°. On n'a pas en général une estimation plus exacte par rapport à leurs qualités sensibles, & 3°. une seule substance, un seul principe, une seule qualité sensible a rarement une action totale & parfaitement exercée, sans qu'aucune autre force la balance. Il est donc rare qu'on puisse *positivement* prévoir les effets de certaines causes, puisqu'à beaucoup d'égards, leur existence, leur manière d'agir, & leur activité deviennent contingentes, ensorte qu'il est autant possible qu'elles produisent un effet qu'un autre; on ne peut donc, comme nous le disions (70), prévoir les épidémies que conditionnellement: encore cet avantage ne peut-il être étendu qu'autant que le sont nos connoissances: & comme il nous reste dans la Physique & l'Histoire Naturelle, beaucoup d'objets qui nous sont inconnus, cette maniere de prévoir ne peut être que très-bornée.

72. Cependant comme le petit nombre d'objets

d'objets que nous connoiſſons peut être regardé comme la ſource primitive d'où dérivent la plûpart de nos maladies, il eſt intéreſſant de les examiner, de les approfondir; & c'eſt ce que nous nous propoſons de faire en ſuivant la diviſion analytique que nous avons établie précédemment, & en conſidérant les ſubſtances par rapport à leurs élémens, à leurs principes conſtituans, à leurs qualités ſenſibles, & à quelques circonſtances qui influent ſur leur maniere d'être & leurs propriétés.

L'ordre des matières que nous devons traiter, paroîtroit devoir nous conduire à examiner d'abord quelles ſont les vertus & les effets des élémens, comme les ſubſtances les plus ſimples & les plus actives; mais comme ils n'exiſtent point, par rapport à nous, dans leur état de pureté, & comme nous ne ſommes pas expoſés à toute l'action dont ils ſeroient capables; nous nous diſpenſerons d'entrer dans les détails qui

pourroient être relatifs à leur absolue simplicité : & en ne les considérant que comme déjà combinés entre-eux & émoussés par leur union, nous aurons occasion d'en parler, en développant les principes, les qualités sensibles & les circonstances par lesquelles les substances qui nous environnent peuvent nous nuire.

I.

73. EXAMEN ANALYTIQUE *des Substances considerées dans leurs principes constituans, relativement aux effets & aux propriétés qu'elles doivent à ces principes.*

Règne Minéral.

NOus avons déjà vu (47) quels étoient les produits de l'analyse du règne minéral ; en voici les principales vertus.

74. Les Acides, dans leur état de pureté ſont très-irritans, très-corroſifs & de vrais poiſons. Ils coagulent le ſang & les humeurs. En pénétrant dans les vaiſſeaux, ils peuvent cauſer la mort ſubitement; mais plus ils s'éloignent de leur pureté, moins ils ſont à craindre, quoiqu'ils puiſſent encore nuire en irritant les nerfs, en deſſéchant & en coagulant.

Les ſubſtances minérales qui contiennent le plus d'acide ſont, le Vitriol, le Nitre & le Sel Marin. Quoiqu'il ſoit reconnu que chaque acide tiré de ces trois minéraux (& qu'on a coutume de déſigner par le nom du minéral qui le fournit) opère des phénomênes différens de ceux que préſente un acide d'une autre eſpèce, dans la manière dont il attaque des ſubſtances qu'on expoſe à ſon action, par exemple, les métaux, les terres, les huiles, &c; & quoique de ces phénomênes on croiroit être en droit de conclure que les acides vitriolique, nitreux & marin, différent eſſentiellement entre-eux; cependant beau-

coup d'auteurs croient qu'il n'y a qu'un ſeul & même acide répandu univerſellement qui, toujours le même dans ſon eſſence, ne préſente des différences dans ſes effets, que par la maniere dont il ſe modifie dans les baſes où il s'engage. Cette aſſertion paroît fort plauſible: mais le principe acide n'eſt-il contenu que dans les ſubſtances que le globe renferme dans ſon ſein, ou dont ſa ſurface eſt couverte? Ou bien, ce même principe n'eſt-il pas encore naturellement formé & habituellement répandu dans une certaine région de l'atmoſphère, enſorte qu'il puiſſe en ſuivre les variations & devenir par-là plus ou moins ſenſible, comme le devient l'action de l'air, de la chaleur, &c? C'eſt ce qui n'a point été préciſément déterminé juſqu'à nos jours, & cependant ce qui répandroit une grande lumière ſur la cauſe de la plûpart des Épidémies. Au reſte, ſans nous engager dans des diſſertations qui paroîtroient déplacées dans un Ouvrage de la

nature de celui que nous préſentons, on peut aſſurer (& c'eſt ſur-tout ce qu'il importe de connoître) 1°. Que le principe acide contenu dans les ſubſtances minérales, en eſt ſouvent extrait en partie ſous la forme de vapeurs ou d'exhalaiſons par les rayons ſolaires, ſur-tout, lorſqu'après un tems pluvieux, les mines ſont tombées en efflo-reſcence. 2°. Que ce principe a une tendance ſi particuliere à s'unir à preſque tous les corps, qu'il eſt ordinairement émouſſé & affoibli par cette union, enſorte que nous ne ſommes jamais expoſés à toute l'action dont il ſeroit capable, s'il étoit parfaitement pur; mais que ſon activité eſt en raiſon de ſes dégrés d'aggrégation avec d'autres principes.

Les Sélénites, les Gypſes, l'Alun, ſont des combinaiſons de l'acide vitriolique avec différentes eſpèces de terres. Ces productions participent aux propriétés particulieres aux acides, & ſont ſtiptiques, obſtruantes,

irritantes, &c. On voit combien elles peuvent nuire, quand elles communiquent leurs qualités aux eaux dont on se sert pour boisson ordinaire, & à combien d'infirmités chroniques doivent être exposés ceux qui font usage de pareilles eaux ?

75. Le Phlogistique ou le principe de l'inflammabilité des corps &, suivant quelques Chymistes, de leur odeur & de leur couleur, est de la même nature que le Feu élémentaire. Mais il en différe en ce que le feu élémentaire est pur & libre, & que le phlogistique est, au contraire, fixé dans les corps & combiné avec quelqu'autre substance qui lui sert de base pour former une espece de principe secondaire. Tous les mixtes paroissent contenir du phlogistique, mais avec des proportions bien différentes. Ceux dans la composition desquels il entre en plus grande quantité sont, dans le règne minéral, le Soufre, le Charbon & les Mines. Dans le règne végétal & animal, ce sont

les Huiles & les Graiſſes. C'eſt ce principe qui ſe développe dans certains ſouterrains, & ſur-tout dans les mines, lorſque l'air n'y eſt pas ſuffiſamment renouvellé. C'eſt ſon odeur qui ſe fait ſentir quand on brûle du ſoufre ou du charbon. Lorſqu'il ſe dégage des mixtes, il occaſionne divers accidens ſuivant ſes dégrés de pureté, & ſuivant la diſtance à laquelle ſes vapeurs ſe répandent. Ses effets ſont de cauſer des Syncopes, des Vertiges, des Étouffemens, des Vomiſſemens, & quelquefois une mort ſubite. Il paroît que c'eſt un des principes les plus actifs dont ſe forme le tonnerre, & celui qui ſe développe dans les volcans. Il peut être l'occaſion de quelques maladies épidémiques par les exhalaiſons qu'il répand dans l'air après un orage conſidérable, &c. Mais nous ne devons point en craindre l'action tant qu'il eſt renfermé dans les mixtes.

76. Le Soufre réſulte de l'union de l'acide vitriolique & du phlogiſtique. Il eſt indiſſo-

luble dans l'eau, mais *attaquable* (*a*) par toutes les ſubſtances huileuſes & ſavonneuſes. Ses effets ne ſont redoutables que quand il brûle. Ce ſont les mêmes que ceux qui appartiennent aux acides purs (74) & au phlogiſtique (75); il paroît que nous n'y ſommes exposés généralement qu'après un violent orage: mais dans ce cas même nous n'avons pas à redouter toute ſon action, parce que les atômes nuiſibles par leſquels il peut exciter une maladie épidémique, ſe diſtribuent dans l'atmoſphère & ſe combinent bientôt avec des ſubſtances qui les enveloppent & détruiſent une partie de leur activité.

Les Précipités, les Chaux mal déphlogiſtiquées, les Fleurs & les Exhalaiſons de la plûpart des métaux & demi-métaux, mais ſurtout du Plomb, du Cuivre, de l'Étain, du Mercure, du Régule d'Antimoine, de celui de l'Arſenic, du Zinc & du Biſmuth, doivent

(*a*) Ce mot qui n'eſt pas reçu dans le ſtyle épuré, doit être admis en langage chymique.

être placés dans la claſſe des poiſons les plus actifs. Ils cauſent des vomiſſemens violens, de vives coliques d'entrailles, des inflammations, des convulſions, des tremblemens dans les nerfs. Les perſonnes qui ſont occupées aux travaux des mines, ſont expoſées aux ravages dont nous venons de parler. Les exhalaiſons qui s'élèvent dans les endroits où l'on travaille à la purification des métaux, peuvent être une ſource de certaines maladies épidémiques, au moins dans le voiſinage des mines: mais une cauſe plus générale de ces maladies, eſt l'abus que la plûpart des Marchands de vin font de la Litharge & de la Céruſe pour adoucir l'âcreté de leur vin.

78. On donne en général le nom de Sels à l'union intime d'une partie d'eau avec une partie de terre, quoiqu'on ne puiſſe pas aſſurer que ces deux élémens ſoient les ſeuls qui entrent dans leur compoſition. Les ſubſtances qui en réſultent, participent aux propriétés de ces deux prin-

cipes ; enſorte que les corps ſalins dans leſquels la terre eſt plus abondante que l'eau ſont fixes ; & qu'au contraire, ils ſont volatils quand le principe aqueux domine. Il y a des Sels Minéraux, Végétaux & Animaux. Tous ont des vertus différentes ſuivant la nature des principes dont ils ſont formés, & des baſes qui reçoivent ces principes. Les ſubſtances ſalines les plus ſimples, & qu'on peut regarder comme primitives, ſont les acides dont il a déjà été queſtion (74) & les alkalis ; mais les combinaiſons des uns & des autres, ou entre-eux, ou avec les chaux métalliques, les différentes eſpèces de terres, les huiles, les mucilages &c. produiſent des compoſés ſalins qui ne ſont pas moins multipliés & différens, que le ſont ces baſes ſoit dans leur eſſence, ſoit dans les rapports de leurs quantités. Nous ne pouvons ici nous engager dans des détails plus étendus : nous nous contenterons d'obſerver, 1°. qu'en général on donne propremeut le nom de SEL

Neutre à l'union intime & réciproque d'un acide avec un alkali, enſorte qu'elle ſoit telle que l'un ne domine pas ſur l'autre. 2°. Que plus le principe acide ou alkali eſt affoibli lorſqu'il contracte une union avec une ſubſtance différente, ſoit par une qualité particulière inhérente à cette ſubſtance, ſoit par la foible proportion dans laquelle il y entre, moins auſſi ſes effets deviennent ſenſibles & redoutables ; que ſouvent même c'eſt à ſa préſence qu'on doit rapporter la ſaveur agréable qui flatte le palais dans les corps ſapides. 3°. Nous obſerverons enfin que les ſels à baſe métallique ſont plus violens que ceux à baſe terreuſe. Telles ſont les réflexions générales que les bornes que nous nous ſommes preſcrites, nous permettent de faire ſur les ſubſtances ſalines. Nous allons à préſent examiner en particulier quelles ſont les vertus & les propriétés des ſels, en confondant dans le même article ceux que fourniſſent les trois règnes, quoique la

division que nous avons établie, sembleroit exiger que nous renvoyions au règne végétal & animal, ce qui concerne les productions salines de l'un & de l'autre.

79. Les SELS MÉTALLIQUES sont presque tous corrosifs & destructeurs quand ils sont purs ; de plus, ils sont de très-puissans émétiques, des purgatifs très-mocliques, &c. quelques-uns excitent la salivation.

80. Les SELS ALKALIS FIXES des plantes sont très-apéritifs, très-diurétiques, très-âcres & brûlans, à moins qu'ils ne soient employés à petite dose.

81. Les SELS ACIDES VÉGÉTAUX, tels que ceux qu'on reconnoît dans l'Oseille, le Verjus, le Citron, l'Épine-Vinette & la plûpart des fruits non-mûrs, ont les propriétés appartenantes aux acides, & déjà énoncées plus haut (§. 74). Mais c'est sur-tout dans les Vins nouveaux que l'acide se manifeste, & qu'il est à craindre pour ceux qui mésusent de cette boisson. En effet, l'acide du vin que tout le

monde connoît ſous le nom de Tartre, ſupprime toutes les excrétions des parties glanduleuſes, excepté les urines & les humeurs purement ſéreuſes. Il agit ſur l'eſtomac, les inteſtins, le foie, & les parties nerveuſes. Il donne lieu à des Conſtipations (*a*), à des Obſtructions, à des Jauniſſes; & par des effets qui dérivent de ceux-ci, ſouvent il fait naître des Fiévres tierces & quartes, des douleurs de Colique, des Dyſſenteries, des Paſſions Iliaques, &c.

82. Les Sels essentiels des végétaux tiennent de la nature de la plante dont on les

---

(*a*) Peut-être objectera-t-on que le vin nouveau relâche & devient ſouvent purgatif. Nous convenons de cet effet : mais il faut bien ſe garder de prendre ici le change. Lorſque cette boiſſon fait naître des Diarrhées, ce n'eſt que parce qu'elle contient une partie mucilagineuſe fort abondante dont la vertu eſt effectivement laxative ; mais à meſure que les humeurs des premières & des ſecondes voies ſont emportées, & que d'autre part, l'acide du vin ſe développe ; enfin à meſure qu'on en continue l'uſage, on voit naître peu-à-peu les effets que nous expoſons, & qui caractériſent l'action de l'acide.

a tirés, & participent à ſes propriétés. Le Sucre qui eſt un de ces ſels, eſt doux; celui du Quinquina eſt fébrifuge, &c.

Les Sels neutres proprement dits, c'eſt-à-dire, ceux dans leſquels les alkalis & les acides ſont combinés juſqu'au point de *ſaturation*, ſont fondans, excitent les urines, les ſueurs, & lâchent le ventre. Ces effets qui deviennent plus ou moins ſenſibles, dépendent de la quantité dans laquelle ces ſels ſont mêlés avec la plûpart des ſubſtances médicamento-alimentaires, & dans celles qui ſont ſimplement conſacrés à l'uſage de la Médecine.

84. Les Sels alkalis volatils purs, ſont brûlans ou cathérétiques quand on les applique à l'extérieur! Ils agiroient de même ſur l'intérieur de nos viſcères & occaſionneroient une mort ſubite, s'ils pénétroient dans nos vaiſſeaux en une certaine quantité; mais heureuſement nous ne ſommes jamais expoſés à toute leur action, parce qu'ils ſe com-

binent aiſément avec d'autres principes qui les affoibliſſent ; cependant lorſqu'elle n'eſt pas ſuffiſamment maſquée, ils nuiſent encore très-ſenſiblement, & peuvent être regardés comme la cauſe des Fiévres putrides, des Fiévres Syncopales, des Fiévres Eruptives, des Maux de Gorge gangréneux, des Dartres, des accidens Scorbutiques, & en général des maladies caractériſées par l'abattement des forces, par l'appauvriſſement & la diſſolution des liqueurs, enfin par les Puſtules & les Exanthêmes. L'odeur qui peut aiſément faire reconnoître les ſels alkalis, eſt celle qui s'exhale des latrines, des fumiers, des urines, du vieux fromage, de certaines plaies, des cadavres, & en général des ſubſtances animales, quand elles ſe décompoſent.

85. Malgré ces effets nuiſibles des alkalis, il y a des circonſtances où l'on peut les employer avec ſuccès. En effet, ils émouſſent les acides, ils ſont Cordiaux, Antihyſtériques, Sudorifiques, Aléxitères, & calment

les Mouvemens Convulſifs. Mais il eſt eſſentiel de ne pas s'en laiſſer impoſer par ces bons effets. Les Sels Putreſcens, dont nous parlons, n'en ſont pas moins capables de produire tout le mal que nous venons d'annoncer. Pourquoi donc les oppoſe-t-on quelquefois utilement à certaines affections maladives? C'eſt 1°. parce qu'on ne les emploie qu'à très-petite doſe. 2°. Parce qu'ils agiſſent puiſſamment ſur les nerfs à raiſon de leur odeur. 3°. Parce qu'on ne les conſeille que dans les maladies dont la cauſe eſt un épaiſſiſſement conſidérable dans les liqueurs, ou un excès d'acide; & que les alkalis poſſédant une vertu fondante & une qualité antacide, ſont effectivement les plus propres à combattre ces deux eſpeces de vices.

86. Au reſte, nous obſerverons que ſans vouloir rechercher toujours dans les ſubſtances qui nous environnent ou dont nous nous nourriſſons, un principe d'alkalinité qu'on pourroit regarder comme la cauſe d'une

d'une maladie épidémique, nos liqueurs elles-mêmes contiennent naturellement une certaine portion de ſel alkali qui peut devenir le germe de beaucoup d'accidens quand il eſt trop exalté, & qui n'altère nullement notre organiſation quand il eſt ſuffiſamment émouſſé ou enveloppé par les mucilages, les huiles, la ſéroſité, & les autres principes de nos humeurs. Or comme beaucoup de cauſes, mais ſur-tout les variations de la chaleur & de l'humidité, peuvent changer les combinaiſons primitives de nos liquides, & quelquefois laiſſer l'alkali preſque à nud, ces cauſes peuvent donc auſſi nous expoſer aux effets dont l'action des alkalis peut être ſuivie.

87. Nous terminerons notre examen des ſubſtances ſalines en remarquant que quoique les ſels & beaucoup d'autres compoſés d'une nature différente, poſſédent quelquefois pluſieurs vertus par leſquelles ils peuvent agir en même-tems ſur toute la maſſe des humeurs, enſorte que, par exemple, ils

pourroient être purgatifs, diurétiques, expectorans, &c. Il eſt cependant très-ordinaire qu'ils ayent plus d'analogie avec une humeur particulière qu'avec toutes les autres. Ainſi quoique le mercure ſoit un fondant général, il s'allie cependant de préférence avec la ſalive ; les ſels amers s'uniſſent ſpécialement à la bile ; les alkalis volatils ont plus d'affinité avec les urines ; d'ailleurs, certaines ſubſtances ne paſſent point au-delà des premieres voies, & d'autres ſont introduites dans les vaiſſeaux : cette obſervation conduit à expliquer pourquoi dans un règne épidémique, malgré la différence des âges, des ſexes & des tempéramens, tous les malades ont des ſymptômes communs. §. (21) (*a*).

(*a*) L'identité des accidens donne lieu de conclure que dans beaucoup de maladies épidémiques, elle dépend de l'affinité que le levain morbifique a plus particulièrement avec une de nos humeurs, qu'avec toutes les autres. Cette explication doit paroître ſatisfaiſante quand on l'applique aux maladies qui ſont occaſionnées par un foyer extérieur, ſoit qu'il réſide dans

88. Les bitumes ou huiles minérales ont une odeur forte, & quelquefois ſulphureuſe.

---

le vice des alimens, ſoit qu'il ait ſon origine dans les exhalaiſons dont l'atmoſphère eſt quelquefois chargée ; ſoit enfin qu'il ſe communique par la tranſpiration des malades déjà attaqués : mais on peut objecter qu'il exiſte ſouvent des épidémies ſans un foyer manifeſte, ſans cauſe extérieure ſenſiblement irritante & nuiſible, ſans qu'on puiſſe enfin en reconnoître la ſource dans la qualité des alimens & des infections de l'air : comment alors expliquer non-ſeulement la cauſe de ces épidémies, mais encore la régularité de leur marche, & l'identité de leurs ſymptômes dans les différens ſujets qu'elles attaquent ? Nous répondons que dans ces cas, il faut chercher le foyer du mal au-dedans de nous-mêmes, & dans le vice que nos propres humeurs ont contracté. Nous l'avons déjà dit, en parlant des alkalis (84). Elles contiennent intrinſéquement des principes nuiſibles & deſtructeurs, tels que ſont les alkalis, les ſels, le phlogiſtique, &c. dont l'action, ou plutôt la faculté qu'ils ont de nuire n'altère point le bien être de notre exiſtence, tant qu'ils ſont ſuffiſamment enveloppés par d'autres principes doux & viſqueux, & tant qu'ils ſont mêlés avec eux dans les juſtes rapports qui empêchent l'excès de l'un ſur l'autre. Mais ces proportions relatives entre les principes eſſentiellement nuiſibles & ceux qui les corrigent, ſont facilement détruites par des cauſes mêmes aſſez foibles dans les apparences. Les ſeuls effets, ou du chaud, ou du froid, ou du

Toutes contiennent un ſel volatil acide qui les rend plus ou moins concrêtes. Le Charbon de terre & le Pétrole, doivent être rangés dans cette claſſe. Les vapeurs qui s'élèvent de ces ſubſtances quand on les brûle, purifient l'air. Cependant les principes ſulphureux qui ſe dégagent par la combuſtion, font juger que l'on ne pourroit impunément s'expoſer à leur action, ſi la combuſtion de ces matières étoit habituelle, & ſi elle ſe faiſoit dans des endroits où l'air ne ſeroit point renouvellé. Certainement elles deviendroient alors la cauſe des maladies qui attaqueroient la poitrine & le cer-

---

ſec, ou de l'humide, pour peu qu'ils durent, font aiſément dominer l'un ou l'autre des principes qui entrent dans la compoſition de nos humeurs : alors nous ſommes expoſés aux accidens qu'occaſionne ce principe, & ces accidens doivent être les mêmes dans les différens ſujets, parce que les circonſtances ſont les mêmes, ſoit quant à la conſtitution primitive des humeurs, ſoit quant à la cauſe extérieure qui les altère.

veau, au lieu que dans les conditions contraires, elles offrent un défenſif aſſez ſûr contre les engorgemens, les tubercules, les abſcès du poumon, & contre les miaſmes qui infectent l'atmoſphère. On peut voir ſur cet important ſujet, l'excellente Thèſe de M. Morand, ſoutenue *à Paris en 1771. An Lithantracia, vulgò hullæ* (houilles ou charbon de terre) *pabulum igni præbeant ſanitati innoxium?*

89. La terre eſt le principe le plus peſant, le plus dur, le plus fixe & le plus infuſible qui entre dans la compoſition des ſubſtances. Nous ne pouvons l'obtenir pure & dans ſa ſimplicité élémentaire. Par cette raiſon, il nous eſt impoſſible de déterminer quelles ſeroient ſpécialement ſes propriétés ſi elle étoit telle: comme elle eſt toujours alliée avec des parties hétérogènes, elle préſente des qualités différentes ſuivant la nature de ces parties. En général, les alimens dans leſquels il y a excès du principe

terreux, ſont abſorbans, aſtringens, & peuvent produire des obſtructions.

RÈGNE VÉGÉTAL.

90. L'analyſe des végétaux nous offre quelques produits pareils à ceux qu'on retire du règne minéral. Ces produits ſont des *acides*, des *alkalis fixes*, des *ſels*, une *eſpece de terre* & du *phlogiſtique*. Il ne paroît pas que ces principes contenus dans les productions du règne végétal ſoient intrinſéquement différens de ceux qu'on obtient des minéraux. Ils y ſont ſeulement diverſement combinés & diſtribués dans des proportions différentes ſuivant la nature, la *compacité* des mixtes, & la qualité des autres principes qui appartiennent proprement au règne végétal; mais cette diverſité dans leur modification, qui ſuffit pour varier infiniment leur maniere d'agir & le dégré de leur action, ne change pas leurs propriétés eſſentielles ni leurs vertus. Elles ſont toujours les mê-

mes dans un règne, ou dans l'autre; c'eſt-à-dire, que l'acide, par exemple, quand il domine dans un végétal, eſt aſtringent, comme il l'eſt dans une ſubſtance minérale; que l'alkali eſt cauſtique dans quelque compoſé qu'il exiſte, &c. Ainſi nous nous propoſerions inutilement de traiter de nouveau des réſultats analytiques que nous avons déjà examinés, ſous le prétexte qu'ils appartiennent à un règne différent; nous ſerions dans le cas de nous répéter, ſans répandre plus de jour ſur l'objet qui nous intéreſſe. Il nous ſuffira donc de nous occuper uniquement des *huiles graſſes*, des *huiles eſſentielles*, du *flegme* & du *mucilage* qui ſont parmi les principes conſtituans des végétaux ceux dont nous n'avons encore développé ni la maniere d'agir, ni l'influence dans la plûpart des épidémies.

91. Les huiles grasses ſont les ſubſtances du règne végétal qui contiennent le plus de phlogiſtique, & c'eſt ce principe qui accé-

lere ſouvent leur décompoſition ; alors elles deviennent rances, âcres & capables d'irriter. Les huiles qui ſervent dans les uſages ordinaires de la cuiſine, & ſur-tout celles qu'on tire des olives, peuvent encore contracter d'autres défauts par ſuite de la mauvaiſe foi de quelques Marchands qui la mêlent avec pluſieurs autres eſpeces d'huiles malfaiſantes, ſoporatives, abſolument privées de parties aromatiques, mal rectifiées, & qui contiennent beaucoup de parties terreſtres.

92. LES HUILES ESSENTIELLES, éthérées ou aromatiques, diffèrent des huiles graſſes, en ce qu'elles ſont plus volatiles, & qu'elles retiennent l'odeur des végétaux dont elles ſont tirées. Ces huiles ſont fort abondantes dans les écorces des oranges, des citrons, &c. En général les aromates dont on ſe ſert dans la cuiſine en contiennent beaucoup. Elles ſont ſtimulantes, incendiaires, & capables de nuire en augmentant conſidéra-

blement le ton des ſolides & l'oſcillation des vaiſſeaux. Cependant on peut juger, par rapport à ces huiles, qu'elles ne deviennent la cauſe prochaine des maladies épidémiques qu'autant qu'elles ſont partie d'autres mixtes dont on fait un uſage journalier, & dans leſquels elles ſont quelquefois combinées, ou avec excès, ou, au contraire, en trop petite quantité ; enſorte que dans ces deux cas, elles altèrent la juſte proportion des principes dont les mixtes doivent être compoſés, & de laquelle dépend leur qualité, leur perfection, & leur vertu bienfaiſante.

Cette réflexion peut auſſi s'appliquer aux huiles graſſes, au flegme, au mucilage, & à quelques autres ſubſtances qui étant deſtinées à être le correctif des principes les plus actifs, ne ſont point unies avec eux dans des rapports ſuffiſans pour produire cet effet.

93. Le flegme eſt la partie la plus aqueuſe que contiennent les mixtes. Cette eau eſt quelquefois ſurabondante à leur compoſi-

tion, & dans ce cas elle n'a preſque que les propriétés de l'eau commune. Quelquefois elle eſt mêlée & même unie intimement avec une partie des principe du mixte, enſorte qu'on ne peut l'obtenir ſans enlever en même-tems quelques-uns de ces principes; & alors les vertus du flegme participent de celles des ſubſtances dont il eſt tiré.

En général, le flegme étend les acides, émouſſe les ſels, & adoucit les végétaux dans leſquels il eſt abondant. Son excès donne lieu aux Catharres, aux Fluxions, aux Diarrhées, aux maladies qui ſuivent du relâchement des ſolides, aux Œdêmes, &c.

94. Les mucilages ſont les principes nourriciers qui réparent les pertes que nous faiſons tous les jours. Ils n'ont que peu d'odeur & de ſaveur. Leur conſiſtance eſt épaiſſe, tenace & colante; mais elle varie ſuivant la nature des mixtes & la quantité d'eau dans laquelle ils ſont étendus. Dans les fruits, cette conſiſtance eſt moindre que

dans les graines farineuſes & dans les légumes. Les mucilages paſſent aiſément à la vappidité ou à la moiſiſſure. Tous ſont ſuſceptibles de fermentation ; la plûpart même doivent avoir ſubi ce mouvement, pour que leur uſage intérieur ſoit ſalutaire. C'eſt ce qui fait qu'on laiſſe fermenter le vin & la pâte. Le dégré juſqu'auquel on excite, ou auquel on borne le mouvement de la fermentation, eſt ce qui décide des bonnes ou mauvaiſes qualités des boiſſons & du pain. Les mucilages épais non-fermentés, ſont venteux, très-ſujets à épaiſſir les humeurs & à rallentir la circulation ; mais quand ils ſont étendus dans beaucoup d'eau, leurs vertus ſe rapprochent de celles du flegme (93), ils peuvent alors être la cauſe prochaine, lorſqu'on en fait un uſage trop long, des Flux de ventre ſéreux, des Coliques venteuſes, des Tympanites, des Hydropiſies, de la pituite qui ſéjourne dans les premières voies, &c.

Parmi les ſubſtances mucilagineuſes & farineuſes, celles dont il nous intéreſſe le plus de connoître les vices, ſont ſur-tout les différentes eſpeces de grains qui ſont deſtinés à fournir l'aliment le plus ordinaire. Nous allons, en peu de mots, examiner quelques-uns des défauts qui peuvent les rendre nuiſibles, ſans nous mettre en peine de nous écarter, en préſentant quelques détails, du plan que nous nous ſommes formé de n'offrir que des recherches générales.

Les grains ſont ſujets à être ergotés, charbonnés, à s'échauffer, & à ſe gâter lorſqu'ils ſont en tas dans un endroit humide.

95. L'ergot eſt une maladie qu'on remarque à certains épis dont le grain devient noir & s'allonge en forme de corne; ce qui fait qu'on nomme auſſi le bled qui a ce défaut, *bled cornu.*

Le grain ergoté donne lieu à des fiévres malignes, à des engourdiſſemens, & ſou-

vent à la gangrêne qui cauſe quelquefois la chûte des membres.

96. Quelquefois le grain ſe remplit d'une matière graſſe, brune, tirant ſur le noir & de mauvaiſe odeur. Quand elle entre en certaine quantité dans le pain, elle produit des fièvres malignes, putrides & intermittentes.

97. L'humidité diſpoſe le grain à la moiſiſſure & à la déſunion des principes dont il eſt compoſé. Des farines altérées par cette cauſe fourniſſent un pain dont l'uſage expoſe aux vices de la lymphe, aux impuretés, à la galle, aux dartres, &c.

98. Souvent la diſette ou la cherté du froment réduit les pauvres Habitans des Villes & de la Campagne, à faire du pain avec la farine de différentes eſpeces de grains, comme le ſeigle, le ſarraſin, le millet, &c. Les pâtes faites avec ces farines ſont difficilement digeſtibles.

Le seigle, par ſa qualité laxative, excite

lorſqu'on en fait uſage comme unique aliment, des Diarrhées, des Coliques, des Vents. Souvent il charge le ſang de levains âcres qui ſe portent à la peau, comme les Dartres, les Eréſipeles, &c.

Le sarrazin eſt peu nourriſſant, d'une qualité humide & flatulente; le pain qu'on en fait ſoutient peu; il expoſe, lorſqu'on en mange long-tems, aux Tympanites, aux Borborygmes & à la diſſolution du ſang.

Le pain de millet eſt ſec, friable, de peu de nourriture, reſſerre le ventre & engendre des Vents.

99. Nous terminerons ici ce que nous avons à dire des mucilages, en obſervant que ce même principe conſidéré dans les fruits avant qu'ils ayent ſubi la fermentation, à moins qu'il ne ſoit corrrigé par des parties acidules & ſalines, les rend (ſuivant la quantité de flegme dans lequel il eſt étendu) tantôt émolliens & venteux, tantôt indigeſtes & capables de troubler les fonctions de

l'eſtomac. La ſeule qualité des fruits peut être la cauſe d'une infinité de maladies épidémiques qui préſentent autant de différences entre-elles, qu'elle même eſt ſuſceptible d'en offrir.

RÈGNE ANIMAL.

100. Les produits analytiques que l'on retire des Animaux, ſont preſque les mêmes que ceux dont nous venons d'examiner les vertus dans les deux autres règnes; ainſi nous ne pouvons que renvoyer à ce qui a déjà été dit ſur les acides (74), les ſels (78), les alkalis volatils (84), la terre (89) & le flegme (93). Il ne nous reſte à examiner que *les ſucs gélatineux* & *la graiſſe*; mais comme les procédés chymiques ne nous démontrent dans cette dernière, que les principes qu'on trouve dans les huiles graſſes; & comme LES SUCS GÉLATINEUX des animaux paroiſſent être de la même nature que les mucilages les plus fluides des végétaux, nous croyons inutile d'en

faire des articles ſéparés & nouveaux. Ainſi l'on peut conſulter les §. 91 & 94.

Quelques réflexions ſur les productions animales termineront ce que nous avons à dire ſur ce règne, & notre examen analytique des ſubſtances conſidérées relativement à leurs parties primitives & conſtituantes.

1°. Les principes contenus dans les ſubſtances Animales ne paroiſſent pas, dans leur eſſence, différer de ceux dont ſont formés les Minéraux & les Végétaux : on peut voir le développement de cette propoſition au § 90 où nous l'avons déjà préſentée.

2°. L'acide eſt un des principes qu'on découvre le moins dans les ſubſtances du règne animal. Ainſi, toutes les fois qu'il exiſte des maladies *ab acido*, elles dépendent moins de l'acide principe de nos humeurs, que de l'acide introduit accidentellement par l'abus qu'on a fait des végétaux qui en contiennent.

3°. Il n'en eſt point ainſi des Alkalis &

ſur-tout

ſur-tout des Alkalis volatils. Il eſt peu de parties animales qui n'en contiennent une aſſez grande quantité : c'eſt même en cette eſpece de principes que ſe réſolvent les fluides & les ſolides dans un corps organiſé non-ſeulement auſſitôt après la ceſſation du mouvement vital, mais pendant la vie même de l'animal, comme il arrive dans certaines Fiévres putrides, dans une des eſpèces du Scorbut, dans certaines maladies Exanthémateuſes, &c.

4°. La matière gélatineuſe ou autrement cette liqueur inſipide, tranſparente, nutritive, connue plus proprement ſous le nom de *Lymphe*, eſt parmi les humeurs qui circulent dans le corps humain, une de celle qui eſt le plus ſouvent expoſée à dégénérer, tant par l'impreſſion des cauſes extérieures, que par la fabrique même du corps animal ; ainſi elle eſt ſujette à pécher par excès de fluidité ou d'épaiſiſſement, par la lenteur de ſa circulation, par ſon âcreté,

&c. Mais les maladies qui réſultent de ces différentes altérations, quoique plus fréquentes que celles qui procédent du vice des autres humeurs, ne ſont heureuſement pas les plus rebelles ni très-difficiles à détruire.

5°. Enfin nous obſerverons que quoique L'HOMME, par ſa conſtitution & ſa manière d'être, ſoit à chaque inſtant expoſé aux ravages que peuvent exciter ſes propres élémens lorſqu'ils ceſſent d'être parfaitement combinés ; cette conſtitution qui explique très-bien la cauſe phyſique des diverſes affections qui attaquent ſporadiquement (2) l'eſpece humaine, ne peut conduire à développer l'origine d'aucune Epidémie ; parce que malgré l'identité des principes élémentaires dont tous nos corps ſont formés, chaque individu doit être conſidéré comme une machine iſolée qui a ſes reſſorts, ſes mouvemens à part & qui eſt ſoumiſe à des loix particulières, leſquelles doi-

vent établir des différences de modifications d'individu à individu dans l'exercice, le trouble ou l'anéantiſſement des fonctions ; enſorte que les affections d'un ſujet ne ſont pas, dans le même-tems & avec les mêmes circonſtances, celles d'un autre ou de pluſieurs, à moins qu'une cauſe aſſez étendue, étrangère, nuiſible & agiſſante immédiatement ou prochainement ſur les ſolides & les fluides en général n'influe en même-tems ſur un grand nombre d'individus.

Cependant il eſt poſſible que la dépravation putride & primordiale des humeurs d'un ſeul homme, en ſe communiquant à pluſieurs par exhalaiſon ou par contact, détermine un règne épidémique ; mais dans ce cas le levain morbifique qui agit ſur les malades, n'eſt pas conçu primitivement par le vice de leurs propres élémens ; le foyer vient d'ailleurs, & c'eſt cette vérité que nous ſouhaitions développer.

NOTE.

Il paroît que ce feroit ici le lieu d'étendre de plus en plus nos réflexions fur l'*homme* qui eft le fujet le plus noble du règne dont nous venons d'examiner les principes : il feroit même à defirer (& ce ne feroit point fortir de notre objet) que nous puffions préfenter à nos Lecteurs les détails que fournit en particulier chacune des humeurs du corps humain, puifqu'il n'en eft prefque aucune qui ne puiffe *fingulièrement* être altérée, qui ne le foit en effet quelquefois, & qui ne concourre à varier le tableau des Epidémies : mais ces détails nous conduiroient à l'examen des caufes immédiates, c'eft-à-dire, des vices même que peuvent contracter nos folides & nos fluides, & ce feroit entreprendre un traité complet de Pathologie, dans lequel la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous engager, parce qu'il s'écarte du problême pro-

posé [illegible] parce qu'il exigeroit un travail très-long pour le remplir d'une manière ſatisfaiſante. Ainſi nous nous bornerons à ſuivre l'ordre des matières que nous avons annoncées dans ce mémoire, & nous allons paſſer à la ſeconde diviſion de la première Partie.

I I.

EXAMEN

Des Subſtances conſidérées relativement à leurs qualités ſenſibles. §. 51, 52.

101. C'Eſt à la proportion dans laquelle les élémens (36) ſe diſtribuent dans les ſubſtances, ou agiſſent ſur elles, qu'il paroît qu'on doit rapporter la cauſe de leurs qualités ſenſibles.

Le Feu eſt le principe de la dilatation des corps, de leur fuſibilité, de leur ſéchereſſe & des différens degrés de chaleur dont ils ſont pénétrés, &c.

L'Eau eſt celui de leur humidité, de leur fluidité, de leur volatilité, &c.

La Terre eſt celui de leur peſanteur, de leur fixité, de leur ſolidité, &c.

L'Air enfin paroît être celui de leur compreſſibilité, de leur élaſticité, &c.

102. On peut dire en général que toutes les ſubſtances, en participant du plus ou du moins à quelques-unes de ces qualités (101), peuvent quelquefois nous nuire par celles qu'elles poſsèdent dans le degré le plus éminent. En effet, la volatilité des corps nous expoſe à leur action, quoique nous en ſoyons à une diſtance aſſez éloignée ; leur extrême fluidité & ſur-tout leur fuſion, en multipliant davantage leurs ſurfaces, rend leurs parties intégrantes plus actives ; il en eſt ainſi des autres dont les bornes de cet eſſai ne nous permettent pas d'examiner les effets. Chacune des qualités ſenſibles mériteroit d'être conſidérée ſéparément dans chaque mixte & dans ſa manière d'agir par rap-

port à nous ; cependant les ſeules auxquelles nous nous arrêterons pour ſuivre cet examen, ſont *l'Air Atmoſphérique* & *l'Eau*, parce que ce ſont ceux dont les variations ſont le plus ordinaires & le plus ſenſibles ; mais auparavant nous allons établir quelques généralités ſur *la chaleur* & *le froid* relativement au corps humain.

De la Chaleur.

La mobilité de nos humeurs, leur fluidité & leur circulation ſont les conditions les plus eſſentielles à notre exiſtence. Indépendamment des forces actives de nos ſolides dont le jeu continuel entretient ces conditions ſans leſquelles la vie ceſſeroit ſur le champ, nos humeurs ſont pénétrées par l'élément le plus ſubtil, le plus actif, dont le mouvement eſt continuel, qui eſt agité dans tous les ſens, & qu'on doit regarder comme la cauſe immédiate de la fluidité de tous les corps *incohærens*. Cet élément eſt

le Feu. Sans lui, toutes les parties de la matière ne formeroient qu'une ſeule maſſe d'une dureté abſolue.

Les Chymiſtes conſidèrent le Feu ſous deux aſpects différens ; ſçavoir, comme entrant réellement, en qualité de principe ou de partie conſtituante, dans la compoſition d'une infinité de corps ; & comme étant libre, pur & ne faiſant partie d'aucun compoſé ; ſous le premier aſpect, ils lui ont donné le nom de Phlogiſtique dont il a déja été queſtion, §. 75. Dans ce moment nous ne prétendons parler que du Feu libre.

Le principal & le premier changement que le Feu pur produit ſur tous les corps eſt de les raréfier ; c'eſt-à-dire, de leur faire occuper un plus grand eſpace qu'ils n'en occupent naturellement.

On ne peut raiſonnablement douter de la préſence du Feu dans le corps humain (*a*). Il

---

(*a*) Le frottement d'une main contre une autre, augmente la

eſt peu de circonſtances dans leſquelles il ne ſe démontre ; mais il y eſt dans des quantités ſouvent variables.

1°. Dans l'état de ſanté, le Feu libre mêlé avec nos humeurs, tempéré par les qualités de quelques-unes d'entre-elles, les pénétrant & s'en ſéparant avec une facilité égale, diſtribué enfin avec une ſage économie, loin de détruire les parties qui le contiennent, s'oppoſe aux Stagnations, aux Concrétions, à la décompoſition des parties conſtituantes & devient même le principe de la vie, en perpétuant le mouvement circulatoire.

---

chaleur. Il ne ſe fait aucune excrétion d'humeurs qui n'ait à-peu-près le dégré de la tiédeur ; les urines, quand elles ſortent de la veſſie, & le ſang quand on le tire des veines, ont quelques dégrés de chaleur de plus. Ces ſimples preuves ſuffiſent pour appuyer ce que nous avançons ; mais il ſeroit important d'avoir une échelle qui détermina préciſément, toutes choſes égales d'ailleurs, les dégrés de chaleur dont une de nos humeurs quelconque ſurpaſſe les autres, ou en eſt ſurpaſſée.

2°. Mais ce même Elément eſt-il introduit en trop grande quantité dans la maſſe de nos humeurs, ou ſeulement dans quelques-unes d'entre-elles ? (& cela peut arriver par l'activité des rayons ſolaires, & lorſque les frottemens dans les fluides ou les ſolides augmentent par quelque cauſe que ce ſoit.) Alors l'équilibre eſt renverſé ou dans toute la machine même, ou ſeulement dans les parties pénétrées de ce Feu exceſſif. Il ſe fait une dilatation des humeurs, enſorte qu'elles ſe gonflent, ſe bourſoufflent & occupent un eſpace plus conſidérable que celui ſous lequel elles étoient renfermées. Cette augmentation de volume agit ſur les vaiſſeaux, les membranes & les autres parties fibreuſes ; leur tiſſu eſt écarté, éminci, quelquefois rompu ; il ſurvient enfin des inflammations, dont le dernier degré eſt la Gangrêne, qui eſt une eſpece de torréfaction de la ſubſtance animale.

3°. Au contraire le Feu manque-t-il, c'eſt-

à-dire, n'eſt-il point en quantité ſuffiſante pour ſoutenir le jeu des ſolides & conſerver la fluidité des liquides? Il en réſulte des effets dont nous rendrons compte en parlant du froid.

Plus les corps ſont denſes, plus ils reçoivent de parties de Feu, & plus par conſéquent ils ſont ſuſceptibles de contracter de chaleur. Plus au contraire ils ſont legers, volatils & poreux, moins ils retiennent de Feu. De-là vient que les métaux, les corps gras & huileux, & ceux dont le tiſſu eſt fort compact, s'échauffent plus & conſervent plus long-tems la chaleur que les eſprits, l'eau & le corps gélatineux.

En appliquant cette vérité phyſique aux humeurs du corps humain, on voit que l'Inflammation doit s'exciter plus vivement, & qu'elle eſt plus à craindre dans la bile, le ſang & la graiſſe qui ſont compoſés de beaucoup de parties huileuſes, groſſières & terreſtres, que dans la lymphe & la ſéroſité, dont les

molécules primitives eſſentielles de moins de conſiſtance.

Nous terminerons ce que nous avons à dire ſur la chaleur, en obſervant que quand elle eſt jointe à l'humidité, elle eſt une des cauſes qui précipite le plus promptement les ſubſtances animales dans la diſſolution putride. C'eſt cet état qu'on a ſouvent occaſion de remarquer dans la Pratique, & qui rend ſi meutrières la plûpart des Maladies Epidémiques, lors même que la décompoſition des humeurs n'eſt qu'à un certain dégré, ſans qu'elle ſoit totale.

Du Froid.

104. Le Froid étant oppoſé à la chaleur, les effets de l'un doivent être le contraire de ceux de l'autre. Nous avons vu que les propriétés du Feu (103) étoient de dilater les corps qu'il pénétroit; celles du Froid ſont au contraire de les reſſerrer, d'en diminuer le volume, d'augmenter le contact immédiat

& la cohéſion des parties conſtituantes dont les corps ſont formés.

S'il agit ſur nos ſolides, il en augmente conſidérablement le reſſort ; il les rend capables de réagir & leur donne une force compreſſive ſur les humeurs qui ſont renfermées entre leurs interſtices ou dans leurs cavités. Si ces fluides ſont mobiles, cette force les déplace & les oblige de paſſer dans d'autres routes : ſont-ils au contraire épais & coagulés par la preſſion des ſolides ? Leur épaiſſiſſement & leur conſiſtance augmente. Mais les effets dont nous venons de parler ſont plus ou moins ſenſibles ſuivant les degrés (*a*) du froid.

Quand il eſt de 20 ou 25 degrés au-deſſous du terme de la glace ; il eſt capable de jetter les fibres dans l'inertie, de ſuſpendre la circulation & de faire ceſſer le mouvement

(*a*) Les degrés doivent être eſtimés ſuivant le Thermométre de M. de Réaumur.

vital, ſi l'on y eſt expoſé pendant un certain tems même aſſez court, ſans que rien en diminue la rigueur.

N'eſt-il qu'à 7 ou 8 degrés au-deſſous du même terme? Il n'occaſionne pas également l'Atonie, mais après avoir reſſerré le tiſſu des ſolides, il diminue la force & l'étendue de leur dilatabilité; enſorte que l'action tonique eſt moitié moindre qu'elle ne le doit être, pour que les fonctions animales s'exécutent ſans trouble.

Enfin le froid n'eſt-il qu'au degré même de la glace, ou n'eſt-il tout au plus qu'à un ou deux degrés au-deſſous? Il n'eſt pas ſuivi d'effets auſſi violens que ceux que nous venons d'expoſer: mais il peut nuire en ſupprimant les tranſpirations ou d'autres évacuations accoutumées, en renvoyant les fluides de la circonférence vers le centre & ſur-tout vers les viſcères dont le tiſſu eſt lâche, & par ſuite de ces Effets, il devient la cauſe des Engorgemens, des

Apoplexies, des Fluxions de poitrine, &c.

De l'Air Atmoſphérique conſidéré dans ſes qualités ſenſibles.

105. Nous entendons par *l'Atmoſphère* non-ſeulement la maſſe d'air dont notre globe eſt environné, mais encore le milieu fluide interpoſé entre le ciel & la terre, diverſement pénétré par le Feu & l'Eau ; dont les qualités ſenſibles varient, preſque ſans ceſſe, tant par l'action qu'exercent ſur lui les autres élémens, que par les différentes exhalaiſons des Minéraux, des Animaux & des Végétaux, ainſi que par le mouvement commun qu'il a avec la Terre, ſoit qu'elle tourne ſur ſon axe, ſoit que ſon mouvement progreſſif ou rétrograde l'approche ou l'éloigne du Soleil.

106. L'Air eſt peſant, & par cette qualité il pénètre dans tous les endroits qui lui ſont ouverts ; ſa peſanteur comparée à celle de l'Eau eſt ſuivant l'eſtimation la plus proba-

ble des Phyſiciens, à-peu-près comme un eſt à neuf cens.

107. Il eſt ſuſceptible d'occuper un eſpace plus ou moins grand : c'eſt en quoi conſiſte ſa *Raréfaction* & ſa *Condenſation ;* mais c'eſt la préſence ou l'abſence du Feu qui, en étendant ou reſſerrant ſon volume, eſt la regle & la meſure de ces deux propriétés. Il peut occuper un eſpace treize fois plus grand que ſon volume naturel, lorſqu'il éprouve la plus grande chaleur poſſible. S'il ne trouve point une iſſue libre; il preſſe & diſtend les parties qui le retiennent; ſes efforts vont même juſqu'à les rompre. Ces effets ont quelquefois lieu dans le corps humain, ou par ſuite de l'expanſion de l'air & de celles des liquides qui en contiennent, les Veines & même les Artères ne pouvant oppoſer une réſiſtance ſuffiſante, ſe déchirent & laiſſent échapper ou extravaſer les humeurs qu'elles contiennent. J'ai vu par cette cauſe, dans des étés très-chauds, un grand nombre

nombre d'hémorrhagies, des œdêmes univerſels, & ſur-tout des dyſpnées preſque ſuffoquantes.

Quoiqu'aiſément compreſſible & ſouvent comprimé, l'air tend toujours à ſe rétablir dans l'état où il étoit avant la compreſſion, & cette tendance ou l'effort qu'il fait contre les corps dans leſquels il eſt coërcé, eſt ce que l'on appelle ſon *élaſticité.*

108. Il s'unit aiſément avec l'eau; par cette raiſon, il eſt ſuſceptible d'être plus ou moins humide ſuivant la quantité dans laquelle ces deux liquides ſe pénétrent.

109. Ses dégrés de chaud & de froid dépendent des proportions dans leſquelles le feu élémentaire ſe diſtribue entre ſes parties.

110. L'air trop HUMIDE détrempe le ſang & les autres humeurs, il relâche & ramollit les ſolides, il diminue la force de la circulation dans l'habitude du corps. Par-là il donne lieu aux maladies Catharreuſes, aux Rhumes, aux Fluxions, aux Flux de ventre ſéreux.

111. Lorſqu'il eſt trop SEC, il dépouille le ſang & les autres humeurs de leurs parties humides, & tend les parties ſolides au-delà de leur ton naturel : par-là il augmente, en même-tems, l'acrimonie des fluides & la vîteſſe de la circulation. Ces effets le rendent une cauſe prochaine des fiévres ardentes, des fiévres inflammatoires, des maladies éruptives, &c.

112. Sa HAUTEUR eſt en raiſon de ſa denſité & de ſa raréfaction : d'ailleurs elle varie ſuivant les lieux ; il eſt plus haut & plus peſant dans les grandes Villes & dans les endroits très-enfoncés ; il eſt moins haut & plus raréfié ſur les montagnes & ſur les lieux fort élevés.

113. Les obſervations météorologiques nous ont appris qu'on pouvoit faire monter à près de quatre mille livres, la différence qu'on obſerve dans un même pays, de la plus grande peſanteur de l'air à la moindre.

114. Le mouvement de l'atmoſphère qui

lui eſt commun avec celui de la terre, peut ſervir à expliquer les variations infinies auxquelles elle eſt ſujette, non-ſeulement dans les différentes ſaiſons, mais pluſieurs fois même dans un ſeul jour.

En effet, par le mouvement diurne de la terre ſur ſon axe & ſa révolution annuelle autour du Soleil, toutes les parties de notre Globe ſont continuellement ſous différens aſpects avec l'aſtre qui l'éclaire & l'échauffe. D'ailleurs les autres planettes ont auſſi dans la ſphère céleſte, une révolution périodique qui les met dans des occurrences toujours variées avec la terre, enſorte qu'elles en ſont quelquefois plus éloignées & quelquefois plus près. Leur marche, leur différente diſtance, leur gravitation plus ou moins conſidérable influent ſur les milieux qui ſont entre-elles & nous, & le changement de ces milieux en apporte d'infinis dans les corps terreſtres.

L'INFLUENCE DES ASTRES eſt donc une de

ces premieres vérités inconteſtables qui peut ſervir à expliquer beaucoup de phénomènes naturels ; mais on doit bannir toutes les idées de l'Aſtrologie judiciaire, & n'eſtimer le rapport des corps céleſtes avec notre globe que par le calcul de leur maſſe, de leur mouvement, de la diſtance qui les ſépare de nous ; enfin que par les différences qu'elles apportent à l'action du Soleil ſur la terre, en interceptant, en détournant, en retardant le cours de ſes émanations par la marche variée qu'elles tracent autour de lui.

115. Nous terminerons l'examen de l'air atmoſphérique en obſervant 1°. qu'il ſe charge de preſque toutes les exhalaiſons, & qu'il les ſoutient à une hauteur plus ou moins conſidérable, ſuivant leur volatilité ou leurs poids. 2°. Que lorſqu'il eſt agité par les vents, il tranſporte avec lui les principes qu'il contient, d'un pays dans un autre. 3°. Que ſouvent on gagne à cet effet, lorſque l'air ainſi déplacé enlève des levains

nuiſibles; mais on ſent auſſi combien l'on peut perdre, lorſqu'il vient d'un lieu malſain dont il apporte les mauvaiſes qualités. 4°. Que l'air enfin eſt incorruptible; mais que quand il n'eſt point renouvellé, il perd de ſon élaſticité, & devient une ſource de corruption pour la plûpart des mixtes.

De l'Eau conſidérée dans ſes qualités ſenſibles.

116. L'EAU eſt une ſubſtance diaphane, inſipide, & pour l'ordinaire fluide, volatile lorſqu'elle s'échauffe. Elle entre, comme principe, dans la compoſition de beaucoup de corps; mais elle paroît être exclue de la combinaiſon de la plûpart des minéraux; elle n'eſt qu'interpoſée entre leurs parties.

117. L'eau pour être bonne, ne doit avoir ni goût, ni odeur, ni couleur ſenſible. Alors ſes effets ſont de fondre, de rafraîchir & de relâcher; mais il eſt rare de trouver de l'eau parfaitement pure. Ordinairement elle eſt chargée de beaucoup de par-

ties hétérogênes qui changent ses qualités.

L'eau de la mer contient un sel qui la rend âcre.

On trouve souvent le fluide dont nous parlons, chargé de différentes parties minérales qui décident de ses propriétés, & le rendent tantôt purgatif, tantôt apéritif, &c.

Les différentes eaux sont celles de pluie, de fontaine, de rivière, de citerne, d'étang, de puits, de mares, &c.

118. On peut regarder en général l'eau comme une des causes les plus ordinaires des Maladies Epidémiques dans certains pays où l'on ne boit qu'une eau stagnante, gypseuse, ou devenue malfaisante par les principes des sels qu'elle dissout, des égoûts qui viennent des basses-cours, des fumiers & des lieux où l'on tue les animaux; enfin par le mélange des différentes plantes qui s'y pourrissent, & des principes qu'elle détache du chanvre qu'on y fait rouir.

119. Il n'y a point d'effets nuisibles qu'on

ne doive craindre des mauvaiſes eaux: elles dérangent l'eſtomac & les digeſtions, elles excitent des Coliques, elles cauſent la putridité, la diſſolution; ou quelquefois la coagulation des humeurs; elles peuvent faire naître toutes les maladies de la peau, le Scorbut, l'Hydropiſie, toutes eſpèces de Fluxions, toutes ſortes de Fiévres; enfin il eſt peu de Maladies, ſur-tout *Chroniques*, dont elles ne puiſſent être la cauſe éloignée.

III.

Examen

Des circonſtances qui influent ſur la manière d'être, & les propriétés des ſubſtances. (§. 53).

120. On remarque quelquefois, non-ſeulement, dans les ſubſtances de la même eſpèce des différences infinies,

comme, par exemple, d'une pomme à une autre; mais encore on ſçait que la même ſubſtance paſſe ſouvent par différens états ſucceſſifs, depuis le moment où elle commence à exiſter, juſqu'à celui où ſes principes ſont entierement détruits. Ainſi une pomme eſt d'abord acerbe, enſuite *aigrelette*, enſuite plus douce & ſucrée, delà elle éprouve un mouvement fermentatif intérieur, enfin elle ſe pourrit. On peut remarquer les mêmes ſucceſſions d'état, dans beaucoup d'autres ſubſtances qui n'ont point une manière d'être conſtante & invariable. Ces changemens ſont ſur-tout ſenſibles dans les régnes végétal & animal. Or, les principales circonſtances auxquelles on peut rapporter ces variations, paroiſſent ſe réduire à deux, dont l'une eſt l'influence des climats, & l'autre eſt la fermentation conſidérée dans ſes différens dégrés. Nous allons nous arrêter un inſtant ſur l'une & l'autre de ces cauſes, en obſervant que quoique ce ſoient les

ſeules dont nous nous propoſions de parler; il en eſt beaucoup d'autres qui peuvent concourir à varier les mixtes, telles que, par exemple, la nature du ſol, le travail & la culture de la terre, la valeur des engrais, & pluſieurs de ce genre qu'il ſeroit facile de découvrir ſi nous entreprenions un examen détaillé des ſubſtances, au lieu de ne les conſidérer qu'en général, & ſi nous tenions compte des changemens qui dépendent encore de la diſpoſition des ſujets & des tempéramens ſur leſquels chaque ſubſtance agit.

De l'Influence des Climats.

Nous croyons ne pouvoir mieux développer cette cauſe ſi intéreſſante pour expliquer la diverſité des corps phyſiques même homogênes, qu'en tranſcrivant ici quelques morceaux extraits d'un excellent Diſcours ſur les influences des corps céleſtes (*a*).

(*a*) Ce Diſcours a été prononcé dans l'Aſſemblée de la Colonie Alféene, par un Académicien Arcade.

121. « Il eſt évident, pour peu qu'on y
» réfléchiſſe, que le Soleil eſt la plus grande
» cauſe de tout ce qui arrive dans le monde
» ſublunaire. Il eſt la ſource perpétuelle de
» cette pluie lumineuſe qui ſe répand juſ-
» qu'à Saturne la plus éloignée des planet-
» tes, avec aſſez d'abondance pour qu'il en
» réfléchiſſe juſqu'à nous, & par-delà une
» quantité ſenſible. Cette lumiere du So-
» leil .... eſt un feu très-délié qui pénétre
» de toutes parts juſques dans les parties les
» plus intérieures des corps, & quand il ſe
» trouve en aſſez grande quantité, il en
» agite les parties, & raréfie les molécules,
» transforme tous les mixtes, diſſout les ſo-
» lides, ſubtiliſe tous les fluides, les affine,
» les rend propres à un nombre infini de
» mouvemens dont ils n'étoient pas capa-
» bles dans tout autre état.... que la force
» de la lumière s'accroiſſe, c'eſt-à-dire, que
» les rayons tombent moins obliquement
» & par conſéquent en plus grande abon-

» dance dans un eſpace donné; qu'ils agiſ-
» ſent plus long-tems tous les jours comme
» il arrive dans l'été; voilà tous les phéno-
» mènes précédens changés, tant ſur la face
» de la terre, que dans l'air: qu'ils arrivent
» à nous plus obliquement dans les mêmes
» eſpaces, & par conſéquent plus foibles &
» moins abondans, & que ces rayons agiſ-
» ſent chaque jour pendant un tems plus
» court, comme nous le voyons en hiver;
» que l'aſpect de tout notre pays va deve-
» nir différent! que les météores vont paroî-
» tre changés dans notre atmoſphere!....

» Si on veut comparer les effets viſibles
» dans les différentes zônes, lorſqu'elles ont
» les ſaiſons du même nom; quelle autre
» diverſité n'appercevrons-nous pas encore
» au premier coup d'œil? Si l'été de la zône
» torride, c'eſt-à-dire, de ces vaſtes eſpaces
» de terrein où le Soleil lance perpendicu-
» lairement ſes rayons deux fois l'année à
» midi, ſi, dis-je, on compare l'été de ces

» pays avec l'été des zônes tempérées qui
» ſont placées entre les tropiques & les cer-
» cles polaires, l'une, vers le ſeptentrion;
» & l'autre vers le midi, & que l'on oppoſe
» les phénomènes de l'été dans ces zônes
» avec ceux de l'été des zônes froides, c'eſt-
» à-dire, des terres & des mers qui ſont con-
» tenues dans l'enceinte des cercles polai-
» res, & ont par conſéquent les pôles ter-
» reſtres dans leur milieu; on reconnoîtra
» bientôt que l'été de la zône torride, celui
» des zônes tempérées, & celui des zônes
» froides, ſont des choſes fort différentes
» quoique ſous la même domination. On
» peut en dire autant de la différence des
» hivers, des printems & des automnes. Ce
» qu'on remarque des zônes comparées en-
» tre-elles, peut auſſi ſe remarquer des dif-
» férens climats de la même zône..... la
» poſition des pays par rapport au Soleil,
» doit faire conclure néceſſairement qu'aux
» différens climats d'une même zône, le So-

» leil répand une abondance & une obli-
» quité différente des rayons.... c'eſt de
» ces ſources que naiſſent toutes les diver-
» ſités que nous voyons dans les végéta-
» tions, dans les conſtitutions intrinſéques
» des corps organiques ou non-organiques,
» ſous les divers climats, dans les ſaiſons
» analogues, & dans celles de différentes
» dénominations...... C'eſt pour cela que
» dans les ſaiſons & les zônes différentes,
» on ne voit pas les mêmes plantes, les
» mêmes animaux, & que les périodes ſont
» plus courtes ou plus lentes dans la géné-
» ration & la deſtruction des choſes. Sous
» le Ciel plus ardent des climats chauds, les
» tempéramens doivent être moins forts;
» les tranſpirations des animaux & des plan-
» tes plus abondantes, les digeſtions moins
» bonnes, les beſoins d'une nourriture facile
» plus fréquens, l'uſage des viandes plus
» dangereux, les maux cauſés par une effer-
» veſcence exceſſive des humeurs plus fa-

» miliers qu'ailleurs, les ſolides & les flui-
» des animaux plus alkaliſés; c'eſt-à-dire,
» plus diſpoſés aux fermentations putrides,
» aux Maladies épidémiques malignes, aux
» Gangrênes qui dévorent le corps, & au
» Scorbut deſtructeur; c'eſt delà que vien-
» nent les Eléphantiaſes, les Lépres, les
» Peſtes des climats chauds qui ſont incon-
» nues ou fort rares ailleurs. Au contraire,
» la Tranſpiration rare, les Pléthores, les
» Stagnations d'humeurs; les Gouttes & les
» Fluxions de toutes les ſortes doivent plu-
» tôt attaquer les habitans des pays moins
» chauds ou trop froids. Il doit arriver de
» pareils inconvéniens dans le régne végé-
» table de la phyſique terreſtre. Les huiles
» eſſentielles des plantes, dans la zône tor-
» ride & dans les pays qui en ſont moins
» éloignés, doivent néceſſairement y être
» plus exaltées qu'ailleurs; les ſucs ſpécifi-
» ques qui ſont en auſſi grand nombre qu'il
» y a d'eſpéces particulières de plantes,

» doivent, dans ces climats, parvenir à un
» plus grand dégré de ſubtilité ; & les ſels
» végétables y être plus atténués..... Or
» tous ces effets ſont des productions du
» Soleil, parce que c'eſt principalement de
» cet aſtre que dépendent toutes les viciſſi-
» tudes du chaud & du froid. Je dis *princi-*
» *palement* & non pas uniquement ; car la
» nature du terrein, les différens mixtes
» dont certains pays abondent plus que d'au-
» tres, les montagnes plus ou moins hau-
» tes .... contribuent en partie à faire qu'un
» pays, ſoit plus froid ou plus chaud ; plus
» ou moins ſujet aux pluies, aux vents &
» à certains vents, plutôt qu'à certains au-
» tres, &c. ».

De la Fermentation conſidérée dans ſes différens dégrés, & comme une circonſtance qui influe ſur la maniere d'être, & les propriétés de quelques ſubſtances.

122. Il ſemble que la nature en travail-

lant à la formation des mixtes, ne les a créés que par la combinaiſon des élémens & des principes ſecondaires qu'elle a pour ainſi dire forcés à s'unir entre-eux; mais de ſorte cependant que l'état le plus naturel de ces principes, tant élémentaires que ſecondaires, étant d'être abſolument libres & dégagés de toute union; ils ſont un effort continuel pour retourner à leur première pureté. Cette propoſition eſt inconteſtable par rapport au feu, au phlogiſtique & à l'air, & il nous ſuffit qu'on l'admette dans ces trois ſubſtances pour établir la vérité de ce qui ſuit. C'eſt cet effort qu'on peut comparer à celui d'un arc toujours prêt à ſe débander, qui amêne la décompoſition des ſubſtances, ou cet état dont l'effet eſt de leur faire perdre leurs premiers caractères diſtinctifs, & de préſenter des produits différens de ceux dont ces ſubſtances paroiſſent être formées. Mais il y a un grand nombre de dégrés entre le premier mouvement qui s'excite dans les

parties

parties constituantes d'un mixte, & le dernier qui termine sa destruction totale. C'est entre ces deux termes qu'il faut placer cette opération si ordinaire dans beaucoup de productions végétales & animales qu'on désigne sous le mot de FERMENTATION. On l'a distinguée en *spiritueuse*, en *acide* & en *putride*: mais elle offre encore beaucoup de dégrés intermédiaires qui n'ont point été suffisamment saisis jusqu'à ce jour, soit parce que les progrès lents, ou les décroissemens peu sensibles échappent à nos recherches, soit parce que nous manquons de moyens pour en déterminer les justes nuances. Nous ne pouvons traiter à fond cette matière; mais les observations suivantes suffiront pour développer le point de doctrine relatif à cet ouvrage.

1°. On auroit tort de ne reconnoître la fermentation qu'aux grands caractères qui la manifestent, quand elle s'excite dans les grandes masses & à un dégré considérable,

c'eſt-à-dire, quand le travail eſt accompagné de chaleur, d'ébullition, de gonflement dans les matières, & quand il en réſulte un changement très-ſenſible dans quelques-unes des qualités du mixte fermenté. Souvent la même opération a lieu avec moins d'appareil & de tumulte. Il n'exiſte qu'un mouvement fermentatif ſourd qu'on ne peut mieux déſigner qu'en le regardant comme une commotion inteſtine, un ſoulevement léger dans les molécules premières dont eſt compoſée une ſubſtance. Cette commotion ſuffit pour occaſionner du dérangement dans les rapports, les contacts, les formes & les autres modifications particulières ou reſpectives de ces molécules, & ſouvent un ſeul de ces effets ſuffit pour apporter un changement dans la manière d'être, & les qualités d'un mixte.

2°. On connoît un grand nombre de cauſes qui peuvent occaſionner cette commotion inteſtine; mais les plus foibles agens

même ſuffiſent pour la faire naître; par exemple, un dégré de chaleur qui excède la température propre à une ſubſtance, l'interpoſition de l'air entre ſes parties, un ſimple choc peuvent produire cet effet, qui d'ailleurs peut avoir lieu par la ſeule diſpoſition élémentaire des parties de cette ſubſtance.

3°. Cependant il y a des moyens pour empêcher ou borner la fermentation, & ce ſont ſur-tout ceux qui fixent invariablement les principes d'un corps. On peut parvenir à cette fin en le privant de toute humidité, en l'expoſant à un grand froid, ou par quelques autres procédés que l'art indique : mais ces moyens ne peuvent être appliqués dans beaucoup de cas, & ſur un grand nombre de ſubſtances.

4°. Beaucoup de ſubſtances alimentaires de nature fermenteſcible, ne nous deviennent ſalutaires dans l'uſage que nous en faiſons, que quand elles ont éprouvé le juſte dégré de fermentation qui développe leurs

principes ſous les rapports les plus analogues à nos humeurs : mais en deçà ou au-delà de ce dégré, elles deviennent nuiſibles ou malfaiſantes.

5°. Ce dégré eſt difficile à régler & à fixer. Le plus ſouvent il s'écarte de ſes juſtes bornes d'une manière effectivement trop peu marquée, pour que nos ſens & ſur-tout notre goût ou notre odorat en ſoient avertis; mais réellement & intrinſéquement trop exiſtante, pour qu'il n'en réſulte pas au moins un commencement de vice qui ſe communique à nos humeurs.

6°. La fermentation paſſe aiſément d'un corps fermentant à un corps fermenteſcible, pour peu qu'on mêle une très-petite quantité de ferment dans la maſſe qui n'a point encore ſubi ce travail (*a*); mais ce même

---

(*a*) Il nous ſemble qu'en conſidérant les phénomènes de la fermentation que l'expérience ſoumet tous les jours à nos yeux dans la pâte, le vin, le fromage, &c. comme un terme de

ferment reſte ſans effet quand on en introduit dans un corps dont toutes les parties ont éprouvé ſucceſſivement & complettement la fermentation.

7°. Enfin il y a, ſelon toutes les apparences, des fermens de différentes eſpèces (quoiqu'ils ſoient peut-être tous d'une même nature) qui ont différens dégrés d'action & dont la manière d'agir eſt déterminée par les propriétés des baſes dans leſquelles ils s'engagent. Delà il ſuit qu'un ferment particulier peut attaquer certaines ſubſtances & reſter ſans effets avec d'autres. Il paroît encore qu'un ferment agit plus puiſſamment ſur des ſubſtances homogênes avec lui, que ſur celles qui ſont d'une autre nature, quoiqu'il puiſſe auſſi faire entrer ces dernières

comparaiſon applicable à nos humeurs; il eſt aiſé de concevoir par analogie, les effets d'une ſeule goutte de pus, d'un atôme variolique, d'une infiniment petite molécule de ſéroſité dartreuſe, &c. lorſque ces principes ſont introduits dans nos liquides.

dans un mouvement de fermentation. Ces aſſertions bien prouvées conduiroient à d'excellentes découvertes ; mais l'objet de notre travail ne nous permet, ni d'adminiſtrer les preuves de notre théorie, ni d'en tirer les conſéquences qu'on en pourroit déduire. Nos recherches, dans cet Eſſai, tendent à examiner ſi l'on peut prévoir les Maladies épidémiques ? C'eſt la ſolution de cette première partie du Problême qui doit ſpécialement nous occuper : mais les ſujets acceſſoires qui ſervent uniquement à préſenter le ſujet principal ſous un point de vue lumineux, ne doivent point être étayés de toutes les preuves, ni développés ſous les détails très-étendus qu'il feroit poſſible d'embraſſer. Nous terminerons donc ici nos réflexions ſur la cauſe, la marche, les progrès & les réſultats de la fermentation, & ſur les circonſtances deſquelles dépendent ſouvent la manière d'être, & les propriétés des mixtes;

Récapitulation de la premiere partie du Problême.

123. Jusqu'à présent nous avons essayé de démontrer comment les élémens, les principes secondaires, & en général toutes les substances des trois régnes devenoient les causes éloignées, prochaines & quelquefois immédiates des Épidémies, soit sous le rapport de leurs parties constituantes, soit sous ceux de leurs qualités sensibles, soit enfin sous celui des variations qu'elles éprouvent dans beaucoup de circonstances; les conséquences qu'on doit tirer de ces différens exposés, établissent d'une manière incontestable les propositions que nous avons avancées dans le §. 61; c'est-à-dire, 1°. qu'il y a beaucoup de causes & par conséquent de Maladies épidémiques que nous ne pouvons prévoir, ni *positivement*, ni *conditionnellement*: 2°. qu'il y en a quelques-unes qu'on peut prévoir *positivement*, si rien ne

change la nature des caufes; & 3°. qu'il y en a d'autres enfin qu'on ne peut prévoir que d'une manière *conditionnelle*, fi ces caufes ne doivent exifter & agir qu'hypothétiquement.

Peut-être defireroit-on trouver ici le détail des maladies qu'il eft impoffible de prévoir, & de celles au contraire dont l'événement peut être annoncé, ou pofitivement, ou conditionnellement; avec un peu d'attention, ces diftinctions font aifées à déduire de ce que nous avons dit : par exemple,

124. Il eft certain que quand les maladies font aigües, accompagnées de fymptômes très-graves & qui annoncent une caufe très-irritante, enfin que lorfqu'elles préfentent les accidens du §. 5; on ne doit les imputer qu'à des principes actifs introduits dans la maffe des liqueurs, tels que les fels alkalis, les exhalaifons minérales, les vins altérés par des chaux nuifibles, les vins

nouveaux & mal fermentés, les grains gâtés, pourris, ergotés, &c. Donc ſi l'on connoît un Pays, un Peuple, une Province expoſés à l'une ou l'autre de ces cauſes, on pourra prévoir aſſez certainement l'eſpéce de maladie qui pourra régner & juger qu'elle ſera inflammatoire, ou putride, &c.

125. On pourra également prévoir les maladies populaires qui pourront naître, lorſque l'on ſera longtems expoſé à l'action d'un air brûlant & ſec, qui ne ſera tempéré ni par les roſées du matin, ni par les pluies ſalutaires, &c.

126. La qualité dominante des fruits; celle des eaux qui ſont la boiſſon ordinaire de certains pays, feront auſſi juger, par l'analyſe des principes qui altèrent ou ces fruits, ou ces eaux, quelles ſont les maladies qu'on pourra craindre & prévoir au moins conditionnellement.

Voilà (depuis 124 juſqu'à 126) quelques exemples de la manière dont on doit

chercher à porter un jugement sur les maladies qu'on peut prévoir : nous supprimons tous les autres corollaires qu'on peut déduire de l'enchaînement des choses que nous avons traitées jusqu'à présent. Il est impossible de tout dire : mais un Lecteur éclairé sçaura très-bien suppléer aux objets de détails que nous sommes forcés de supprimer. En présentant toutes les causes possibles auxquelles se rapportent les maladies, nous avons indiqué en même-tems tous les effets dépendans de chacune de ces causes ; mais nous ne prétendons pas en offrir toutes les combinaisons & tous les résultats qui peuvent être multipliés & divisés d'une manière presque infinie : nous laissons ces calculs, de même qu'en Arithmétique on se contente d'indiquer le nombre des chiffres, leur valeur & les opérations qu'on peut faire avec eux, sans chercher à fixer tous les résultats possibles qu'ils offriroient.

127. Au reste, il suit que plus on réunira

de connoiſſances dans l'étude de la Phyſique, plus on pénétrera dans l'examen des ſubſtances; plus auſſi on étendra les moyens qui doivent mener à connoître & prévoir les Maladies non-ſeulement épidémiques, mais même celles qui ſont indiſtinctement répandues en tout tems, en tous lieux, & par des cauſes particulières.

128. Il ſuit encore que ces maladies ne pourront être connues & prévues que par un fidéle Obſervateur qui ſera tout-à-la-fois verſé dans les connoiſſances de la Phyſique, de la Chymie, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Topographie de ſa Province, & qui prendra la peine de faire des analyſes, de meſurer les montagnes, d'étudier la poſition du climat qu'il habite relativement au monde céleſte, d'obſerver les variations de l'atmoſphère, & de tenir des notes de tous les objets intéreſſans.

La France ne manque pas d'un nombre aſſez conſidérable de Sçavans qu'elle pour-

roit diſtribuer dans différentes Provinces; en confiant à chacun un département circonſcrit qui ſeroit le théâtre de ſes obſervations: mais il ſeroit à ſouhaiter que l'Etat ſe chargeât de faire un ſort à ces Médecins Phyſiciens, & qu'il leur épargnât tous les frais qu'entraîne le goût de faire des découvertes utiles.

Tel eſt, ſelon nous, le moyen le plus ſûr pour prévoir les Maladies épidémiques.

SECONDE PARTIE DU PROBLÊME.

Quels ſeroient les moyens de prévenir les Maladies Epidémiques?

129. NOus avons dit (*§. 63.*) qu'on ne peut *prévenir* que les Epidémies dont on connoît les cauſes, quand ces cauſes ſont ſimples ou peu compliquées, quand

elles ne ſont pas générales ou très-étendues ; quand elles ſe manifeſtent d'une manière non-douteuſe, ou dans les principes conſtituans des corps, ou dans leurs qualités ſenſibles, ou dans les circonſtances qui influent ſur leur manière d'être ; enfin lorſqu'en connoiſſant les effets qu'on peut craindre, il eſt poſſible de les détourner ou de s'en garantir, en employant les moyens que la nature de ces cauſes indique.

En parcourant l'analyſe des ſubſtances, & par les autres détails dans leſquels nous ſommes entrés dans cet Ouvrage (depuis le §. 73. juſqu'au 123 excluſivement) nous avons ſuffiſamment fait connoître qu'elles étoient les cauſes qui pouvoient nous nuire. Nous avons même annoncé les effets immédiats dont elles étoient ſuivies : il ne nous reſte qu'à préſenter les moyens d'empêcher, de détourner ces cauſes, ou au moins de nous préſerver de leur action.

130. Ces moyens comprennent autant

d'objets relatifs à la police, qu'il y en a qui ſont proprement du reſſort de la Médecine : les détails nous apprendront quels ſont ceux dont doivent s'occuper les Magiſtrats, & quels ſont ceux qui exigent les attentions des Médecins. Dans l'expoſé que nous allons faire des uns & des autres, nous nous attacherons aux diviſions qui nous ont ſervi pour parvenir à la connoiſſance des cauſes.

I°. *Moyens de prévenir les Maladies Epidémiques dont les cauſes dépendent des ſubſtances conſidérées dans l'altération de leurs principes conſtituans.*

131. On ne peut empêcher les exhalaiſons ſulphureuſes, phlogiſtiques, arſénicales, &c. qui s'élèvent des mines & des endroits où l'on travaille à la torréfaction & à la purification des métaux : mais

132. On doit empêcher les Ouvriers de boire les eaux dans leſquelles on lave les mines, & détourner autant qu'il ſe peut le

cours de ces eaux, enſorte qu'elles ne ſe mêlent pas avec celles dont les habitans des environs font leur boiſſon ordinaire.

133. On ne doit ouvrir que les MINES qui ſont à une diſtance aſſez conſidérable des pays fort habités, pour qu'ils ne puiſſent pas en recevoir les exhalaiſons.

134. Les perſonnes occupées à ces travaux doivent, autant qu'il eſt poſſible, obſerver un régime adouciſſant, avoir la précaution de ſe purger ſouvent, & faire un uſage fréquent de quelques poudres abſorbantes. Ces ſecours peuvent prévenir l'effet corroſif des vapeurs métalliques.

135. Nous ne connoiſſons aucuns moyens d'empêcher les VAPEURS SALINES dont l'atmoſphère ſe trouve chargée dans le voiſinage de la mer & des marais ſalans; mais on peut ſe garantir de leurs effets par un régime ſec, abſorbant, adouciſſant, & en retranchant le ſel dans les alimens où l'on a coutume de le faire entrer.

136. Le Miniſtère Public doit veiller à ce que l'on faſſe de fréquentes viſites chez les Marchands de Vin, pour juger ſi leurs VINS ne contiennent point de litharge, ou s'ils ne ſéjournent pas dans des vaiſſeaux de plomb & d'étain.

137. On détruit LES ACIDES par les alkalis & les abſorbans : mais on peut corriger celui qui ſe manifeſte dans les fruits non mûrs, en les faiſant cuire, & en les adouciſſant avec le miel ou le ſucre. Au reſte, il ſeroit facile de défendre qu'on exposât en vente aucune eſpèce de fruits avant qu'ils fuſſent en parfaite maturité.

138. L'EXCÈS DU FLEGME qui abonde quelquefois dans les alimens & les rend aqueux, froids & nuiſibles, peut être réprimé par l'action du feu qui leur enlève leur humidité ſuperflue.

139. On doit jetter LES FRUITS dont le mucilage commence à s'altérer, & qui paſſent à la pourriture ou à la moiſiſſure.

140. Il faut éviter l'uſage continué des LÉGUMES FARINEUX, à moins qu'ils ne ſoient très-tendres, & qu'on ne les mange quand ils ſont encore en gouſſe.

141. Il eſt eſſentiel de veiller à ce que la FERMENTATION DES DIFFÉRENTES SORTES DE VINS, comme celui des raiſins, la bierre, le cidre & la poirée, ſoit conduite avec aſſez de ſoins pour que toutes les parties mucilagineuſes la ſubiſſent & ne gâtent point la liqueur, en ſe confondant avec elle ſans avoir été fermentées.

142. Indépendamment de l'attention qu'on doit avoir de laiſſer fermenter ſuffiſamment la pâte avec laquelle on fait le pain; les Magiſtrats doivent donner leurs ſoins à la conſervation & à la qualité des GRAINS, & faire jetter ceux qui ſeroient MOISIS, PIQUÉS DE VERS, &C.

143. Quant aux grains charbonnés qui entrent quelquefois en certaine quantité dans du blé qui eſt ſain d'ailleurs, il ſuffit de

les ſéparer de ceux qui ne le ſont pas.

144. L'étuve & la torréfaction empêchent le grain de ſe pourrir, & donnent un moyen de prévenir qu'il ne nuiſe quand il n'eſt altéré que par l'humidité.

145. Enfin on pourroit remédier à l'ABUS qui réſulte des NOURRITURES fournies par le ſeigle, le ſarraſin, le millet, &c. en conſtruiſant des magaſins où l'on renfermeroit des grains dans les années d'abondante récolte, & en les ouvrant dans les tems de diſette. On trouveroit auſſi une reſſource réelle contre beaucoup de maladies épidémiques, en fourniſſant du riz aux pauvres, & en multipliant la bonne eſpèce de pomme de terre dont on feroit du pain, lorſque les proviſions de bled ne ſeroient pas ſuffiſantes, ou ſeroient portées à un prix trop conſidérable pour le Peuple.

146. On doit veiller à faire porter LES FUMIERS qu'on conſerve en tas, à une lieue au moins des grandes Villes, & par la même

raison éloigner également tout ce qui peut charger l'air d'exhalaisons nuisibles & alkalines, comme celles qui viennent des BOUCHERIES, des CADAVRES & des CIMETIERES.

147. Le Gouvernement ne peut donner assez d'attention aux MALADIES ÉPIZOOTIQUES, c'est-à-dire, à celles qui attaquent les animaux, & sur-tout ceux qui servent à la nourriture ordinaire de l'Homme, comme le Bœuf, le Veau & le Mouton. Il doit être défendu, sous les menaces des peines les plus griéves, d'exposer en vente la viande de ceux qui auroient eu la plus légère atteinte de la maladie régnante; de plus, on doit obliger les Particuliers auxquels ils appartiennent, à les tuer dès la première invasion du mal, & à les enterrer assez profondément avec leur cuir.

148. Il est difficile d'expliquer pourquoi nous n'avons pas conservé l'heureux usage dans lequel étoient les Anciens de BRULER LES CORPS MORTS. Des bûchers dressés à cette

ſin & embrâſés, en ôtant ce principe toujours renouvellé de corruption, produiroient encore d'autres effets très-avantageux par rapport à la qualité humide & à la denſité de l'air. D'ailleurs on pourroit ajouter aux matières combuſtibles des bûchers, une certaine quantité de charbon de terre (*a*), de

---

(*a*) Les moyens ſimples & peu coûteux ſont toujours préférables à ceux qui obligent à des dépenſes conſidérables. Ecoutons, ſur l'effet de ceux que nous propoſons, ce qui eſt inſéré dans la Thèſe d'un Homme de Lettres & d'un nom très-connu, l'un des Membres de la premiere Faculté du Royaume.

« Quod ab Hipocrate actum in Græciâ norunt tirunculi » Medici. È lignis reſinoſis ignes ſuccendere juſſit Medicorum » Princeps, ad ſtragem peſtilentem debellàndam. Sub finem » anni 1769 Epidemicâ variolarum conſtitutione Pariſiis in» ſigni, Sanctæ Thereſiæ dicatis virginibus ... luem Vario» loſam importaverat admiſſionem poſtulans puella : ad con» tagium ſubripiens arcendum, decantatum acetum prophy» lacticum, candelas, baculos, paſtillos fumales, tœdas aro» maticas quæ omnia magnificè attollunt Medici *Loimodo*» *chiales*, & alia ſuffimenta compoſita in diſpenſariis deſcripta » pro nihilo habui; ſed divini ſenis veſtigiis inſiſtens, lucu-

réſines, ou de certaines plantes qui, en répandant au loin leur Parfum Balſamique & Aromatique, rendroient l'atmoſphère beaucoup plus ſaine, & détruiroient les différentes cauſes de putridité qui ſont la ſource la plus ordinaire des maladies épidémiques.

II°. *Moyens de prévenir quelques Maladies Epidémiques dont les cauſes dépendent de certaines ſubſtances conſidérées dans leurs qualités ſenſibles.*

149. On ne peut changer l'influence de

» lentos *Hullarum* ignes intrà Cœnobii bivios & trivios aditus » per noctem accendendos curavi .... (& un peu après.) » In Urbe Valentianâ practicantes Medici de quæſtione ad » utilitatem publicam ſpectante interrogati, affirmant (die » 15 Januarii anni 1770.) Peripneumoniam, Aſthma, &c. » adeò non eſſe hic endemicos morbos ab anno milleſimo » ſeptingenteſimo quadrageſimo, ex quo carbonis uſus fieri » cœptus eſt, ut contrà ab eo tempore infrequentiores » ſint (*) ».

(*) Vide Quæſt. Medic. *An Lithantracia vulgò* Hullæ. (houilles ou charbon de terre) *pabulum igni præbeant ſanitati innoxium ?* Præſide M. Morand, D. M.

l'air : mais il feroit affez facile de fe garantir de quelques-unes de fes impreffions.

150. Lorfqu'il eft exceffivement échauffé par les rayons du Soleil, on doit éviter de s'y expofer, ou fi l'on y eft forcé, comme le font les Habitans de la campagne, furtout pendant LE TEMS DES MOISSONS, on doit avoir la précaution d'avoir la tête couverte, de manière que le tiffu de la coëffure qu'on porte foit, pour ainfi dire, impénétrable à ces rayons. Une toile cirée ou gauffrée, nous paroît très-propre à remplir cette vue. On pourroit en faire des bonnets en fe fervant de fil de laiton fuffifamment fort pour en bâtir la carcaffe. Mais il faudroit qu'ils fuffent partagés en deux, ou même en trois fonds, & difpofés comme par étages l'un fur l'autre & au-deffus de la tête, enforte qu'il y eût au moins deux travers de doigt entre chacun des fonds. Ce feroit un moyen de brifer les rayons folaires, & de diminuer confidérablement leurs effets fur un des vifcères

le plus précieux, & le plus souvent affecté dans les maladies qu'entraînent les chaleurs de l'été. D'ailleurs chaque Moissonneur pourroit placer, dans un trou fait en terre, à un pied de profondeur, assez près du lieu de son travail, une ou deux pintes d'eau animée avec une suffisante quantité de vinaigre blanc ou rouge, & se désaltéreroit de tems en tems avec cette boisson, pourvu qu'il ne fût point dans une sueur trop abondante quand il y auroit recours.

151. Les moyens de se parer du froid sont trop connus pour qu'il en soit ici question, & d'ailleurs le froid absolu n'est jamais une cause immédiate d'un régne épidémique: mais il n'est que trop ordinaire d'habiter dans un AIR MODÉRÉMENT FROID ET TRÈS-HUMIDE, sur-tout pendant l'hiver; ou dans un AIR MODÉRÉMENT CHAUD & également TRÈS-HUMIDE, tel qu'il est souvent vers la fin des automnes, & dans quelques autres saisons; cette constitution dont nous avons

annoncé les effets à la fin du §. 125, & qui eſt toujours plus funeſte aux Perſonnes dont la fibre eſt lâche, exige en général l'uſage des légers Toniques, comme le vin, les alimens un peu épicés, &c. elle contrindique les Saignées & les puiſſans Evacuans. C'eſt alors qu'il eſt prudent de ſe promener au grand air, de faire un exercice modéré, & de rendre ſes habitations auſſi ſaines qu'il eſt poſſible, en entretenant un feu ſuffiſant pour corriger le vice de l'atmoſphère.

Le plus ſouvent l'AIR ne devient nuiſible que FAUTE D'ÊTRE RENOUVELLÉ; la plûpart des habitations ſont conſtruites, ſurtout à la campagne, de manière qu'il n'y a qu'une ſeule entrée par laquelle l'air y pénètre, mais il n'en peut ſortir & devient un principe de corruption. Quelquefois encore ſon excès de denſité & de raréfaction (107) habituelles, entretient preſqu'en tout tems, en certains Pays, des Maladies Epidémiques qu'on doit rapporter à ce qu'ils ſont

ſitués, ou dans des fonds, ou à la cime des montagnes fort élevées.

152. Quant à ces deux vices, il ſeroit facile d'y remédier en élevant les bâtimens ſur des endroits qui ne fuſſent ni trop exaucés, ni trop bas, & l'on pareroit aiſément l'abus qui réſulte de vivre dans un air qui n'eſt point renouvellé, en rendant une Ordonnance très-ſage qui forceroit à ménager dans chaque appartement au moins deux portes ou fenêtres placées ou vis-à-vis, ou latéralement l'une de l'autre. Il faudroit également pratiquer deux ou trois ouvertures dans les écuries & les étables, & y laiſſer circuler librement l'air au moins pendant quelques heures chaque jour. Plus on multiplieroit les percées, plus on en tireroit d'avantages ; parce que ſuivant les changemens de tems & les exhalaiſons du voiſinage, on pourroit ne recevoir de l'air que par le côté qu'on voudroit préférer.

153. Comme LES VARIATIONS DE L'AIR

dans quelques-unes de ses qualités, mais sur-tout dans ses dégrés de chaud & de froid, ainsi que dans ceux de sa sécheresse & de son humidité, sont les causes les plus communes des Maladies Epidémiques; il paroît qu'on éviteroit les effets de ces changemens souvent très-subits, si l'on s'exposoit à l'air de tous les jours & de tous les tems. On fortifieroit ainsi son tempérament, & l'on ne seroit plus sensible aux moindres révolutions: d'ailleurs on devroit avoir l'attention de se couvrir, mais sur-tout la tête, la poitrine, l'estomac & le bas-ventre, à proportion des dégrés de chaud & de froid qu'on éprouveroit dans la même journée.

154. On peut empêcher LA MAUVAISE QUALITÉ DES EAUX, en leur procurant un libre cours, en nettoyant les fontaines & les citernes, en détournant les immondices qui s'y mêlent. On les corrige, en les laissant reposer lorsqu'elles sont bourbeuses, en les distillant, en les faisant filtrer au travers

de pluſieurs lits de ſable, en les faiſant bouillir, avant d'en faire uſage, quand elles ſont dures, crues & ſéléniteuſes; enfin en y faiſant infuſer quelques plantes aromatiques, ou en y ajoutant un léger acide comme le vinaigre.

III°. *Moyens d'empêcher l'effet de quelques circonſtances qui influent ſur la manière d'être, & les propriétés des ſubſtances.*

155. Entre ces circonſtances que nous avons expoſées (§. 120 & ſuivans) il en eſt quelques-unes que l'on ne peut détourner, telles que l'influence des climats, l'état de l'atmoſphère, les pluies, les grêles, les vents, les inſectes, & quelques autres encore qui décident de la qualité plus ou moins bonne de certains mixtes, non-ſeulement dans différens climats, mais encore dans le même Pays & ſur le même ſol dans la ſucceſſion d'une année à une autre; cependant ſans s'occuper des moyens chimériques

qui tendroient à changer l'ordre général établi dans la nature, il eſt certain qu'avec plus de connoiſſance dans la Phyſique & l'Agronomie, il ſeroit aiſé de diſtinguer les terreins les plus propres à certaines productions plutôt qu'à d'autres, de connoître les meilleures manières de préparer les graines avant de les ſemer, de ne s'attacher qu'aux eſpèces d'arbres qui donneroient des fruits de la meilleure qualité, de choiſir l'expoſition la plus favorable pour l'accroiſſement & la perfection des végétaux. Ces détails qui ſeroient l'objet d'un traité très-intéreſſant, procureroient les avantages les plus réels, & tendroient à étendre non-ſeulement l'abondance des conſommations & l'agrément du goût, mais encore, ils influeroient eſſentiellement ſur la ſanté, en s'oppoſant au vice de la plûpart des ſubſtances dont l'uſage n'eſt que trop ordinaire & trop dangereux parmi le Peuple ſur-tout.

156. Quant aux circonſtances qui dépen-

dent des fauſſes manipulations, & du peu de ſoin que l'on a de veiller à ce que les productions que nous fournit la nature, ſoient conſervées ou préparées de la manière la plus fidéle & la plus propre à les rendre ſaines, il ne doit point paroître impoſſible au Miniſtère Public d'éviter le plus grand nombre des abus qui en réſultent. Ainſi ſans répéter ici ce que nous avons déjà expoſé relativement à l'attention de faire jetter les fruits & les grains gâtés, les viandes corrompues, &c. il eſt eſſentiel d'empêcher que le Peuple ne devienne la victime de certaines boiſſons que la cupidité & la mauvaiſe foi font expoſer en vente, & qui, ſous le nom d'un breuvage fortifiant & agréable, ne ſont réellement que des TEINTURES DE DIFFÉRENS BOIS, des décoctions de différentes graines, ou l'expreſſion & le ſuc de pluſieurs fruits agreſtes étendu dans beaucoup d'eau, & quelquefois animé avec quelques parties d'eau-de-vie.

157. Il nous resteroit à indiquer ici les moyens de prévenir les altérations qui se manifestent souvent dans la plûpart des substances, à l'occasion de la fermentation, ou seulement du mouvement fermentatif par lesquels nous avons dit (§. 122) qu'elles étoient sujettes à passer. Mais comme cet objet ne pourroit être bien rempli qu'en examinant avec la plus grande recherche, les variations qui surviennent dans ces substances, quand la fermentation est trop lente ou trop précipitée, quand elle n'est pas suffisamment développée ou lorsqu'elle l'est avec excès; enfin toutes les fois qu'elle est manquée par quelque cause que ce soit; nous entreprendrions, en traitant cette matière, un travail beaucoup plus long que nous ne nous le sommes imposé, & qui ne pourroit manquer de paroître étranger à l'objet de ce Mémoire. Nous nous contenterons donc d'observer sommairement:

1°. Que la fermentation poussée trop

loin, conduit au plutôt à l'acidité, à la moiſiſſure & à la corruption des ſubſtances;

2°. Que quand elle n'eſt pas excitée ſuffiſamment pour que toutes les parties fermenteſcibles la ſubiſſent, les mixtes conſervent un principe de crudité qui les rend peſans, indigeſtes, &c;

3°. Qu'un des moyens d'augmenter la fermentation eſt la chaleur; & que le froid au contraire la diminue, ou même l'arrête;

4°. Qu'entre les deux termes du chaud & du froid, il en eſt un moyen, mais différent ſuivant chaque eſpèce de ſubſtance fermenteſcible qu'il faut choiſir, & que l'on apprend aiſément à ſaiſir avec un peu d'attention & d'expérience;

5°. Qu'enfin lorſqu'on veut s'oppoſer à ce que la fermentation s'excite dans une ſubſtance, il faut éviter que cette ſubſtance ait le moindre contact avec une autre de même eſpèce qui ſeroit dans le mouvement de la fermentation, & que peut-être même

on devroit la défendre des exhalaiſons que répand le ferment ; puiſque cette cauſe, dans beaucoup de cas, eſt ſuffiſante pour entraîner les ſubſtances qui y ſont expoſées, dans l'effervescence & le dérangement de leur texture.

158. Tels ſont les principaux moyens (depuis 131 juſqu'à 157.) qui pourroient prévenir ou détourner la plûpart des Maladies Epidémiques. Nous ne pouvons pas aſſurer qu'en faiſant concourir toutes les précautions que nous avons indiquées, on feroit à l'abri de toutes ſortes de règnes, parce qu'il s'en établit quelquefois par des cauſes générales (65) auxquelles on ne peut ſe ſouſtraire : mais on feroit certain de les rendre moins fréquens & moins deſtructeurs, parce qu'ils ne s'étendroient que ſur des tempéramens plus ſains, plus vigoureux, & qui feroient dans les conditions les plus favorables pour réſiſter à l'action des Miaſmes ; d'ailleurs l'eſpèce humaine jouiroit en général

ral d'une ſanté plus ſolide, moins altérée par les infirmités chroniques qui menent inſenſiblement & par les détails à une mort prématurée, & qui rendent à charge tous les momens d'une exiſtence qu'elles épargnent encore.

Dans nos pays qui ſont ſitués dans le milieu de la zône tempérée, vers les parties ſeptentrionales & occidentales, les grandes révolutions qui ſuccèdent à l'ébranlement partiel du globe ſont extrêmement rares : nous ne ſommes point environnés de volcans, nous ne nourriſſons point d'animaux d'une eſpèce vénimeuſe, ou du moins dont le venin ſoit très-ſubtil ; nos plantes contiennent peu de principes reconnus aſſez actifs & aſſez volatils, pour que leurs exhalaiſons, en ſe répandant dans l'air, lui impriment des qualités très-nuiſibles & très-meurtrières. Par ces raiſons nous ſommes peu expoſés à la Peſte & aux Maladies réellement Peſtilentielles. Il n'y a

que LE COMMERCE que nous faiſons AVEC LES ETRANGERS & les Colonies que nous poſſédons du côté du Levant & du Midi, qui nous expoſent de tems en tems à la communication des Miaſmes contagieux dont les ravages s'étendent ſur tout un Peuple, ſur toute une Province, & quelquefois ſur tout un Royaume.

Mais ne pourroit-on pas *prévenir* ce malheureux effet, en purifiant encore avec plus d'exactitude qu'on ne le fait, les marchandiſes que nous recevons de ces pays, en les expoſant plus longtems à l'air avant de les mettre en vente, en allumant des feux dans les endroits où l'on dépoſe les ballots, &c.

Quant aux MIASMES qui ſont, pour ainſi dire, NATURALISÉS AVEC NOUS, comme ceux de la Rougeole, de la petite Vérole, &c. il paroît moins poſſible de prévenir leur action, tant qu'ils ne ſeront pas mieux connus, que d'empêcher qu'ils ne deviennent mortels, en cherchant un bon traitement, mé-

thodique & adminiſtré avec le concours des circonſtances qui pourroient en garantir le ſuccès.

Nous venons d'expoſer les vices généraux auxquels on peut rapporter la plûpart des Maladies Epidémiques, & quels étoient les moyens de les détourner & de s'en garantir; nous avons auſſi prouvé qu'il y en avoit un aſſez grand nombre que nous ne pouvions ni connoître, ni prévoir, ni prévenir: il nous reſte pour terminer ce Mémoire, à examiner comment on peut borner les ravages des maladies dont nous nous occupons.

TROISIÉME PARTIE DU PROBLÊME.

Quels ſont les moyens d'arrêter les progrès des Maladies Epidémiques?

EN parlant des cauſes générales de ces maladies, nous avons dit (§. 24) que l'altération qui ſurvient dans nos fluides par

le vice des corps qui nous environnent, que nous refpirons, qui font deftinés à nous nourrir, & à l'action defquels nous fommes foumis, en eft la caufe immédiate; nous avons ajouté (§. 64) que les moyens d'arrêter les maladies, font relatifs à la nature même des accidens qui fe manifeftent, & à la caufe dont ils dépendent quand elle eft connue; mais qu'on ne pourroit tenter que des moyens douteux, lorfque les caufes & les maladies qu'elles excitent ne feroient point connues, ou ne le feroient qu'en partie.

Les bornes de cet Effai ne nous permettent pas d'entrer dans l'énumération confidérablement étendue de tous les vices auxquels nous fommes fujets dans nos fluides & dans nos folides, ni de rappeller encore ce que nous avons déjà répété tant de fois fur ceux que nous pourrions connoître, & ceux dont les caufes & la nature nous étoient entierement cachées.

Notre objet n'eſt pas non plus de propoſer pour chacun de ces vices, un traitement méthodique qu'il eſt facile de trouver dans les bons Auteurs : ce feroit d'ailleurs s'éloigner de l'état de la queſtion par laquelle il s'agit moins de preſcrire des remedes contre les maladies épidémiques, que d'indiquer les moyens d'en empêcher les ravages & la propagation.

Nous nous contenterons de quelques réflexions générales dont on ſentira aiſément l'application particulière pour chaque maladie, ſuivant ſes cauſes, ſa nature & ſes caractères.

Moyens d'arrêter les progrès des Maladies Epidémiques de la premiere Claſſe (§. 4).

159. L'Epidémicité jointe à la plûpart des Maladies Sporadiques (2) ſimples & bénignes, telles que les Rhumes, les Diarrhées, la plûpart des Fiévres, &c. n'apporte ſouvent aucun changement dans le traitement qu'exi-

gent ces maladies en elles-mêmes, parce qu'elles ne ſont épidémiques que dans le ſens qu'elles attaquent un certain nombre de perſonnes à la fois : mais elles ne le ſont nullement par un caractère de contagion (10) ou par tout autre qui les diſtingue dans leur eſſence, de celles qui ſont répandues par tout & en tout tems lorſqu'il n'exiſte aucun règne.

Dans ce cas (159) le Médecin (128) doit ſe conduire par les mêmes principes que dans les maladies ordinaires, c'eſt-à-dire, remonter à l'origine des cauſes, autant qu'il le peut, ſur-tout de celles qui dépendent du vice ou de l'excès des principes conſtituans (73) & des qualités ſenſibles (101) des ſubſtances dont l'uſage eſt le plus familier ; il doit rechercher ſi ces ſubſtances ne pêchent point par les circonſtances qui influent ſur leur manière d'être & leurs propriétés (120) ; il doit étudier le tempérament de chaque malade, diſtinguer chacun des acci-

dens, les eſtimer, en tirer ſes indications, oppoſer enfin les remédes aux vices avec cette ſagacité que doit lui donner l'étude longtems continuée & approfondie de la Matière Médicale, de la Pharmacie, &c. ces moyens ſeront ſuffiſans pour guérir & pour borner les progrès du règne.

161. Mais il ſe joint quelquefois aux maladies les plus ſimples (2) un caractère, un vice caché qui les rend & plus rebelles & plus fâcheuſes.

162. On peut ſoupçonner qu'il exiſte un vice de cette eſpèce, quand une maladie ſimple, en apparence, ne ſuit pas ſes périodes, ſon type ordinaire, &c. (§. 7).

163. Ce vice (162) eſt ou leger, ou grave.

164. Dans le premier cas, il mérite peu d'attention.

165. Mais s'il eſt grave, on peut aſſurer qu'il ne tardera point à ſe manifeſter par quelques ſymptômes qui ſerviront à le faire

reconnoître, tels que les ſyncopes, les ſueurs, la proſtration des forces, ou tous autres détaillés dans le (§. 5). Alors il change le caractère de la maladie, & met dans le cas de la ranger parmi celles dont nous avons fait une ſeconde Claſſe, & dont il demande le traitement.

Moyens d'arrêter les progrès des Maladies Epidémiques de la ſeconde Claſſe (§. 5).

166. Les caractères qui diſtinguent ces maladies des autres, dépendent ou de cauſes connues, ou de cauſes inconnues.

167. Dans le premier cas, ils ſont faciles à détruire, en employant les moyens mêmes indiqués par la cauſe; par exemple, en oppoſant les abſorbans aux acides, ceux-ci aux alkalis, les antiphlogiſtiques aux ſymptômes inflammatoires, en détournant le principe de corruption qui exiſte dans l'air faute d'être renouvellé, &c. & en remédiant aux

ravages qu'il a occaſionnés par les Antiſeptiques, les Purgatifs, &c.

168. Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, quand la cauſe n'eſt pas connue; on peut quelquefois juger des caractères dont nous parlons ici, par leurs effets; & c'eſt ce que les Logiciens appellent connoître *à poſteriori*. Souvent un ſeul ſymptôme, tel que la proſtration des forces, les ſueurs habituelles, une tumeur, &c. ſuffit pour faire juger d'un caractère malin dont on ignore la cauſe, mais qui augmente le danger de la maladie d'ailleurs aſſez bénigne à laquelle il s'eſt joint.

169. Cette ſimple connoiſſance *à poſteriori* peu ſatisfaiſante pour un Médecin qui aime à ſcruter & à pénétrer juſques dans les cauſes, eſt au moins quelquefois ſuffiſante pour attaquer & combattre avec ſuccès, lorſque les ſymptômes qui ſe manifeſtent ſont connus en eux-mêmes, & quand l'expérience, en apprenant à les diſtinguer a, pour ainſi

dire, fixé en même-tems le choix des armes avec lesquelles on doit les combattre. C'est ainsi que la lassitude d'un seul membre, qu'un frisson, que des douleurs vagues, mais dont le retour est périodique, sont quelquefois le symptôme d'un foyer fébrile qui ne se manifeste pas d'ailleurs, qu'on attaqueroit en vain par beaucoup de remedes très-variés, & qu'on ne fait cesser que par l'usage du Quinquina. Ainsi, dans le pays où j'exerce la Médecine, la couleur d'un rouge moins foncé & plus vif que de coutume, répandu tant autour des lévres, que sur les bords & l'extrêmité de la langue, a été le symptôme d'une surabondance de pituite & d'une humeur catharreuse à laquelle se joignoit un commencement léger de dissolution dans la partie rouge du sang, ensorte que pendant quelques mois les maladies régnantes ont été de vrais catharres & des fièvres pituiteuses, sur-tout pendant l'hiver & les tems pluvieux. Quelques mois après & au retour du prin-

tems, elles ſe ſont déguiſées ſous les apparences de diarrhées, de coliques, de rhumatiſmes, de douleurs articulaires, de maux de gorge; mais le ſymptôme qu'on vient d'expoſer exiſtant toujours chez les malades, n'a pas permis de douter que ces nouvelles maladies, quoiqu'elles fuſſent en apparence différentes des premieres par les effets & leurs ſiéges, ne reconnuſſent cependant la même cauſe, & ne fuſſent de la même nature : auſſi ne cédoient-elles point au traitement que l'on appliquoit en les jugeant ſur ce qu'elles *ſembloient* être ; mais on les guériſſoit, en les traitant comme de vrais catharres humides & une tendance à la diſſolution ſanguine, par les purgatifs, les abſorbans, les altérans antiſcorbutiques aſſez chauds, quand il n'y avoit point de fièvre, & les plus tempérés quand elle s'établiſſoit. Je ſupprime ici beaucoup de détails relatifs à ce régne, parce que mon objet n'eſt pas de le décrire, mais ſeulement de

prouver comment un seul symptôme peut quelquefois faire suspecter un caractère caché dans les maladies.

170. Lors donc qu'à une Maladie Epidémique de la nature des Sporadiques simples, il se joint un caractère particulier qui l'aggrave, & dont l'on juge plus par les symptômes que par la connoissance des causes, la marche qu'on doit suivre est d'ajouter l'indication que présentent ces symptômes à celles que l'on a déjà dû tirer de la maladie principale, & de peser toutes ces indications entre-elles, ainsi que les moyens qu'on a pour satisfaire à chacune en particulier.

171. Quelque soit le symptôme accessoire qui se complique avec les Maladies Epidémiques simples, il faut toujours l'attaquer par la marche méthodique qui doit le détruire, & que le raisonnement ou l'expérience ont fait connoître.

172. Ainsi,

La Cardialgie accompagnée de nausées;

le mauvais état des premières voies, la craſſe de la langue, demandent toujours l'uſage des émétiques, ou du moins des purgatifs.

Les Déjections putrides exigent toujours celui des antiſeptiques.

Les Eruptions Pourpreuſes, Violettes, ou tirant ſur le noir, les Exanthêmes & les fauſſes ſueurs qui prouvent le défaut de reſſort dans les vaiſſeaux & une diſſolution commençante dans les liqueurs, indiquent les meilleurs défenſifs & les remédes propres à ranimer la circulation, ainſi que ceux qui purifient.

Les Soubreſaults des tendons, les Mouvemens convulſifs, le Délire, les Syncopes, & tout ce qui annonce l'embarras du cerveau & le déſordre des eſprits animaux, doivent décider le Médecin à recourir aux moyens révulſifs, quelquefois aux ſaignées du pied, le plus ſouvent à l'application des véſicatoires, aux purgatifs & même âcres, paſſés en lavement quand on ne craint point

l'inflammation des entrailles; enfin aux ſpiritueux, comme les Œthers, les Elixirs, le Lilium de Paracelſe.

173. Mais :

1°. Quelquefois il faut mitiger l'action des remedes indiqués par les ſymptômes, ou en différer l'uſage, jusqu'à la ceſſation des accidens d'un autre genre dont ils augmenteroient l'importance; ou les combiner enfin avec ceux qu'on eſt obligé d'adminiſtrer pour le traitement de la maladie même.

2°. Quelquefois, au contraire, on ſe trouve forcé d'en augmenter l'action & d'inſiſter plus longtems dans leur uſage, parce que le ſymptôme acceſſoire eſt le plus menaçant, & parce que c'eſt lui qui entretient ou aggrave la maladie principale.

3°. Quelquefois enfin, on néglige le ſymptôme lorſqu'il ne paroît pas très-important, juſqu'à ce qu'on ait diſſipé la maladie à laquelle il eſt joint.

Mais le point important dans la Pratique

(& ceci s'étend à toutes les Maladies, épidémiques ou non épidémiques) c'eſt, 1°. de ſçavoir compter ſur les efforts de la nature & de connoître ce qu'elle peut offrir de reſſources. 2°. De ne pas confondre les *apparences* de dangers que préſente ſouvent la maladie, à l'occaſion d'une criſe ſalutaire qui ſe prépare & ne doit ſe faire que quelques jours après, avec un état réellement plus fâcheux & qui ſuppoſeroit une inertie totale dans les principaux viſcères dont les fonctions ſoutiennent & conſervent la vie. 3°. En conſéquence de ce principe, de ne pas toujours mettre dans la claſſe des accidens graves, les redoublemens de fiévre, les vomiſſemens de bile & de ſang, les autres eſpèces d'hémorragies, le délire, la bouffiſure, les intermittences ou irrégularités du pouls, & une infinité d'autres ſymptômes ſur leſquels on a coutume de prendre l'allarme, & qu'on attaque vivement par des moyens ſouvent trop actifs, qui ne manquent

jamais d'augmenter le danger, quand ils n'enlèvent pas brusquement le malade. Des déjections spontanées, une sueur abondante qui eût terminé l'accès, une éruption de bonne qualité, des épanchemens vers les parties de la circonférence qui y auroient porté la matière morbifique, &c. l'eussent sauvé : les secours mal appliqués le font périr. 4°. D'être sur-tout attentif à distinguer si la maladie est réellement inflammatoire; du moins, si elle est fomentée ou entretenue par l'extrême tension des solides, & de craindre de s'en laisser imposer par certaines douleurs, par des points aigus, par des mouvemens de fiévre, par la couleur du visage, par les termes même sous lesquels on désigne *improprement* la maladie, & qui sembleroient la placer parmi les maladies de ce genre. D'examiner, au contraire, si les accidens ne procéderoient point de la stagnation des liquides, de l'acrimonie qu'ils ont contracté par suite de cet effet, ou par toute

autre

autre cauſe, & de reconnoître enfin ſi les ſolides ne ſont pas dans l'affaiſſement & une eſpèce d'inaction, puiſque cet état, plus fréquent qu'on ne le croit, préſente une des principales indications d'après laquelle on doit diriger le traitement. Je peux l'aſſurer ici, (mais je crains qu'on ne l'entende pas aſſez, & qu'on n'y faſſe pas ſuffiſamment d'attention): les maladies vraiment inflammatoires, ſont plus rares qu'on ne le penſe. La ſtagnation des humeurs, leur dégénération, l'inertie des ſolides ſont des cauſes bien plus ordinaires de nos maladies. J'ai, à cet égard, une expérience confirmée depuis plus de dix-huit ans, mais ſur-tout depuis huit, pendant leſquels je n'ai ceſſé de donner mes ſoins aux Malades d'un Hôpital aſſez nombreux qui m'eſt confié. Il n'y a pas deux maladies vraiment inflammatoires, dans la proportion de trente qui dépendent de toute autre cauſe, & ont un autre caractère. Si la plûpart des Praticiens vouloient

contester cette assertion, en opposant leurs observations aux miennes, ils me permettroient de répondre qu'il est possible qu'ils aient rencontré un plus grand nombre de maladies inflammatoires que moi; mais je ne crains point d'avancer qu'elles n'étoient souvent devenues telles, que par l'effet du traitement qui avoit été employé avant qu'on les eût appellés; & c'est ce que j'ai vu arriver communément & d'une manière trop évidente pour hésiter de rapporter à cette cause & non à la maladie, le plus grand nombre des inflammations dont j'ai été témoin. En effet, dans le systême ordinaire des personnes appellées à l'exercice de la Médecine, mais sur-tout de celles qui donnent des secours aux Pauvres & au Peuple, il est rare que dès les premiers assauts d'une maladie, on ne prélude par une ou plusieurs saignées, (secours qui, dans les cas d'inertie, ne fait que ralentir le cours des liqueurs & en accélère la putridité); ensuite on en

vient à l'émétique dont les ſecouſſes vives & tumultueuſes débarraſſent effectivement les premières voies, mais portent & diſtribuent les foyers putrides dans différens ſiéges, où n'étant introduits que par un mouvement de *truſion* (*a*), ils donnent bientôt lieu à l'inflammation. Les choſes n'en ſeroient pas venues là, ſi la conduite eût été plus ſage, & ſi par une marche plus douce, après avoir adminiſtré beaucoup de boiſſons délayantes, on eût ſollicité les évacuations par des laxatifs très-tempérés. Il eſt donc eſſentiel de diſtinguer ſi la maladie eſt réellement inflammatoire & compliquée avec la rigidité des fibres, (car dans ce cas le meilleur ſecours ſeroit de prodiguer les ſaignées & les émolliens); ou ſi elle eſt hu-

(*a*) Ce mot peu uſité, quoique fort énergique, eſt formé du verbe latin *Trudere*, qui ſignifie pouſſer avec force, & donne l'idée du mouvement qu'un piſtou communique à un liquide qu'il preſſe & qu'il oblige à ſortir rapidement du canal dans lequel il étoit contenu.

morale, putride, & accompagnée de relâchement dans les ſolides, (puiſqu'alors il ne faudroit que des boiſſons copieuſes, des purgatifs, & enſuite de legers toniques, tantôt antiſeptiques, tantôt antiſcorbutiques). Cette connoiſſance eſt ſingulièrement facile à acquérir par le pouls, dont les mouvemens ſont durs & précipités dans un canal extrêmement tendu, lorſqu'il y a inflammation; tandis qu'ils ſont lents, foibles (au moins par comparaiſon) & irréguliers dans un canal relâché, peu rebondiſſant, & communément aſſez dilaté en largeur, lorſque la maladie eſt occaſionnée par la ſtagnation & la dépravation des liquides. 5°. Il eſt encore eſſentiel de diſtinguer quelle eſpèce d'humeur on a ſur-tout à combattre, & ſi c'eſt le ſang, la bile, la pituite, la ſéroſité qui dominent, je ne dis pas ſeulement chez le malade, eu égard à ſon tempérament, mais j'ajoute encore relativement à la ſaiſon dans laquelle on eſt & au concours des

circonſtances qui ont pu donner lieu à une de ces humeurs de ſurabonder & de ſe vicier plus que les autres, puiſque l'expérience journalière nous apprend qu'il y a des tems où toutes les maladies ſont bilieuſes, d'autres où elles ſont catharreuſes, d'autres où la pléthore ſanguine, du moins, où la raréfaction du ſang eſt le vice dominant, &c. enſorte que quelques ſoient les faces ſous leſquelles les maladies ſe préſentent, quelques ſiéges qu'elles affectent, & de quelques ſymptômes qu'elles ſoient compliquées, un fidéle Obſervateur y reconnoît toujours pour premier principe, l'excès & l'altération de l'humeur déterminée dont la domination ſe fait ſentir.

Voilà (§. 173) ſommairement les principaux objets de ſpéculation qu'on doit avoir préſens quand il s'agit de porter un jugement ſur une maladie, & d'en diriger le traitement. Ces préceptes pourroient être beaucoup plus étendus, & peut-être ne feront-ils point aiſé-

ment saisis par quelques Lecteurs, faute d'être développés avec plus de netteté ; mais on sent que ce n'est point ici le lieu de les présenter d'une manière plus détaillée, & qu'il doit nous suffire de les indiquer ; sans suivre la longue chaîne de théorie & de pratique qu'ils traînent après eux. Maintenant pour rentrer plus directement dans l'ordre des matières que nous traitons, nous allons passer à quelques réflexions sur la petite Vérole, que nous considérerons ici par préférence à tout autre règne épidémique ; parce que c'est un des plus fréquens & de ceux qu'on nous pardonneroit moins d'avoir passé sous silence.

De la Petite Vérole.

174. De tous les levains morbifiques & probablement étrangers (*a*), il n'en est point

---

(*a*) C'est vers le septième ou le huitième siècle que la Petite Vérole fut communiquée à l'Asie & à l'Europe par les

à l'action desquels nous soyons le plus épidémiquement exposés qu'à celui de la petite Vérole, qui paroît s'être naturalisée avec nous, & souvent est la cause des règnes les plus destructeurs.

Il est certain qu'il est contagieux & qu'il se propage par contact, par foyer & par distance. (§. 16).

175. La moindre quantité de ce levain, & même ce qu'on peut appeller son *aura velut insensilis*, introduite dans la masse de nos liqueurs (*a*), y apporte bientôt les symptômes de l'inflammation & de la putréfaction ; mais

Ce levain est très-âcre & très-volatil ; mais est-il corrosif? Est-ce un acide, est-ce un alkali, est-ce un sel? Quel est cet acide? Cet alkali? Ce sel? La putréfaction est-elle

---

Sarasins, pendant les conquêtes qu'ils y firent. *Voyez* Dissertation sur l'Origine de la Peste.

(*a*) Voyez le 6°. du §. 122, & la note.

un effet qui dépende du mêlange même de ce virus avec nos humeurs, enſorte qu'il change, qu'il altère, qu'il décompoſe leurs parties intégrantes & conſtituantes ? Ou bien, le levain dont nous parlons, ne ſeroit-il que la cauſe éloignée de cet effet, en augmentant d'abord le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, en précipitant par-là le cours des fluides, en déterminant par cette cauſe des engorgemens & des ſtaſes dans les parties incapables d'oppoſer une réſiſtance ſuffiſante; enfin en rapprochant ces humeurs de l'état dans lequel elles ſont lorſque, privées du mouvement circulatoire qui les préſerve de la corruption & faute d'être renouvellées, elles tendent naturellement à ſe décompoſer ? Telles ſont, & beaucoup d'autres encore, les queſtions qu'on peut agiter, & qui ont juſqu'à préſent partagé les ſentimens de ceux qui les ont examinées. Il eſt peu d'opinions qu'on n'ait embraſſées, défendues & rejettées, en employant des

motifs preſque auſſi preſſans pour prouver la négative que l'affirmative, & *adhuc ſub judice lis eſt.*

176. Mais de ces oppoſitions même, nous concluons que la nature du levain Variolique eſt donc inconnue juſqu'à nos jours, & que peut-être au lieu de tant diſputer, on devroit chercher à analyſer ce levain & à déterminer quels ſont ſes principes, par les moyens que nous en fournit la Chymie. On ſe procure aiſément des puſtules qui contiennent encore quelques molécules du levain dont il s'agit: il faudroit les ſoumettre aux différentes opérations par leſquelles on eſt parvenu à connoître les eaux fortes, les ſublimés & les autres produits d'un grand nombre de ſubſtances. On découvriroit par-là ſa nature, ou du moins les moyens de l'affoiblir & de l'engager dans quelques baſes qui l'empêcheroient de ſe développer.

177. C'eſt à l'Etat à encourager les Chymiſtes à ſe charger d'un travail ſi important,

en les y invitant par les moyens les plus puissans sur les hommes & les plus propres à leur faire vaincre la répugnance, & peut-être le danger d'une opération aussi délicate.

178. En attendant qu'on ait fait cette précieuse découverte, il est certain que nous ne pouvons assigner aucuns moyens très-assurés de prévenir l'effet de ce virus, ni d'en empêcher la propagation.

179. Mais on pourroit, pour en borner les ravages,

1°. Employer une partie des précautions que nous allons proposer plus bas (§. 186) contre la peste.

2°. Peut-être pratiquer l'*inoculation* plus communément qu'on ne le fait en France, parce que c'est le moyen d'affoiblir le virus en le distribuant & en l'incorporant, pour ainsi dire, avec des humeurs qui l'émoussent, de même qu'on affoiblit un acide en proportion de l'union qu'il contracte avec

d'autres principes, ou lorsqu'on l'étend dans une plus grande quantité de flegme. Un autre avantage de l'inoculation, est celui de préparer le sujet & de réunir toutes les circonstances qui doivent empêcher que l'effet du levain soit nuisible, ou du moins qu'il le soit autant qu'il a coutume de l'être, quand les circonstances sont défavorables.

3°. Il seroit essentiel que le traitement en fût toujours confié à des Médecins qui sçauroient varier avec intelligence les secours relatifs aux symptômes & aux complications. Par cette précaution, les malades ne seroient point abandonnés aux seuls soins des simples gardes, ou à des gens de la campagne qui, faute de principes, ne peuvent parer aucuns accidens, & souvent en font naître d'irréparables. En général la mortalité est plutôt l'effet du mauvais traitement que de la maladie même, sur-tout quand l'air est sain comme celui des campagnes & des petites Villes. Cependant il faut convenir qu'il

y a des règnes beaucoup plus meurtriers les uns que les autres.

180. On peut demander si l'on doit échauffer ou rafraîchir dans la petite Vérole?

L'Auteur de cet Essai, qui a traité cette maladie dans une Ville de Province pendant trois ans de suite, sans qu'aucun des malades qu'il a conduits & qui étoient en grand nombre ait succombé, a été souvent obligé d'employer l'une & l'autre de ces marches, suivant la disposition des sujets auprès desquels il étoit appellé : mais ce n'a été que par circonstances & sans prétendre déroger au principe qui consiste à s'éloigner également de l'un & l'autre de ces excès, pour se renfermer dans un traitement très-tempéré. Lorsque le pouls étoit foible, peu tendu, assez large, & le tempérament flegmatique; il n'hésitoit pas d'échauffer en permettant les légers cordiaux, comme les confections, le vin & le sucre, la liqueur d'Hoffmann, &c, ce qui cependant n'empêchoit pas l'usage

aſſidu d'une boiſſon tempérante & légérement apéritive, & ce qui ceſſoit à l'époque où le pouls paroiſſoit avoir ſuffiſamment de vigueur pour favoriſer le travail de l'éruption : quand au contraire la fiévre étoit extrêmement ardente, la tenſion du pouls très-conſidérable, l'Eréthyſme porté trop loin ; il recouroit à la Saignée, aux Lavemens, aux Pédiluves, aux Apozêmes préparés avec les plantes nitreuſes, aux Bouillons de veau, quelquefois même au Lait d'amande, à l'Orgeat, aux quatre Semences froides, &c. ce qui étoit diſcontinué, quand le relâchement paroiſſoit ſuffiſant, lorſque le pouls étoit plus doux, & lorſque les conditions requiſes pour que l'humeur pût ſe porter à la peau, ſembloient toutes concourir autant qu'on le pouvoit deſirer.

Et en effet, en admettant que le levain de la petite Vérole agiſſe de la même maniere ſur nos humeurs, & ſpécialement ſur la partie muqueuſe & lymphatique que le

ferment agit dans la pâte & en général, tout corps fermentant dans la substance où il est introduit; il faut employer la même prudence pour faciliter son développement, que celle dont on a coutume d'user pour régler la fermentation (*a*). Or, on sçait que trop de froid, trop de chaleur y nuisent également; mais qu'elle ne s'excite bien & ne donne un bon produit que quand on saisit un juste milieu entre ces deux extrêmes. Par analogie, il semble qu'un Praticien devroit, dans le traitement de la petite Vérole, chercher également un juste milieu entre l'extrême tension & l'affaissement du pouls; entre les moyens excessivement chauds & ceux qui sont d'une qualité froide.

181. On peut encore demander s'il convient de placer l'émétique & les purgatifs violens dans le tems de l'ébullition du levain variolique?

(*a*) Voyez §. 157.

L'Auteur de ce Mémoire n'ignore point que cette conduite eſt ordinairement ſuivie par le plus grand nombre de ceux qui s'établiſſent miniſtres de ſanté; mais cette pratique n'a jamais été la ſienne, parce que l'expérience lui a prouvé qu'elle aigriſſoit les accidens, & parce que le raiſonnement condamne cet uſage meurtrier en lui-même. En effet, il en réſulte l'abus dont il étoit queſtion il n'y a qu'un inſtant, & qui conſiſte en ce que les ſecouſſes vives & tumultueuſes diſtribuent les foyers putrides dans différens ſiéges où ils portent des engorgemens conſidérables & ſouvent l'inflammation.

Quand il ſe prépare une criſe, une éruption, la nature tend à porter vers les parties de la circonférence & vers les différentes voies par leſquelles ſe font les excrétions, les humeurs impures qui ſurchargent les parties du centre; c'eſt même ainſi qu'elle travaille à ſa conſervation. Or l'eſtomac

doit être regardé comme une de ces voies vers laquelle l'humeur variolique déjà en effervefcence a été portée, & qui doit bientôt en être nettoyée par un vomiffement fpontané. L'on fent combien il feroit dangereux d'obliger cette humeur à refluer dans les vaiffeaux dont elle vient d'être expulfée. C'eft le rifque que l'on court avec l'émétique qui eft effectivement, dans le commencement de fon action, un évacuant affez efficace; mais qui enfuite agit comme ftimulant, refferre les bouches des glandes dont l'eftomac eft parfemé & répercute, par fuite de ces effets, le refte des humeurs dont l'afflux auroit continué à fe faire au plus grand foulagement du malade. S'il y a cependant un cas où il convienne; ce ne peut être que dans l'affaiffement, l'inertie prefque totale des fibres, & lorfqu'on juge que les vaiffeaux ont befoin d'être follicités à des ofcillations affez fortes pour preffer la marche des liquides qu'ils contiennent & qui les furchargent.

ſurchargent. Hors ce cas, on ne peut trop répéter que l'émétique, dans les petites Véroles, eſt le plus dangereux des moyens qu'on puiſſe tenter. On objecteroit envain qu'il n'eſt point auſſi à craindre qu'on l'avance ici, puiſque le plus grand nombre des perſonnes auxquelles on l'a adminiſtré, n'en a point été victime. Heureuſement pour MM. les Malades, ils ne paient pas toutes les fautes que commettent ceux qui les traitent : ſouvent ils doivent leur ſalut à l'excellence de leur tempérament, & réchappent malgré les plus grands écarts : mais on n'en doit pas moins conclure qu'il vaudroit mieux les éviter & ne s'attacher qu'à une marche méthodique fondée ſur les vrais principes.

Moyens d'arrêter le progrès des Maladies Epidémiques de la troiſième Claſſe (§. 6).

182. Nous avons renfermé ſous cette troiſième Claſſe, toutes les maladies qui mé-

ritent le nom de *Peſte*, & nous avons déſigné (§. 6) les caractères particuliers auxquels on pouvoit les reconnoître. Au reſte, il ne paroît pas que l'on puiſſe appliquer ce nom à un genre déterminé de maladies dont les ſymptômes ſoient toujours *identiques*, & ſpécialement affectés au même ſiége. Car, dit Galien (*a*), & ſon ſentiment eſt celui de tous les Auteurs ;

« La Peſte n'eſt pas le nom propre & » caractériſtique d'une maladie quelconque ; » mais il convient à toute eſpèce de mala» die très-*meurtrière* & qui ſe répand en » même tems ſur beaucoup de Perſonnes... »

Ce jugement eſt confirmé par le tableau des Peſtes qui ſe ſont manifeſtées dans différens ſiécles. En effet

Dans la deſcription très-étendue qu'Hipocrate nous a laiſſée des Peſtes qui, dans ſon tems, ont ravagé la Perſe, la Péonie,

(*a*) Comment. 3. in 3. Epidem,

l'Illirie, Athênes & quelques Villes de la Grèce; on lit (*a*) que les Eréſipéles d'une mauvaiſe nature enlevoient beaucoup de malades; que d'autres périſſoient de maux de gorge, de fiévre ardente avec phrénéſie; d'ulcères dans la bouche, de tubercules aux parties de la génération, de charbon, de diarrhée, de différentes eſpèces de fiévres, &c.

Dans la Peſte qui déſola toutes les Provinces de l'Empire Romain, & s'étendit très-loin ſous Marc-Auréle & Lucius-Verus, Galien rapporte que la fiévre étoit fort petite dans cette maladie; mais entre autres ſymptômes, celui qui diſtinguoit cette Peſte de celles d'Athênes décrites par Thucydide, étoit la gangrêne qui ſurvenoit à l'extrêmité des pieds.

Suivant le tableau hiſtorique qu'Evagre nous a tracé de la Peſte qui regna ſous

---

(*a*) Lib. 3°. de Morb. Vulgarib.

l'Empereur Juſtinien, environ l'an 544, les accidens furent variés ſuivant les différens ſujets. En effet, comme le dit M. Aſtruc (*a*) d'après cet Auteur, les uns avoient les yeux étincellans & rouges, le viſage tendu & bouffi, le goſier enflammé & mouroient très-promptement; les autres avoient le cours de ventre, une fiévre ardente, des bubons aux aînes, & périſſoient dès le deuxième ou le troiſième jour de la maladie, avec toute leur connoiſſance & leurs forces: il y en avoit d'autres qui tomboient dans le délire & mouroient maniaques; enfin les charbons dont le corps étoit couvert en faiſoient périr beaucoup, &c.

On trouve dans Guy de Chauliac, la deſcription de la Peſte très-meurtrière qu'il eut occaſion de voir à Avignon en 1348 & en 1360. Elle ſe manifeſta dans le commencement, par la fiévre & le crachement de

(*a*) Diſſertat. ſur l'Origine de la Peſte, p. 36.

ſang, & l'on en mouroit en trois jours. Par la ſuite, le crachement de ſang ne paroiſſoit plus; mais à la fièvre continue, il ſe joignoit des charbons & des bubons aux aînes ou aux aiſſelles.

Depuis l'an 1525, jusqu'en l'an 1530 (*a*), on fut expoſé en France, comme en beaucoup d'autres Royaumes, aux déſaſtres d'une Peſte, dont le caractère étoit différent de celui de toutes les autres Peſtes connues. La maladie conſiſtoit dans des ſueurs très-copieuſes qui duroient juſqu'à ce que le mal fût fini d'une manière ou d'une autre, ce qui arrivoit ordinairement dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Elle prit le nom de *Sudor Anglicus*, ou de *Suette*, à raiſon de ce ſymptôme & du lieu où elle fut la plus violente.

Un des accidens les plus particuliers de la Peſte de Hongrie, arrivée en 1566, & qui

(*a*) Fernel, de abdit. rerum cauſ. lib. 2°. cap. 12°.

ne paſſa en France qu'en 1575, étoit une douleur & une tenſion ſi grande dans la région épigaſtrique, vers le creux de l'eſtomac, qu'on n'y pouvoit pas ſoutenir les attouchemens les plus légers ; d'ailleurs cette Peſte étoit ſans bubons, ce qui avoit été déjà obſervé dans pluſieurs autres, & ce qui en établiſſoit la différence avec celles qui s'étoient manifeſtées dans d'autres tems.

Enfin on a remarqué des faces différentes dans la Peſte du dernier ſiécle, & la dernière qui a ravagé la Provence & le Gévaudan, & qui commença environ l'an 1720.

De ces détails & de beaucoup d'autres que l'on trouve dans les Auteurs, mais que nous ſupprimons à deſſein, il ſuit que la Peſte eſt donc un Prothée, c'eſt-à-dire, que comme lui, elle change ſouvent de formes ; qu'ainſi ce n'eſt point une maladie particulière, qu'elle ſe cache ſous les apparences de la plûpart des Maladies Epidémiques &

même Sporadiques ; mais qu'elle eſt, ſelon toutes les apparences, fomentée par des levains beaucoup plus ſubtils & plus actifs que ceux qui ſe développent dans les maladies de la première & de la ſeconde Claſſe dont nous avons déjà parlé.

183. Le ſentiment de la plûpart des Auteurs, eſt que la Peſte prend toujours naiſſance vers la zône torride, & que c'eſt delà qu'elle eſt apportée en Europe où elle eſt véritablement étrangère. De leur opinion & des preuves dont ils l'appuient, il ſemble qu'on devroit conclure que la Peſte ne peut naître ſpontanément dans d'autres pays ; mais qu'elle eſt ſpécialement affectée, comme endémique, à l'Egypte, à l'Ethiopie, à la Perſe, aux Indes, à Conſtantinople, & en beaucoup d'autres lieux, d'où elle ſe répand quelquefois dans les autres parties de l'univers.

Mais malgré les caractères d'évidence que les partiſans de ce ſyſtême croient lui trou-

ver, il nous paroît trop exclusif. En effet; selon beaucoup d'autres Auteurs, les Pestes ne doivent leur origine qu'au mouvement des astres, qu'au dérangement des saisons; enfin, comme le dit Fernel, qu'à une qualité occulte & maligne qui vient du ciel: l'on a observé que le développement des miasmes pestilentiels a toujours été précédé ou d'une extrême sécheresse, ou au contraire d'inondations & de grandes pluies: on sçait que la plûpart des Pestes ont succédées aux tremblemens de terre, à l'éruption des volcans; & plusieurs Historiens nous ont appris que quelques-unes avoient été annoncées par une prodigieuse quantité d'insectes, comme des Mouches, des Sauterelles, des Chenilles, &c. Delà ne peut-on pas conclure que les Pestes peuvent indistinctement prendre naissance dans les pays où toutes ces causes, ou même quelques-unes d'entre-elles, agissent sensiblement & se continuent assez longtems pour char-

ger l'air de principes nuiſibles & mortels?

Enfin on demande aux partiſans de l'*exoticité* de la Peſte, ſi cette maladie ne ſe manifeſteroit pas dans un pays quelconque dont on n'auroit pas ſoin d'écarter toutes les cauſes de corruption: par exemple, dans une Ville où l'on négligeroit l'inhumation des cadavres, où l'on laiſſeroit croupir les boues, les excrémens des animaux, & en général tout ce qui laiſſe exalter beaucoup de principes très-volatils & très-actifs? Certainement, en admettant cette hypothèſe, on ne peut diſconvenir que les Habitans d'une telle Ville ne pourroient échapper aux ravages d'un règne très-deſtructeur, & qui, par communication, s'étendroit bientôt au loin; car on ſçait avec quelle facilité & par combien de moyens la Peſte ſe propage.

Cependant nous n'héſitons pas de convenir que cette affreuſe maladie ne doive plus ſouvent exiſter dans les pays méridionaux que par-tout ailleurs, parce qu'ils ſont plus

exposés au concours des différentes causes qui lui donnent naissance. En effet, la qualité de l'air, la nature du sol, la chaleur excessive de ces contrées, apportent dans la constitution intérieure de la plûpart des substances minérales, végétales & animales qu'elles fournissent, une variété considérable si l'on les compare à celles des autres régions situées dans les zônes froides & tempérées. (Voy. §. 121) D'un côté, les productions végétales renferment des principes plus exaltés, & par conséquent plus nuisibles; les poisons y sont plus subtils; il y existe un plus grand nombre d'animaux dont le venin est plus actif & plus dangereux; de l'autre côté, les Habitans de ces contrées y ont le tempérament plus foible, la fibre plus lâche, les digestions moins bonnes, & les fluides plus disposés à la dissolution putride. Ils sont donc plus susceptibles de toutes les impressions que peuvent faire les causes qui les environnent & qui agissent sur eux.

Mais ce qui arrive habituellement dans les pays dont nous venons de parler, peut avoir lieu accidentellement dans beaucoup d'autres. Ainſi, il n'eſt point impoſſible que dans les zônes tempérées on reſſente, au moins pour un certain tems, des influences preſque ſemblables à celles des pays chauds; que les tempéramens y perdent les avantages de leur conſtitution primitive en raiſon des nouvelles cauſes auxquelles ils ſont expoſés; & dans ces cas, qu'il ſe manifeſte un règne peſtilentiel qui ſeroit du *crû* du pays même, & ne différeroit peut-être de ceux qui nous viennent des régions méridionales que par la nature des levains dont l'activité & la volatilité pourroient être moindres, quoiqu'aſſez développées pour s'étendre au loin, & faire périr le plus grand nombre des malades qui en ſeroient infectés.

184. Au reſte, nous ne connoiſſons nullement la nature de ces levains; mais à en juger par les effets très-prompts & les acci-

dens très-graves dont ils ſont ſuivis, on pourroit conjecturer qu'ils doivent être auſſi ſimples que les principes ſecondaires (§. 42) & que c'eſt la ſimplicité même de leurs parties conſtituantes qui les rend ſi dangereux & ſi actifs.

Ce ſont eux dont pluſieurs conditions peuvent retarder ou favoriſer le tranſport (§. 18) & qui après avoir, pendant quelque tems, ſuſpendu leur action, enſorte qu'ils paroiſſent diſſipés, reviennent enſuite exercer de nouveaux ravages (23).

Ce ſont eux auſſi, ſuivant toutes les apparences, qui, n'étant point toujours réunis en ſuffiſante quantité pour former un règne complet & très-étendu, ou peut-être, qui ayant déjà été affoiblis à force de paſſer d'un ſujet dans un autre, donnent quelquefois lieu à des ſymptômes peſtilens (§. 8) qui ſe joignent aux maladies de la ſeconde Claſſe, en augmentant le danger, & leur donnent le caractère caché dont parlent

Boerhaave, Sydenham & tous les Auteurs.

185. Comme nous ignorons la nature des levains qui apportent la Peſte, nous ne pouvons indiquer aucuns moyens phyſiquement sûrs d'arrêter leurs progrès & leurs ravages;

Mais le raiſonnement & l'expérience des ſiècles qui nous ont précédé, nous apprennent que ceux qui ſont les plus propres à diſſiper ces règnes fâcheux, ſont

1°. De ménager un libre cours à certains vents qui ont apporté les Miaſmes contagieux, & pour cet effet, de ſapper des montagnes qui les empêchent de paſſer outre.

2°. D'allumer des feux dans les endroits où le règne eſt établi, & d'y brûler des matières réſineuſes & bitumineuſes (§. 148) qui corrigent la mauvaiſe qualité de l'air.

3°. De purifier par le feu, par l'évent & par les fortes leſſives, les linges, les habits, les meubles, & tout ce qui a été employé au ſervice des malades.

4°. De brûler les cadavres auſſi-tôt la mort.

5°. De défendre expreſſément de ſe couvrir de laine, ou de toute autre étoffe moëlleuſe & capable de ſervir de foyer aux levains peſtilentiels.

6°. De ſubſtituer à ces habillemens la toile, les camelots, la ſoie, ou tout autre vêtement d'un tiſſu liſſe & très-ſerré.

7°. D'empêcher toute communication avec les malades, & de ne les laiſſer viſiter que par les perſonnes ſeules obligées de les approcher par leur état, ou par leur miniſtère.

8°. D'arrêter enfin tout commerce avec les Etrangers, & de leur défendre l'abord des lieux infectés, malgré l'appas du gain qui pourroit en attirer quelques-uns.

187. Quant au traitement des malades,

1°. On doit éviter ce qui augmente la putridité & la diſſolution des humeurs; en conſéquence proſcrire les bouillons, les ge-

lées préparées avec les chairs des animaux ; & toute eſpèce de viande.

2°. Il faut ſaigner très-peu, ouvrir les bubons ſans attendre leur maturité, & faire de profondes ſcarifications dans les tumeurs auſſi-tôt qu'elles s'élèvent; les recouvrir enſuite des plus puiſſans défenſifs, & même y appliquer le feu.

3°. Employer intérieurement les boiſſons les plus antiſeptiques d'une qualité froide ou chaude, ſuivant la nature de la maladie; mais éviter ſoigneuſement les extrêmes dans leſquels il eſt aſſez ordinaire de tomber.

4°. Coucher les peſtiférés ſur le crin ou la paille, dans des lits qu'on doit laiſſer ſans rideaux & approcher de quelque endroit où l'air puiſſe être renouvellé.

5°. Entretenir continuellement dans leur chambre un feu qui brûle avec flamme, y jetter de tems en tems des matières réſineuſes & aromatiques.

6°. Répandre différens parfums, ou au

moins des liqueurs ſpiritueuſes & anti-putrides dans toute la maiſon.

7°. Enfin tirer ſur-tout des indications des moyens qui ſoulagent, & de ceux qui nuiſent.

188. Le Miniſtère Public & les Médecins doivent veiller à ce que toutes ces précautions concourent en même-tems dans la Ville, dans tous les endroits où le règne eſt établi, & dans les maiſons de chaque particulier. L'Etat doit ſubvenir à la dépenſe pour les pauvres, par leſquels ces maladies ont coutume de commencer, & par leſquels elles ſe propagent, parce qu'ils manquent des moyens qui leur ſeroient néceſſaires pour être traités avec les ſoins qui les conſerveroient & empêcheroient leur état de devenir nuiſible au reſte de la ſociété.

Telles ſont les vues générales par leſquelles nous avons cherché à ſatisfaire au problême. Nous ne nous ſommes point diſſimulé les difficultés, & nous n'avons pas craint

d'avouer

d'avouer qu'il reſtoit encore beaucoup de découvertes à faire avant de connoître, de *prévoir*, de *prévenir* & de pouvoir *diminuer* la ſomme de ces maladies.

Mais nous croyons devoir ajouter que quelque abondance de lumières qu'on doive attendre pour le progrès de la Théorie Médicale, du travail de tous les Sçavans des différens ordres ; elles contribueront peu au bien de l'humanité ſi, au mépris des plus ſages Ordonnances, on laiſſe ſubſiſter des abus qu'il feroit facile de faire ceſſer.



ADDITIONS
AU MÉMOIRE SUR LES ÉPIDÉMIES.

189. NOus avions terminé à ce dernier paragraphe le Mémoire qui a été préſenté à la Faculté de Paris, & que nous n'avions intitulé que ſous le nom d'*Eſſai*. Mais perſuadés que la plûpart des principes

que nous avions établis, étoient beaucoup trop pressés pour être facilement saisis par des personnes peu versées dans les connoissances de la Médecine, nous nous étions engagés à développer par la suite plus particulièrement les idées que nous avions seulement esquissées. Voilà en quels termes nous nous étions expliqué à cet égard :

« Peut-être trouvera-t-on que nous n'a-
» vons pas suffisamment développé les rap-
» ports étroits qu'ont entre-eux tous les
» objets que nous avons traités. Mais cet
» Essai étant destiné à paroître devant des
» Juges éclairés, nous eussions craint de
» leur présenter toutes les conséquences de
» nos prémisses, & de fatiguer leur patience
» par des détails aisés à saisir. Au reste,
» comme cet Ouvrage ne doit encore être
» regardé que comme un simple canevas ;
» s'il mérite les suffrages de l'illustre Com-
» pagnie préposée pour l'examiner, nous
» pourrons, par la suite, l'étendre davantage

» & travailler ſpécialement pour les Lecteurs
» moins inſtruits ».

C'eſt dans l'intention de remplir ces engagemens, que nous avons augmenté ce Mémoire de beaucoup de notes qui doivent le rendre moins abſtrait & d'une utilité plus générale. C'eſt auſſi dans les mêmes vues, qu'en paroiſſant encore revenir ſur des ſujets déjà traités, nous ajoutons ici un Tableau qui eſt preſque le réſumé de l'Ouvrage, & quelques réflexions ou commentaires que nous n'aurions pu inſérer ailleurs avec une étendue ſuffiſante, ſans paroître nous écarter de notre objet principal.

190. Sans doute, il n'échappera à aucuns de nos Lecteurs, que ce *Poſt-ſcriptum* & quelques détails qui ont été renfermés dans la troiſiéme Partie de ce Traité, n'appartiennent pas plus particulièrement aux Maladies Epidémiques, qu'à toutes celles qui attaquent indiſtinctement divers ſujets dans tous les tems & ſans uniformité de caractères :

ſans doute auſſi, l'on jugera que ces mêmes détails ne doivent pas immédiatement & néceſſairement appartenir à la ſolution du Problême. Mais à cela nous répondons qu'entraînés par l'étroite liaiſon qu'ont entre-elles toutes les branches d'une même ſcience, & convaincus du beſoin de les connoître, & de s'y attacher quelquefois pour mieux ſaiſir les rapports de chacune d'elles avec le tronc d'où elles naiſſent, nous n'avons pu nous empêcher d'en ſuivre quelques-unes, & d'annoncer par-là combien il importeroit qu'elles fuſſent connues par les perſonnes qui ſe conſacrent au ſecours des malades (*a*). Mal-

(*a*) Il eſt inutile de dire que cette réflexion & quelques autres du même genre répandues dans cet Ouvrage, ne tombent nullement ſur ces Hommes eſtimables & précieux à la Société que leurs talens plus que leurs lettres rangent dans la Claſſe des vrais Médecins : & que notre intention n'eſt pas même de déſigner ici beaucoup de Chirurgiens éclairés qui joignent des principes à une bonne expérience, & que la plûpart des malades éloignés des grandes Villes appellent avec autant de ſuccès, qu'ils trouvent en eux de diſcernement & de prudence.

heureuſement un zéle aveugle eſt chez la plûpart de celles qui haſardent des conſeils, *la raiſon ſuffiſante* qui les dirige au défaut de la ſcience que l'on acquiert par les veilles & le travail le plus aſſidu. Nous ne prétendons point que ce Traité les inſtruiſe ſuffiſamment ; mais puiſſe-t-il du moins leur apprendre quelles ſont les difficultés de l'art ; combien de genres d'étude il faut embraſſer pour être digne de donner un avis ſalutaire ; & à quels reproches s'expoſe quiconque riſque témérairement, & ſans autre guide qu'une dangereuſe routine, d'adminiſtrer des remédes dont il ne connoît ni la force, ni la doſe, ni la maniere d'agir, à des malades dont il ne connoît ni la conſtitution, ni les vices, dans des circonſtances où les remédes qu'on leur préſente, loin d'être un ſecours, peuvent devenir un vrai poiſon.

Envain formerions-nous ici le vœu d'être aſſez connus de nos Lecteurs pour qu'ils fuſſent perſuadés qu'il n'entre dans ces réfle-

xions ni esprit de critique, ni ce qu'on appelle *jalousie de métier :* nous sçavons que rarement on trouve dans les autres l'esprit de justice qu'on en pourroit attendre. Mais trop souvent témoins des abus qui résultent de la confiance que l'on établit en bon nombre de gens sans érudition, sur la foi seulement de leur *jactance* & sur leurs brillantes promesses, il doit nous suffire d'être animés par la vue du bien, pour oser présenter le vrai : & c'est le témoignage intime que nous nous rendons de ne pas être mûs par d'autres motifs, qui nous détermine à laisser subsister cet article & quelques autres tels qu'ils sont dans ce Traité.

§. 191. *TABLEAU*

Des différens Vices auxquels est exposé le Corps Humain, par l'action des substances considérées d'une manière générale dans leurs principes constituans, dans leurs qualités sensibles, & dans quelques circonstances qui influent sur leur manière d'être & d'agir.

1°. *Effets des substances considérées dans leurs principes constituans.*

192. Les Acides.	*Déflegmés & purs, introduits dans les vaisseaux.*	occasionnent	La Mort subite. L'Erosion des solides.
	Très-affoiblis, mais dont la présence se manifeste encore très-sensiblement au goût, comme on peut la reconnoître dans les vins nouveaux, les fruits verds, &c.		Les Coagulations Lymphatiques. Le Desséchement des Fibres. Les Obstructions. La Sécheresse du Ventre.
193. Le Phlogistique. Le Soufre enflammé. Les Mofettes. L'Air qui se dégage des substances fermentantes.	*Lorsqu'on est exposé à toute leur action.*		L'Apoplexie & quelquefois la Mort subite.
	Lorsqu'ils agissent en moindre quantité, & quand ils sont répandus dans un courant d'air qui les affoiblit.		Les Syncopes. Le Vertige. Le Vomissement. L'Orthopnée. L'Hémoptisie.

194. LES PRÉCIPITÉS. LES FLEURS. LES EXHALAISONS ET DISSOLUTIONS MÉTALLIQUES.

Lorsqu'ils ne sont engagés dans aucune base, & qu'ils sont pris en une certaine quantité.

occasionnent

- Les Convulsions les plus graves.
- Des Vomissemens Sanguinolens.
- Une Altération inextinguible.
- La noirceur de la Langue.
- L'Ulcération
  - de l'œsophage.
  - de l'estomac.
  - des intestins.

Lorsque la quantité est beaucoup moindre, & quand leur action est affoiblie par celle des excipiens.

occasionnent

- Des Coliques atroces.
- La douleur des Lombes.
- La Passion Iliaque.
- Les Inflammations.
- Les Déjections immodérées en dessus & en dessous.

Lorsqu'enfin ils n'entrent dans d'autres substances que dans des proportions très-foibles, comme par exemple, dans le vin adouci par la Litharge, dans des alimens préparés dans des vaisseaux mal étamés; enfin lorsqu'on n'est exposé qu'à leur évaporation presque insensible, comme le sont les Miroitiers, les Peintres, &c.

occasionnent

- Le tremblement des Membres.
- La colliquation des Humeurs.
- Le Marasme.
- La Phtysie dorsale.
- De petits ulcères dans différens siéges.
- La Paralysie des intestins.
- La Colique proprement dite métallique, & qu'on appelle vulgairement Colique des Peintres.

195. LES ALKALIS. *occaſionnent*

Fixes très-purs introduits dans les vaiſſeaux.

- La Mort ſubite.
- L'Excoriation.

Affoiblis par quelque baſe.

- Les Rapports nidoreux.
- Les Eruptions cutanées.
- Le Soda.
- L'Altération.
- Les Aphthes.
- Les Fiévres putrides.
- Les Fiévres intermittentes.

Volatils non corrigés & à grande doſe.

- Les Inflammations.
- Les Excoriations.
- La Diſſolution des humeurs.
- Les Ophtalmies.

Mitigés, mais contenus encore en proportion exceſſive dans les mixtes.

- Les Angines gangréneuſes.
- Les Fiévres malignes.
- Les Exanthêmes.
- Les Fiévres pétéchiales.
- L'Abolition des forces.
- *Probablement* Les petites Véroles.
- La Suette & quelques Maladies Peſtilentielles.

196. LES SELS NEUTRES.	*Lorsqu'ils dominent dans une quantité excessive, sans être suffisamment adoucis par des excipiens.*		Les Diarrhées. Les Diabetes. La Toux. L'Irritation des parties nerveuses.
197. LES EXHALAISONS BITUMINEUSES.	*Lorsque les matieres ne brûlent point en plein air.*		Les Etouffemens. Les Dyspnées. Le Crachement de sang. La Toux.
198. LE PRINCIPE TERREUX.	*Quand il est surabondant.*	occasionnent	Les Engorgemens. Les Obstructions. Différentes espéces de tumeurs. La diminutions des évacuations accoutumées.
199. LES HUILES GRASSES.	*Non altérées, mais excédentes.*		L'Atonie. La Stagnation des liquides. L'Anorexie. Les Excrétions intestinales.
	Lorsqu'elles sont rances.		Les Inflammations des premieres & des secondes voies. La Phlogose des intestins. Les fausses digestions. Les Borborygmes. Les Coliques flatulentes.

200. LES HUILES ESSENTIELLES AROMATIQUES.	*Lorsqu'elles sont dégagées des mixtes, ou quand elles y sont contenues avec excès.*	occasionnent	L'Eréthysme des solides. Le dépouillement de la partie séreuse. Les Fiévres étiques. Cette disposition du sang dans laquelle il semble tenir du caractère des résines.
201. LE FLEGME.	*Quand il surabonde.*		Les Cocluches. La *Gripre.* Les Catharres. Les Fluxions. Les Rhumes. Les Diarrhées. Les Œdémes.
	Lorsqu'il manque ou n'est point en suffisante quantité.		Le Deffécnement. Les Constipations. La Maladie noire. Les Inflammations. Les Obstructions.
202. LES MUCILAGES.	*Non fermentés & très-épais.*		Les Tympanites & les vents. La lenteur des digestions. L'Epaississement des liqueurs. Les Engorgemens des Bronches. Les Asthmes secs.
	Etendus dans un liquide qui diminue leur consistance.		L'Atonie ou le relâchement des fibres. Les Diarrhées. La Pituite des premieres voies. Les Congestions humorales.

2°. *Effets des substances considérées relativement à leurs qualités sensibles.*

203. La Chaleur.

Telle qu'elle est lorsque le Mercure se soutient entre le vingtième & le vingt-cinquième degré du Thermometre de M. de Réaumur; lorsqu'elle ne dure que quelques jours & succéde à un tems très-humide.

occasionne

L'inertie presque totale des Solides.
La lenteur des Circulations.
Les Sueurs immodérées.
La pression du Sang sur des vaisseanx qui n'offrent point de résistance, & laissent échapper ce liquide. De-là,
Les Vomissemens. Crachemens. Pissemens de Sang, &c.
Le même effet sur la Lymphe, la Pituite, &c. De-là
Les Apoplexies.
Les Indigestions.
Les Dysenteries.
La décomposition des Humeurs.
Les Fiévres putrides.

Lorsqu'elle dure long-tems, & est accompagnée de sécheresse.

Le dépouillement de la Sérosité.
Les Inflammations.
Les Fluxions de poitrine.
Les Phrénésies.
Les Esquinancies.
La raréfaction des liquides & les effets très-variés qui en résultent suivant le tissu des vaisseaux & des parties qui y sont exposées. *Voy.* 209.

204. LE PASSAGE SUBIT D'UN DEGRÉ DE CHALEUR CONSIDÉRABLE A UN DEGRÉ BEAUCOUP MOINDRE.

Spécialement sur les tempéramens pituiteux, flegmatiques, replets, & sur les Personnes dont la fibre est lâche, ou sur celles qui suivent un régime émollient.

occasionne

(a) Les Péripneumonies.
Les Rhumes.
Les Catharres.
Les Fiévres tierces, quartes.
Les Douleurs Rhumatisantes.
Les Fluxions sur les Yeux.
Les Apoplexies.
En général toutes les maladies qui résultent des évacuations supprimées, mais sur-tout de l'insensible transpiration considérablement diminuée, comme
Les Fiévres rouges.
Les Fiévres miliaires.
Les Echauboulures.
Les Epinyctides.
Les Erésipéles, &c.

(a) Les Maladies comprises dans cet Article ont en général coutume de regner vers le commencement de l'Automne, & il n'est point rare qu'à la même époque, il y ait des symptômes qui caractérisent la dissolution putride des humeurs, surtout quand à la diminution sensible de la chaleur se joint un tems humide & pluvieux.

205. LE FROID.	*Tel qu'il se fait sentir lorsque le Thermométre est à 5, 6, 7 ou 8 degrés au-dessous du point de la congellation.*	occasionnent	La diminution de la transpiration insensible & des autres évacuations excepté de l'Urine. L'engorgement des vaisseaux du centre. Les Constipations. Les engorgemens Lymphatiques & les effets qui s'ensuivent.
	Extrême.		La Mort presque subite par Apoplexie. La Gangrène des extrémités, & les autres accidens de l'Article ci-dessus, mais plus marqués.
206. LE PASSAGE TRÈS-SUBIT D'UN FROID TRÈS VIF, A UN FROID PLUS MODÉRÉ.	*Tel, par exemple, que celui de 5 degrés au-dessous de la glace, à 5 ou 6 degrés au-dessus du même terme.*		Les Rhumes. Les Congestions Catharreuses. Les Fluxions. Les Diarrhées. Le retour des maladies Eruptives ; *Et généralement* tous les accidens qui résultent d'un relâchement trop considérable & trop prompt.

207. **L'Air sec.** *Sur-tout quand il eſt long-tems tel & quand ſon action ſe porte ſur des tempéramens ſanguins, naturellement chauds, ou peu abondans en ſucs.* occaſionne

Dans ſes premiers effets.

La tenſion & l'irritabilité des Fibres.

La rapidité de la Circulation.

L'Expreſſion des Glandes, & la ſécrétion plus abondantes des ſucs qu'elles contiennent.

Dans ſes effets ſecondaires.

Le dépouillement de la partie la plus fluide de nos Humeurs.

L'Acrimonie & la chaleur de leurs principes les plus fixes.

La Séchereſſe { de la Langue. du Ventre. de la Peau. }

Cet état des Solides qui laiſſe craindre leur prochaine éroſion par ſuite de leur ton forcé.

Les Toux gutturales & convulſives.

Les Aſthmes ſecs.

La Strangurie.

Les Maladies Inflammatoires, & *en général* toutes celles qui ſont occaſionnées par le défaut des ſucs qui humectent & lubréfient les reſſorts du corps humain (*a*).

(*a*) Si à la ſéchereſſe ſe joint la chaleur ou le froid, les vices de l'une & de l'autre de ces qualités, en ſe combinant avec ceux que fait naître la ſéchereſſe, en rendent les effets plus ſenſibles, plus prompts & plus redoutables.

208. **L'Air Humide.**

Sur-tout quand cette température continue long-tems.

occasionne

Dans ses premiers effets.

Le relâchement des Fibres.

La lenteur des Mouvemens des ventricules du Cœur.

La stagnation des Humeurs.

Leur décomposition, ou au moins leur altération, à moins que le ton des Solides ne se releve, & qu'elles ne soient reportées dans le torrent de la circulation, ou pour peu qu'elles aient été viciées, elles excitent le désordre jusqu'à ce que la coction en ait été faite, & qu'elles soient expulsées par les voies des excrétions.

Dans ses effets secondaires.

Tous ceux que nous avons exposés à l'Article du Flegme surabondant, & de plus, la plûpart des Maladies Eruptives, comme

Les Erésipeles.

Les Fiévres rouges.

Le Millet, &c.

Les Maladies caractérisées par les évacuations surabondantes des humeurs excrémentielles, telles que les Jaunisses, les Diarrhées, les Rhumes, les Sueurs immodérées, &c. *enfin*, les Œdémes, les Fluxions, les Fiévres Putrides (*a*).

(*a*) Il faut observer que ces différens effets sont bien plus sensibles sur les tempéramens pituiteux, les Femmes, les Enfans & les Personnes Cacochymes; que d'ailleurs ils peuvent encore devenir plus graves & plus variés par la combinaison du chaud & du froid avec lesquels l'humidité concourt souvent.

209.

209. L'AIR RARÉFIÉ OU DEVENU LEGER.

- *Aſſez conſidérablement pour qu'il y ait une diſproportion très-ſenſible entre ſon poids ſur la ſurface du corps humain, & la preſſion que les humeurs exercent ſur les vaiſſeaux.* — occaſionne
  - La rupture des Vaiſſeaux.
  - Les Hémorragies.
  - Les Vomiſſemens, &c.
  - Le reflux du Sang & des Liqueurs dans les dernieres ramifications, & ſur-tout dans les parties molles où la réſiſtance eſt moindre, ſpécialement dans le cerveau & les poumons, d'où réſulte,
  - La compreſſion des Nerfs.
  - Les Convulſions.
  - L'Aſſoupiſſement.
  - La Paralyſie.
  - L'Apoplexie.
  - Les Syncopes.
  - Les Etouffemens.
  - Les Aſthmes.
- *A un degré moindre, mais deſorte cependant que l'équilibre qui doit naturellement exiſter entre ſa péſanteur & l'action de nos liquides en ſoit dérangé.*
  - Les mêmes effets que ceux que nous venons d'expoſer, mais beaucoup moins ſenſibles.
  - Une péſanteur univerſelle.
  - Une diſpoſition au ſommeil.
  - De fauſſes Nauſées.
  - Un embarras dans la Tête
  - Des Etourdiſſemens.
  - L'Engourdiſſement des Membres.

210. L'Air très-condensé, compact et pesant. *Sur-tout lorsqu'il agit sur des tempéramens foibles, pituiteux, dont la fibre est molle & peu rénitente.* occasionne

- Le défaut d'équilibre entre l'air intérieur renfermé dans les Viscères & l'air *ambient.*
- Une pression considérable sur tous les points de la surface extérieure du corps. Delà
- L'Engorgement du Sang & des autres humeurs dans les cavités & les viscères qui offrent le moins de résistance.
- Le déplacement de certaines humeurs vagues, comme celles du Rhumatisme, de la Goute, &c.
- *En général*, presque tous les effets que nous avons rapportés à la raréfaction dans les deux derniers Articles (*a*).

(*a*) Il y a peu de différences entre les effets qu'occasionne l'air raréfié & ceux que détermine l'air très-compact. Dans l'un & l'autre cas, il résulte également un défaut d'équilibre entre le poids de l'atmosphère & les fluides du corps humain, & c'est à ce défaut qu'on doit rapporter les désordres qui s'excitent dans l'économie animale & qui sont à-peu-près les mêmes, quoiqu'occasionnés par des causes qu'on croiroit absolument contraires. Il est vrai que quand l'air est trop léger, la colonne des fluides du corps humain presse de dedans en dehors, parce que l'air ne résiste pas; & que quand il est trop pesant, il presse les liquides de la circonférence vers le centre; mais les résultats de ces différentes pressions conduisent également aux engorgemens, aux phlogoses, à la rupture des vaisseaux, & à des symptômes absolument semblables en eux-mêmes.

211. LES EAUX DE CITERNES, DE PUITS, DE MARES, D'ÉTANGS.

Sur-tout quand elles ſont corrompues par les égoûts des fumiers, des boucheries, ou toute autre également propres à les gâter.

occaſionnent

Le trouble des Digeſtions.
Un mauvais Chyle.
L'apauvriſſement des Liquides.
Par ſuite de ces effets,
Les Fiévres Putrides.
Les Altérations Scorbutiques.
Les maux de Gorge.
Les Aphthes.
Des Ulcéres Cacoéthes.
Les Maladies de la Peau.

Lorſque le principe dominant qu'elles contiennent eſt acide & aſtringent.

La Coagulation des Humeurs.
Les Maladies Lymphatiques.
Les Obſtructions.
Les Gouëtres.
Les Conſtipations invétérées.

212. L'EAU MEME LA MEILLEURE.

Lorſqu'on en boit en quantité conſidérable immédiatement après une ſueur exceſſive, ou dans le tems même qu'elle dure, ſur-tout quand l'eau eſt froide, ou frappée de glace.

Le gonflement ſubit & la tenſion de l'Abdomen.
La Tympanite.
La douleur de Côté.
Les fauſſes Pleuréſies.
Le Saiſiſſement.
La difficulté de reſpirer.
Des douleurs Rhumatiſantes.

3°. *Effets des ſubſtances conſidérées dans quelques circonſtances qui influent ſur leur manière d'être & d'agir.*

213. **La fermentation des Végétaux et celle des sucs destinés a fournir les différentes espèces de vins.**

- *Lorſque toutes les parties fermenteſcibles ne l'ont pas ſubie, & tournent à la vapidité ou moiſiſſure.*
  - occaſionne
    - Le dérangement de l'Eſtomac.
    - Le vice des Digeſtions.
    - L'épaiſiſſement de la Lymphe.
    - Les obſtructions du Foie,
      - Du Pancréas.
      - Du Méſentére.
      - De la Matrice, &c.
    - La Dyſpraſe ou le mélange imparfait des principes qui doivent entrer dans la compoſition de nos Humeurs.
    - Différentes Maladies Cutanées.
    - Les Fiévres Ephéméres.
    - Les Synoques
      - ſimples.
      - putrides.
- *Même bien conduite & devenue ſpiritueuſe, enſorte que la ſaveur du corps fermenté, ſoit piquante, agréable & non-acide; lorſqu'on méſuſe de ſes produits.*
  - L'irritation des Nerfs.
  - Les Etourdiſſemens ou Vertiges.
  - Le Tremblement des Membres.
  - L'Ivreſſe.
  - Le Vomiſſement.
  - Les Nauſées.
  - La raréfaction des Liquides
  - Les Léthargies.
  - L'Imbécillité. *Et généralement* toutes les Maladies qui naiſſent du déſordre des Eſprits animaux.

LA FERMENTATION. — *Lorsque poussée trop rapidement & avec excès de chaleur, elle a communiqué à la liqueur ce vice qu'on appelle* tourner à l'aigre. — occasionne:

1°. Tous les effets que nous avons rapportés à l'Article des Acides.

2°. Ceux qu'occasionne un flegme devenu trop épais.

3°. Enfin ceux qui dépendent d'une liqueur ou boisson dont tous les principes sont dégénérés; mais surtout,

- La Cachexie.
- Les Impuretés de la masse du Sang.
- Les Fiévres tierces & quartes.
- Les Galles.
- Les Dartres.
- Les pâles Couleurs.
- La Bouffissure.
- Les Hydropisies.
- Toutes les suites enfin qu'entraînent les mauvaises digestions, & un chyle mal élaboré.

TABLEAU

Des différens Vices auxquels est exposé le Corps Humain, par des causes inconnues dans leurs principes, leurs qualités sensibles, & leur maniere d'agir.

214.	*Les influences des Climats & des Corps Célestes.* *Les Volcans.* *Les Vents.* *Les Innondations considérables.* *Différentes Vapeurs Atmosphériques.* *La fouille considérable des Terres & des Marais.* *Les Odeurs qui s'élévent d'un Champ de Bataille couvert de Cadavres.* *Les Miasmes qui sont transportés des Pays Etrangers, où la Peste peut être regardée comme Endémique.*	occasionnent	La petite Vérole. La Rougeolle. Les Fiévres Malignes. Les Angines. Les Erysipéles. Les Fluxions de Poitrine, & beaucoup d'autres Maladies accompagnées d'un caractère malin. La Suette. Les Bubons des aînes & des aisselles. La Gangrêne subite de différentes parties. La Putréfaction. La Mort assez prompte, & souvent violente. *Enfin* tous les Symptômes qui annoncent la Peste.

Fin du Tableau.

215. RÉFLEXIONS

Sur le Tableau des Vices auxquels eſt expoſé le Corps Humain, par les différentes cauſes que nous venons de préſenter.

1°. POur prévenir, autant qu'il eſt poſſible, toute eſpéce d'erreur ; nous avertiſſons qu'on doit ſuppoſer dans ce Tableau 1°. qu'il y a excès du principe quelconque dont nous annonçons les effets, & 2°. que ce principe agit dans des circonſtances qui concourent à rendre ſon action plus nuiſible.

216. 2°. Chacun peut ajouter à ce même Tableau, ſuſceptible d'être beaucoup plus étendu qu'il ne l'eſt ici, ſes obſervations particulières, & y développer avec plus de détail, les effets relatifs ou aux tempéramens, ou aux différens âges, ou aux conditions dans leſquelles agiſſent les diverſes cauſes que nous avons rapportées. Ce travail con-

tinué de main de Maître & ajouté au simple canevas que nous avons dressé, étendroit considérablement, & sous la forme la plus simple, les progrès de l'Art. Il offriroit une économie sur le tems qu'on est souvent obligé de perdre pour rechercher dans les Auteurs des principes trop épars dans le corps de leurs Ouvrages. Enfin il conduiroit plus directement à une pratique sûre & éclairée, en ne la fondant que sur des connoissances positives, & des observations fidéles qui indiqueroient nettement la bonne & la vraie méthode curative.

217. 3°. En parcourant ce Tableau avec attention, on y observera les mêmes Maladies occasionnées par des causes différentes. On verra, par exemple, que les Apoplexies, les Angines, les Suffocations, &c. peuvent être produites par l'extrême relâchement des fibres, & par l'excès de leurs tensions; on jugera qu'elles naissent également dans un tems chaud & sec, & dans

un hiver froid & humide. L'on ne pourra s'appercevoir de ces effets, ſans que la réflexion ne conduiſe à chercher s'il eſt vrai que les reſſemblances ſoient parfaites; ſi la nature des cauſes, abſolument différentes entre-elles, ne doit point changer l'ordre du traitement, quoique dans les apparences quelques ſymptômes ſoient les mêmes.

Ces recherches répandront un jour étonnant ſur la Médecine, en forçant de reconnoître 1°. que la même Maladie peut donc exiſter par excès de force dans les mouvemens du cœur, & au contraire par ſon défaut de reſſort; 2°. que les mêmes effets *en apparences* peuvent donc naître de plénitude & d'inanition; de l'épaiſiſſement & de la ſtagnation des liqueurs dans des vaiſſeaux trop foibles & trop lâches, ou au contraire de l'activité avec laquelle leur cours s'eſt précipité dans des vaiſſeaux très-tendus, d'un calibre trop étroit, & dont les parois n'ont pu réſiſter à la vive ſecouſſe qui leur étoit

communiquée ; & de ces principes on conclura qu'il faut donc oppoſer aux Maladies des moyens combinés ſuivant les cauſes immédiates, & non pas dirigés ſur les fauſſes indications que donnent ſouvent la plûpart des ſymptômes.

218. Nous ne pouvons mieux éclaircir ce point de doctrine qui eſt une des principales clefs de l'art de guérir, qu'en rapportant ici ce que nous trouvons dans le ſavant Commentateur (*a*) de Boërhaave à l'Article de la fauſſe Fluxion de Poitrine ; ou après nous avoir dit qu'elle vient d'un ſang chargé d'une pituite lente & froide (*b*) ;

(*a*) Vanſwieten, Comment. in Herman. Boërh. Aphor. Tom. II. §. 867.

(*b*) On ſera peut-être étonné que dans cet Ouvrage, nous ſoyons ſouvent revenus, & même avec une eſpéce d'affectation, ſur les Maladies qui dépendent de la lenteur de la circulation, de l'épaiſſiſſement des ſucs & de l'inertie des ſolides. Puiſſe l'importance que nous attribuons à ces cauſes, faire aſſez d'impreſſion ſur le plus grand nombre de ceux qui ſe

& qui, par cette cauſe, devenue imméable, s'arrête dans les eſpaces étroits des vaiſſeaux pulmonaires : il ajoute, « il naîtra donc un » mal ſemblable à la Péripneumonie inflam- » matoire ; car la partie affectée eſt la même ; » l'on obſerve pluſieurs ſymptômes (le point » de Côté, l'Etouffement, la Fiévre, le » crachement de Sang) communs à ces deux

---

conſacrent au ſervice des Malades, pour qu'eux-mêmes en examinent la valeur. Bientôt ils changeront la méthode curative qu'ils employoient preſque uniquement dans toutes les Maladies aiguës, en les traitant par des ſaignées multipliées, par des rafraîchiſſans, & en général, de même que ſi toutes étoient inflammatoires ou dépendoient de l'excès du ſang. Ils jugeront qu'il faut ſouvent relever le ton des fibres, diſcuter les humeurs, n'attaquer que le flegme, que la pituite, ou que la bile, conſerver le ſang, ménager les eſprits animaux : & ces indications bien ſuivies, les conduiront au ſuccès le plus prompt & le plus brillant ; tandis que par une marche contraire, ils développoient preſque toujours des ſymptômes ſous leſquels ſuccomboient leurs Malades, ou qu'ils précipitoient dans un état d'épuiſement, de langueurs & d'infirmités chroniques, ceux auxquels ils n'avoient point enlevé l'exiſtence.

» Maladies. Cependant il y a une grande
» différence dans la cauſe matérielle de l'une
» & de l'autre, puiſque dans la fauſſe Périp-
» neumonie, l'humeur muqueuſe froide &
» lente peut être facilement diſſoute dans
» l'eau chaude, & qu'on ne peut obtenir cet
» effet dans l'épaiſiſſement inflammatoire.
» D'ailleurs la Fiévre eſt beaucoup plus
» légére dans la Péripneumonie pituiteuſe
» que dans l'autre eſpèce ».

219. 4°. On pourroit ajouter à ce Tableau quelques colonnes de plus, & y inſérer les vrais ſpécifiques que l'on connoît tels par l'expérience, ou par le raiſonnement. Ainſi, le froid, tantôt ſubit, tantôt gradué par des paſſages ſucceſſifs, étant le moyen le plus sûr pour remédier aux effets d'un chaud exceſſif, on pourroit, par exemple, ajouter en cinquiéme colonne aux Articles *Raréfaction*, *Inflammation*, *Phrénéſie*, qui ne ſont que les effets d'une chaleur immodérée, les moyens rafraîchiſſans connus;

tels que l'eau froide, les fomentations froides, l'immerſion des membres dans l'eau froide, les ſaignées (en les regardant comme un reméde qui, par circonſtance, rafraîchit, &c.) Ainſi, les ſyncopes, les vertiges, les vomiſſemens & autres ſymptômes étant l'effet d'un phlogiſtique trop développé, du ſoufre enflammé, des mofettes; on pourroit, à côté de ces Maladies, faire un article du moyen le plus sûr pour les diſſiper, & qui conſiſte à expoſer le Malade au plus grand air, à l'arroſer d'eau froide, à lui faire avaler du vinaigre, ou quelque acide: Ainſi, les mêmes accidens, c'eſt-à-dire, les ſyncopes, les vertiges, les vomiſſemens ayant lieu à l'occaſion de l'extrême humidité de la ſaiſon, & de la ſtagnation des humeurs; on pourroit, par une cinquième diviſion, indiquer à côté de ces Maladies, les moyens deſſicatifs, toniques, évacuans qui conviennent le mieux, comme les amers, les plantes apéritives, les eſprits

volatils, les sels neutres: Ainsi, dans les affections qui reconnoîtroient pour cause un principe alkali trop développé, comme la prostration des forces, les exanthêmes, lés fiévres malignes; on annonceroit à côté de cette cause exposée dans le Tableau précédent, le bon effet des acides, des absorbans, des diluans prodigués à grande dose; des cordiaux antiputrides: Ainsi, &c. &c. (*a*).

(*a*) Qu'on ajoute ces nouvelles réfléxions & les vues de pratique qu'elles présentent à celles de l'Article précédent, & qu'on juge que les Maladies occasionnées par la chaleur, par le phlogistique, par l'humidité, par les alkalis, & dont nous venons d'indiquer les spécifiques, en ne nous occupant que de la nature de chacune de ces causes; qu'on juge donc que ces Maladies peuvent attaquer différens sujets, dont les uns ont naturellement ou accidentellement la fibre tendue, & d'autres l'ont foible & lâche; il nous semble qu'il sera facile de distinguer jusqu'à quel point, & avec quelle précaution on doit appliquer à ces Malades les remedes que demandent les causes ci-dessus. En effet, dans quelques circonstances, il faudra préparer le Sujet; dans d'autres, il faudra recourir aux spécifiques sans aucune préparation. Quelquefois on sera obligé de corriger, d'affoiblir ces mêmes remédes; souvent il faudra les faire concourir avec ceux

OBSERVATIONS
RELATIVES A LA PRATIQUE.

220. SOuvent le changement de tems fait plus chez les Malades, & accélère plus réellement leur guériſon, que les meilleurs moyens qu'un Médecin met en uſage; en ſuppoſant même que ces moyens tendent à produire le même effet que celui qui réſulte de la variation qui doit arriver dans l'état de l'atmoſphère. Ainſi, dans des Maladies qui demandent qu'on deſſéche, qu'on reléve le ton des fibres, tous les ſecours ſuggérés par l'Art ne réuſſiſſent que foiblement & lentement, malgré le diſcernement avec lequel on les emploie, ſur-tout ſi le tems reſte ce qu'il étoit: mais qu'il vienne à changer &

qu'exige l'état de la fibre & le tempérament. Nous ſupprimons ici les autres corollaires qu'on peut tirer de cette note, & l'application qu'on en peut faire à beaucoup d'autres circonſtances qui ſe réuniſſent dans une même Maladie.

à passer très-sensiblement de l'humide au sec ; les accidens de la Maladie disparoissent presque aussitôt, & avec la plus grande facilité. La raison de cet effet est aisée à saisir, & est fondée sur ce qu'on ne peut opérer qu'imparfaitement & même par des moyens dont l'effet est en partie détruit par la qualité dominante de l'atmosphère, ce que l'air fait de la manière la plus générale & la plus complette. Ce qui mérite d'être observé, c'est que la variation prochaine de la qualité de l'air, lorsqu'elle doit être contraire à celle qui dominoit, s'annonce au moins vingt-quatre heures d'avance sur le pouls aussi sensiblement qu'on en peut juger par le Baromètre. Cet effet est si marqué, qu'un Médecin qui, dans le même jour, voit un assez grand nombre de Malades, peut, par les différences que lui présentent leurs pouls comparés aux pouls des jours précédens, prédire avec certitude un changement de tems assez prochain & quel il sera.

221.

221. Souvent un moyen de guériſon dans qnelques Epidémies, eſt d'empêcher la communication des Malades entre-eux. En 1768, je fus appellé dans un Convent de Religieuſes où l'on élevoit de jeunes Demoiſelles qui étoient toutes attaquées d'une toux férine, accompagnée d'une légère ophtalmie. Les ſecours adminiſtrés à chacune d'elles furent inutiles pendant les huit ou dix premiers jours du traitement que je propoſai; mais après avoir conſeillé que les Malades ne fuſſent plus dans une chambre commune; & qu'on les logeât ſéparément dans différens quartiers, les mêmes remédes continués ſeulement huit autres jours, ſuffirent pour diſſiper entierement le régne qui duroit depuis trois ou quatre mois dans cette Communauté, & qui continua encore quelquetems dans la Ville.

222. On ne peut aſſez répéter à toutes perſonnes chargées de conduire une Maladie Epidémique, que preſque toujours on

mésuse des cordiaux, des alexitéres, & de ce qu'on appelle en général les *défensifs*, par suite du préjugé dans lequel on est qu'une Maladie, lorsqu'elle est épidémique & contagieuse, a un caractère malin qui ne doit céder qu'à ce genre de remédes. D'abord il est faux, du moins le plus souvent, que toutes les Maladies Epidémiques aient ce caractère malin qu'on leur suppose, quoique effectivement elles en aient ordinairement un qu'on ne connoît pas & qui semble caché; mais il ne l'est pas moins que les cordiaux, les aromatiques, & généralement les *espéces* si recommandées, comme l'ail, le camphre, la zédoaire, le *Calamus aromaticus*, les esprits volatils, & beaucoup d'autres, fussent des spécifiques assurés contre ce caractère de malignité, s'il existoit réellement. Il n'y a qu'un petit nombre de cas où ils puissent être placés avec succès; encore ne doivent-ils jamais être l'unique ou la principale base du traitement, comme cela n'est que trop

ordinaire. Ils ne peuvent être adminiſtrés que pour modérer quelques ſymptômes, fortifier les nerfs, & ranimer les mouvemens du cœur : mais, à ce titre, ils ne ſont réellement que des moyens auxiliaires, & c'eſt dans une autre ſource qu'il faut puiſer ceux qui tendent directement à opérer la guériſon. On doit porter le même jugement des *poudres de vipères*, des *bézoards*, & des autres *ſudorifiques* qu'on ne prodigue pas moins avec auſſi peu de raiſons, & toujours au plus grand détriment des Malades.

223. S'il eſt un bon, un puiſſant & preſqu'un sûr défenſif, c'eſt l'Air. Il faut y expoſer le Malade, le renouveller ſouvent, & ſur-tout empêcher qu'il ne ſe charge des exhalaiſons qui tranſpirent habituellement de tout ce qui l'environne, & de ſon corps même. Dans deux régnes Epidémiques, l'un de fiévres pétéchiales, & l'autre de dyſſenteries, dont le traitement me fut confié & qui exerçoient cruellement leur ravage, l'un

à Court-Champ, & l'autre à Pavant, ſitués tous deux dans le Soiſſonois, j'eus en 1761 & en 1763, la ſatisfaction de voir ceſſer la mortalité très-peu de tems après m'être tranſporté ſur les lieux; & ſans vouloir ici diſſimuler les avantages que je retirai d'une marche méthodique dans laquelle j'avois été dirigé par la nature des accidens, je ne doutai point que je n'avois ſpécialement dû le ſuccès dont mes ſoins avoient été ſuivis, à l'attention 1°. de faire introduire de l'air chez tous les Malades, par autant d'entrées que j'en trouvois dans les habitations. 2°. En laiſſant diriger cet air ſur les Malades pluſieurs fois par jour, ce qui ſouvent n'étoit poſſible qu'en éloignant de leurs lits la foule des parens, des voiſins, & de beaucoup de ſpectateurs inutiles dont ils étoient continuellement environnés. 3°. En diminuant le poids de leurs couvertures, & en m'oppoſant à tous les moyens qu'on mettoit en uſage pour provoquer ou entretenir les ſueurs. 4°. En-

fin, en faiſant répandre fréquemment du vinaigre ſur les hardes, les linges, & ſur des peles rougies au feu, ou ſur tout autre corps échauffé qui en excitoit l'évaporation. Il n'y a que ceux qui ſont témoins de l'effet de ces précautions, qui peuvent bien juger juſqu'à quel point elles ſont ſalutaires, & quel bien-être preſque ſubit elles apportent aux Malades.

224. Quelques apparences de diverſité que la plupart des maladies préſentent entre-elles, elles ne demandent pas autant de genres de ſecours différens qu'elles annoncent de variétés, ou dans leurs caractères, ou dans leurs ſymptômes. Souvent on peut les guérir avec un petit nombre de remédes qui ſont preſque toujours à-peu-près les mêmes. L'art eſt de ſavoir quel eſt le moment & la manière de les adminiſtrer. Pour rendre cette aſſertion plus ſenſible par un exemple; en regardant la ſaignée comme un ſecours que l'on met le plus ſouvent en

uſage, il eſt certain que dans beaucoup de cas, elle convient au commencement de la Maladie; que dans d'autres, elle ne doit être faite qu'après pluſieurs jours de traitement, & après y avoir diſpoſé le ſujet par les purgatifs; qu'enfin il y a des circonſtances où elle doit être réſervée pour la fin de la Maladie. Il eſt même bon de ſavoir que ſouvent un moyen de guériſon eſt de n'en faire aucune dans quelque tems que ce ſoit du commencement, du progrès, de l'état & du déclin. Il eſt vrai que ce n'eſt qu'un moyen négatif; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on fût bien convaincu que ſouvent on obtient un ſoulagement plus réel & plus prompt en n'agiſſant pas, qu'en employant un reméde à contre-tems ou ſans une utilité très-manifeſte.

225. Il n'eſt pas moins important de ſavoir qu'un moyen toujours matériellement le même, offre cependant des effets très-différens, ſuivant la manière dont on l'ap-

plique. Ainſi, pour ne pas ſortir de l'exemple de la ſaignée, elle agit très-diverſement ſuivant les circonſtances dans leſquelles on l'a fait, le moment qu'on choiſit, le nombre de fois qu'on la réitère, les vaiſſeaux qu'on ouvre, la quantité de ſang que l'on tire chaque fois, &c. car elle fortifie dans quelque cas, elle relâche dans d'autres, elle dégorge les parties ſurchargées, & quelquefois au contraire, elle attire la colonne du ſang, & augmente les embaras dans celles où la circulation eſt en retard; enſorte que dirigée par un Médecin ſuffiſamment verſé dans les connoiſſances Anatomiques, elle ſemble ſouvent être preſque ſeule capable de faire tout ce qu'on doit attendre de l'Art, même dans des Maladies qui paroiſſent oppoſées. Mais quelle prudence & quelle ſagacité ne faut-il pas pour en tirer tant d'avantages? Ce que nous diſons ici de la ſaignée, peut s'appliquer, ſous le même point de vue général, à preſque tous les moyens conſacrés au ſe-

cours des Malades. Dans les mains d'un bon Praticien, le Kermès minéral qui appartient à la Claſſe des Emétiques, ne devient ſouvent qu'un purgatif, qu'un diaphorétique, qu'un fondant, qu'un ſtimulant qu'il trouve le ſecret d'employer impunément & avec ſuccès dans des Maladies même où il paroît d'abord qu'il devroit être rejetté comme nuiſible. Mais par les doſes auxquelles il ſait le donner, par les remédes avec leſquels il le combine, par le choix heureux des momens où il l'adminiſtre, par les préparations qu'il a fait précéder; il ſemble opérer avec lui des cures ſouvent déſeſpérées dans diverſes Maladies qui paroiſſoient préſenter des faces abſolument différentes entre-elles. Or, il n'y a que le vulgaire ſtupide qui puiſſe croire qu'un tel Médecin n'emploie & ne connoît qu'un unique moyen avec lequel il traite indiſtinctement tous ſes Malades: car nous venons de prouver que le même reméde eſt pour un Praticien éclairé, un fonds conſi-

dérable dont il emprunte telle valeur qu'il lui plaît.

226. La plus grande faute qu'on puiſſe commettre dans la Pratique, eſt de vouloir attaquer chacun des ſymptômes qui ſe préſentent dans une Maladie, ſans prendre la peine de remonter juſqu'à la cauſe dont ils dépendent, & qu'il faudroit ſpécialement ſe propoſer de détruire. Ainſi, dans une Maladie aiguë, ſurvient-il un crachement de ſang? On ſaigne & l'on preſcrit des boiſſons aſtringentes: eſt-ce une toux? On a recours à un Looch, ou a une tiſanne béchique: le Malade tombe-t-il dans le délire? On ouvre la ſaphêne: a-t-il quelques défaillances? On lui compoſe une potion cordiale: ſe plaint-il de nauſées? On lui paſſe un émétique: enfin on ſemble ſuivre à la piſte chacun des accidens nouveaux qui ſe manifeſtent, pour y oppoſer autant de remédes nouveaux. Mais ces ſymptômes ne ſont que les ſignes d'un

désordre qui existe ailleurs ; souvent ils ne présentent point d'indications vraies ; & cependant les remédes avec lesquels on les combat, ont une action très-réelle qui, non-seulement, ne soulage point le Malade, parce qu'elle n'attaque point le vice immédiat & principal ; mais qui souvent encore irrite le mal de plus en plus, intervertit l'ordre des accidens ; dérange les crises, & porte par-tout la confusion. Ils prennent enfin la place d'un traitement méthodique auquel étoit attaché le salut du Malade.

227. Il est vrai qu'une des parties les plus difficiles de la Médecine, est de distinguer les accidens *essentiels*, de ceux qui ne sont que *symptomatiques*, parce que souvent ce qui n'est qu'un symptôme chez un Malade, est un vice idiopathique chez un autre, & parce que les nerfs, par la sympathie ou correspondance qu'ils établissent entre plusieurs parties dont le siége est souvent très-

éloigné, rendent quelquefois difficile le jugement que l'on doit porter ſur celle de ces parties qui eſt réellement & primitivement affectée. Mais cette difficulté même devroit être une raiſon pour exclure de l'exercice de la Médecine, quiconque n'a point aſſez de lumières pour ſaiſir ces diſtinctions ſi importantes, ſi précieuſes, & ſans leſquelles il eſt impoſſible que l'on n'expoſe les Malades aux haſards les plus dangereux.

228. Dans la plupart des Maladies caractériſées par la foibleſſe du pouls, & la ſtagnation des fluides, mais ſur-tout de la pituite & de la ſéroſité; dans les étourdiſſemens, les étouffemens; ſur la fin des fiévres putrides, lorſque les humeurs ſe portent vers les oreilles, occaſionnent la ſurdité, ou lorſque le viſage paroît bouffi; enfin dans preſque toutes les congeſtions lymphatiques; le meilleur ſecours qu'on puiſſe employer eſt l'emplâtre véſicatoire, appliqué tantôt à la nuque,

tantôt derriere les oreilles, quelquefois aux jambes, lorsqu'on veut opérer une révulsion, enfin aux cuisses ou à toute autre partie. On sait que la base de cet emplâtre est le plus souvent la poudre des Mouches Cantharides; mais il se présente ici plusieurs observations à faire sur ce remède, & sur la manière de s'en servir.

Ordinairement la poudre qu'on incorpore dans les graisses, les onguens ou le levain est beaucoup trop fine, tandis qu'il suffiroit que les Cantharides fussent grossièrement pulvérisées. En effet leur poudre, en pénétrant par les pores dans le tissu cellulaire & dans les routes de la circulation, y porte un principe alkali très-caustique qui donne souvent lieu à la rétention d'urine, à l'augmentation de la fiévre, & souvent à l'inflammation.

Le plus souvent aussi, on rend l'emplâtre trop actif & trop mordant, en y faisant en-

trer cette poudre dans une proportion exceſſive. Dans ce cas, il occaſionne une plaie très-vive & très-profonde, à laquelle ſurvient bientôt une inflammation conſidérable & une ſuppuration ſouvent trop abondante : d'ailleurs cette plaie expoſe à des panſemens très-douloureux, qui ne tendent qu'à fatiguer le Malade, ſans qu'il en retire autant de ſoulagement que l'on le croit.

229. Lorſque l'emplâtre a opéré ſon effet ; ce qu'il eſt aiſé de reconnoître par une aſſez groſſe veſſie qu'a occaſionné l'épanchement de la ſéroſité & qui éloigne l'emplâtre du niveau des parties voiſines ; l'attention que l'on doit avoir, eſt de l'arracher en un ſeul tems, & de ne laiſſer ſur la peau aucune portion de l'épiderme, ſans ſe contenter d'en emporter quelques lambeaux ſeulement, comme il n'eſt que trop ordinaire qu'on le faſſe. Lorſque cette opération eſt faite légérement & avec adreſſe, le Malade n'en ſouf-

fre presque point, ou du moins, il n'y a qu'*une* douleur que l'application du beurre frais calme bientôt. On doit [illegible] dans les premiers pansemens qui suivent, enlever avec un linge doux & par un seul mouvement, la pellicule lymphatique ou petite peau blanche qui s'est formée sur la plaie. Par ce moyen, l'on empêche le pus de caver & l'on guérit, en quatre ou cinq jours au plus tard, cette plaie artificielle, que dans presque tous les cas il est inutile & souvent nuisible d'entretenir plus longtems. Si cependant on croit nécessaire de ranimer de plus en plus le mouvement, la sensibilité, ou l'action tonique; on peut appliquer un nouvel emplâtre à tout autre endroit qu'à celui qu'on avoit choisi d'abord. Mais on doit regarder comme un abus, de charger l'onguent avec lequel on panse, d'une nouvelle dose de poudre de Cantharides, & de l'appliquer sur la plaie déjà faite. Ce moyen est barbare. Il occasionne même souvent des

accidens très-graves, tant à l'extérieur, où il peut donner lieu à des fontes conſidérables d'humeurs, à la léſion des aponévroſes ou des tendons, & à des ulcéres interminables, qu'à l'intérieur, en y excitant la fiévre & l'inflammation. J'ai vu ſouvent périr des Malades par ſuite de cette cauſe, après avoir échappé aux dangers d'une maladie très-aiguë, & lorſqu'ils touchoient preſque au terme de la convaleſcence. On éviteroit ces dangers, en ſuivant la méthode que nous propoſons.

230. L'on doit être prévenu que beaucoup de Maladies dans leſquelles on voit naître des accidens qu'on ne devoit pas attendre, & qui paroiſſent ſuivre une marche irrégulière, ne changent ainſi de caractères & de formes, qu'à l'occaſion des vers qui ſéjournent dans l'eſtomac ou les inteſtins. Cette cauſe qui eſt une des plus ordinaires dans les fiévres putrides, en impoſe ſouvent

à ceux qui n'ont pas encore acquis une expérience ſuffiſante auprès des Malades, & leur fait non-ſeulement porter un pronoſtic très-faux ſur les événemens, puiſqu'elle leur fait quelquefois eſtimer le danger plus grand qu'il n'eſt réellement, mais les induit encore en erreur par rapport au traitement. Car ils recourent aux remédes qu'ils croient les plus efficaces contre les convulſions, contre les vives coliques, contre les météoriſations, contre les bouffiſſures, tandis qu'ils ne devroient adminiſtrer que les *anthelmintiques*. Au reſte, on ne doit point ignorer que le plus ſouvent les vers ne ſont rejettés qu'à la fin de la Maladie; que l'indication de les combattre ne peut être remplie que quand les ſymptômes les plus graves & les plus eſſentiels ſont déjà très-modérés, & quand on n'eſt plus dans le cas de craindre l'irritation que cauſe la plûpart des vermifuges, à moins qu'ils ne ſoient choiſis dans la Claſſe des plus tempérés.

Malgré

Malgré les réflexions très-étendues que nous fourniroient encore beaucoup de détails relatifs à l'art de guérir, nous croyons devoir borner ici notre travail, parce que notre deſſein n'a point été de donner un Ouvrage complet ſur les préceptes que renferme cet Art. Il nous ſemble que nous avons ſuffiſamment annoncé les difficultés qu'il préſente, pour qu'on juge quelles connoiſſances il exige de celui qui s'y applique. C'eſt le premier fruit que nous ſouhaitons qu'on tire de ce Traité. Nous avons auſſi cherché à rappeller cette vérité ſouvent trop oubliée, que *le juſte milieu eſt le point duquel on doit ſe rapprocher, puiſque c'eſt en lui que conſiſte le bien.* Nous deſirons qu'elle ſoit toujours préſente à ceux qui approchent des Malades, & qu'en connoiſſant l'excès quelconque auquel ſe rapportent leurs Maladies, ils apprennent à le réprimer par les moyens qu'indique la nature du vice, & dont le raiſonnement régle l'application; qu'on ſache

enfin se soustraire à l'empire des préjugés, à la force de la routine, à l'esprit de systême, & sur-tout à l'empirisme qui est parmi toutes les causes qui détruisent le genre humain, une de celles qui a, chaque année, un plus grand nombre de victimes, & qui est sûrement plus meurtrière qu'aucun régne Epidémique, parce qu'elle ne suspend jamais ses ravages.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE
Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

Les chiffres indiquent les paragraphes & non les pages.

A

B

H

L

L

M

O

P

R 4

T

V

Fin de la Table.

RAPPORT

De MM. les Commiſſaires nommés par la Faculté, pour l'examen du Manuſcrit intitulé: Traité Théorique ſur les Maladies Epidémiques; *Ouvrage couronné en Novembre 1772, & auquel on a ajouté depuis quelques vues relatives à la pratique.*

M. LE DOYEN...... MESSIEURS,

IL paroîtroit, au premier abord, inutile de vous faire le rapport d'un Ouvrage que vous avez déjà couronné; & ſuperflu d'en apprécier le mérite, après avoir obtenu vos ſuffrages: mais les anciens Réglemens de Police exigent que tous les Livres relatifs à la Médecine, ſeront ſoumis à votre cenſure.

D'ailleurs, il s'eſt paſſé un laps de tems depuis que cet Ouvrage a mérité que vous lui adjugiez le prix, & l'Auteur y a fait des additions qui demandoient une nouvelle lecture.

C'eſt pourquoi vous nous avez fait l'hon-

neur de nous nommer Examinateurs, dans le cas que l'Auteur voudroit donner à ſon Traité la publicité qu'il mérite.

Vous aviez déjà jugé, par la déciſion des premiers Commiſſaires, que la queſtion importante propoſée par la Faculté, ſur les Maladies Epidémiques, ſçavoir : *S'il eſt poſſible de les prévoir, & quels ſeroient les moyens de les prévenir, & d'en arrêter les progrès ?* Vous aviez déjà jugé que cette grande queſtion avoit été traitée par le Mémoire couronné, ſur les principes les plus lumineux de la Phyſique, de l'Obſervation, de la Chymie & de la Politique. Le tems que l'Auteur a employé depuis à revoir ſon Mémoire, n'a fait que l'améliorer & l'enrichir par les additions aſſez conſidérables qu'il y a faites, d'autant que les circonſtances dans leſquelles le Programme a été publié, n'avoient pas permis de donner aux Auteurs autant de tems que la Faculté leur a donné depuis, & qu'elle leur en accordera par la ſuite. Nous penſons donc que ce même Ou-

vrage, revu & augmenté par l'Auteur, qui est M. le Brun, Docteur en Médecine, résident à Meaux en Brie, avec cette Epigraphe : *Spes incerta futuri*, sera agréable & utile au Public.

Signé HAZON, BOURRU.

Aux Ecoles de Médecine, ce 19 Septembre 1775.

Le Mardi 19 Septembre 1775, la Faculté ayant entendu le Rapport de MM. Hazon & Bourru, qu'elle avoit nommé pour examiner les Additions que M. le Brun, Médecin à Meaux, avoit faites à l'Ouvrage qu'il lui avoit présenté, & qu'elle avoit couronné en 1772, a jugée, avec MM. les Commissaires, que cet Ouvrage, auquel l'Auteur a joint quelques faits de pratique, étoit digne de son approbation. A Paris, ce 19 Septembre 1775.

J. L. ALLEAUME, Doyen.



